

Nuits D'angoisse

Bellemare Pierre

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Nuits D'angoisse

Bellemare Pierre



calibre 0.8.6

PIERRE BELLEMARE
JEAN-FRANÇOIS NAHMIAS

NUITS D'ANGOISSE

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, (2° et 3° a), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non

destinées à une utilisation collective ” et, d’autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d’exemple et d’illustration, ” toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite ” (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© TFI Éditions, 1990.

ISBN 2-266-12026-3

Le sens de l'économie

Six heures du matin dans la nuit du 21 au 22 mars 1915. Une épaisse couche de neige, tombée la veille, recouvre les quelques maisons de type colonial de la petite ville de West Selby, dans le comté d'Orleans, aux États-Unis.

Charles Stielow, vingt-cinq ans, ouvrier agricole chez Gregor Phleps, avance avec difficulté sur le chemin enneigé. Sa lourde silhouette progresse lentement dans la campagne déserte. Visiblement, il s'est habillé à la hâte. Il a enfilé des bottes et passé un manteau grossier sur son pyjama.

Il arrive enfin devant la ferme de son patron et lance, d'une voix rocailleuse:

- M'sieu Phleps? Il se passe quelque chose? Pas de réponse... Il fait encore quelques pas et bute, encore endormi, sur le corps immobile d'une femme en chemise de nuit. Il se penche et pousse un cri : c'est Margaret Woolcott, la gouvernante de son employeur. Elle est couverte de sang!

Du coup, Charles Stielow se rue à l'intérieur de la ferme. La porte est ouverte, mais il a du mal à la pousser, quelque chose la retient. C'est le corps de son patron, lui aussi couvert de sang

De toute la vitesse de ses jambes, Charles Stielow court chez le shérif. Il est bouleversé. Il se répète à haute voix, tout en courant

- Eh bien ça alors!

Charles Stielow, ouvrier agricole immigré récemment d'Allemagne, est un brave garçon, un peu épais, au physique comme au moral. Mais il sent confusément que ce drame va lui attirer des tas d'ennuis. Pourquoi fallait-il qu'il lui arrive une chose pareille? Il ne demandait qu'à continuer sa petite vie tranquille; sa femme qui va accoucher dans les jours qui viennent, son travail de garçon. de ferme chez Gregor Phleps pour quatre cents dollars par an.

Maintenant, on va lui faire des histoires, peut-être même qu'on va lui demander de retourner en Allemagne. Charles Stielow n'imagine pas plus grave. L'imagination n'a jamais été son fort...

Nelson Barlet, le shérif du comté d'Orleans, paraît sur le seuil de sa ferme aux cris de Charles Stielow. Il a la cinquantaine, une calvitie déjà prononcée, il est quelque peu bedonnant. Nelson Barlet est cultivateur comme tous ses concitoyens. Ses fonctions de shérif ne sont que symboliques.

Si ses compatriotes l'ont élu, ce n'est pas en fonction de ses compétences spéciales en matière de police. Pourquoi, d'ailleurs? Il ne s'est jamais rien passé à West Selby. Non, les gens l'ont choisi en raison de l'estime qu'ils lui portaient : Nelson Barlet est d'une moralité irréprochable, il est assidu aux offices religieux, il a douze enfants, il est réputé pour son sens de l'économie; bref, c'est un digne représentant de cette mentalité puritaine qui fait la force de l'Amérique.

Le shérif arrive en maugréant.

- C'est toi, Stielow? Eh bien, mon gars, qu'est-ce qui t'arrive? Tu n'aurais pas bu des fois?

L'ouvrier agricole réplique d'une voix blanche.

- C'est affreux... Gregor Phleps: on l'a tué! C'est au tour du shérif de perdre la voix.

- Mais il n'y a jamais eu de meurtre à West Selby!

Charles Stielow continue d'un ton plus défait encore.

- Cette fois, il y en a même deux! Margaret Woolcott, la gouvernante, a été assassinée aussi... Un moment plus tard, le shérif, que ses jambes soutiennent à peine, prend le chemin de la ferme. Il a demandé à quelques voisins de venir l'aider, car West Selby ne compte pas d'agents de police.

Tout le monde se retrouve sur les lieux du drame. Nelson Barlet constate la réalité des faits en poussant des gémissements:

- Quel malheur! Mon dieu, quel malheur! C'est Charles Stielow, penché sur le corps de Phleps, qui le ramène à la situation présente.

- On dirait qu'il vit encore. Il faudrait l'emmener à l'hôpital.

Un témoin présent, possesseur d'une automobile, se propose et le

shérif se décide enfin à faire les premières investigations. Les victimes ont été abattues à coups de feu. Dans le bureau de Phleps, un secrétaire a été fracturé. Le vol est donc le mobile du meurtre. Pour le reste, Nelson Barlet n'a pas la moindre idée de ce qu'il va faire. Il congédie tout le monde, il rentre chez lui et... il attend.

La première information sérieuse arrive le lendemain. Elle émane de l'hôpital où Gregor Phleps est mort tout de suite après son admission. Le médecin qui a pratiqué l'autopsie a découvert qu'il avait été tué de trois balles de revolver de calibre 22. La gouvernante, qui a été autopsiée elle aussi, a été tuée avec la même arme.

Fort de cette constatation, Nelson Barlet décide de commencer son enquête. Tout ce qu'il imagine, est de faire le tour des maisons de West Selby et d'interroger les gens d'une manière pour le moins directe :

- Vous n'auriez pas un revolver de calibre 22 ? Parce que, vous comprenez, c'est l'arme du crime. La réponse est, évidemment, toujours identique.

- Ah non, shérif! J'ai bien des armes, mais pas celle-là.

Charles Stielow fait la même réponse que les autres. De retour chez lui, Nelson Barlet se désole. Il sent bien qu'il ne s'en sortira jamais. Demander des renforts de police, c'est une chose qu'il ne veut pas envisager. Ces policiers, il faudrait les payer et cela mettrait en déséquilibre le budget du comté. Mais d'autre part, les habitants de West Selby ont été fortement traumatisés par la première affaire criminelle de leur histoire. Ils exigent une enquête rapide et un coupable; n'importe lequel, mais un coupable!

Comment concilier l'économie et l'efficacité? Le shérif met une journée entière à se poser la question et, brusquement, il trouve! Il a lu il y a quelque temps, dans un journal, les prodigieux exploits du détective privé Frank Newton. Il a, paraît-il, aidé plusieurs fois la police et résolu des affaires difficiles avec une rapidité déconcertante.

Voilà la solution! Un homme seul coûte moins cher que toute une escouade de policiers. D'autant que ceux-ci seraient sous ses ordres et qu'il ne saurait guère quelles instructions leur donner...

Le surlendemain, Frank Newton fait une arrivée remarquée à West Selby. Il faut dire que c'est un personnage. Il est démesurément grand,

il a la bouche perpétuellement animée par la mastication de son chewing-gum; il est vêtu discrètement d'un chapeau de cow-boy blanc, d'un costume de velours gris clair et de bottes en crocodile.

Mis au courant des faits par le shérif, Frank Newton conclut laconiquement:

- Ce sera cent dollars tout de suite et cent après l'arrestation du coupable.

Nelson Barlet fait la grimace devant cette somme qui lui paraît énorme. Il tente d'argumenter, mais il n'y a rien à faire. Il s'incline.

- C'est d'accord. Mais je suis pressé.

Le détective a un large sourire en empochant l'argent.

- C'est comme si c'était fait. Ne vous inquiétez pas, j'ai mes méthodes!

Effectivement, Frank Newton a ses méthodes. Elles consistent à chercher un suspect sans ressource, sans appuis, pas très malin, et à le cuisiner jusqu'à ce qu'il finisse par avouer...

Il se met sans tarder au travail.

- Qui a découvert le crime?

- Charles Stielow.

- Qui est-ce ?

- Un journalier agricole. Un pauvre type.

- Parfait! On va commencer par lui.

Une heure plus tard, le shérif et le détective sont occupés à une fouille méthodique dans le pauvre logement de Stielow. Et miracle, ils trouvent! Sous le lit du journalier est caché un revolver calibre 22.

Confondu d'admiration pour sa nouvelle recrue, Nelson Barlet arrête Stielow sur-le-champ et le conduit à la minuscule prison du comté. C'est maintenant la seconde phase de l'opération qui peut commencer : l'interrogatoire. Barlet et Newton se relaient auprès du suspect. C'est un flot incessant de questions.

- Pourquoi n'as-tu pas dit que tu avais ce revolver ?
- J'avais peur d'être suspecté. Mais je ne suis pas seul à avoir un calibre 22. Y en a d'autres qui ont menti, c'est sûr!
- Comment se fait-il que tu sois allé à la ferme de tes patrons à six heures du matin?
- J'avais entendu du bruit.
- Où t'as caché le magot?

Et ainsi de suite, sans interruption pendant quarante-huit heures. Durant tout ce temps, Charles Stielow ne peut ni prendre une minute de repos ni manger. Frank Newton a préparé des aveux complets qu'il le presse à chaque instant de signer.

Mais l'ouvrier agricole tient bon. Les autres ont beau lui dire que signer ne l'engage à rien, il n'est pas intelligent mais il comprend que c'est faux. Et, de toute façon, il ne signera pas puisque ce n'est pas lui.

Au bout de deux jours, le détective au chapeau de cow-boy arrête l'interrogatoire, épuisé. Il déclare à Nelson Barlet :

- On n'arrivera à rien. C'est une tête de mule, la pire race... Mais il nous reste encore un moyen: l'expert. je vais écrire à mon ami Albert Hamilton. Il m'a déjà rendu service dans des cas difficiles.

A l'époque, en 1915, la fonction d'expert auprès des tribunaux est toute nouvelle. Elle n'est pas encore juridiquement définie d'une manière précise, ce qui fait l'affaire d'un certain nombre d'individus plus ou moins sérieux.

Albert Hamilton, " l'expert ", est lui aussi, à sa manière, un personnage. Soixante ans, l'air très sérieux avec ses grosses lunettes, il a le ton tranchant qui impressionne les tribunaux. Sa carte de visite est tout un poème. Elle annonce :

" Albert Hamilton, expert diplômé - il ne précise pas d'où - en microscopie, graphologie, écriture de machine à écrire, photographie, empreintes digitales, toxicologie, marques de sang, causes de décès, embaumements, blessures, identification de projectiles, poudres et explosifs. "

L'identification des projectiles faisant partie de ses nombreuses spécialités, son ami Frank Newton lui demande donc de comparer les balles retrouvées dans le corps des victimes avec le revolver de Stielow et de faire un rapport.

Et, une semaine plus tard, " l'expert " Hamilton rend son rapport.

- Les balles ont bien été tirées avec le revolver de Stielow. Le canon de son arme présente une rayure qui se retrouve sur les balles. D'ailleurs, j'ai pris des photos que je pourrai montrer au tribunal.

Cette fois, l'affaire est réglée. Frank Newton reçoit ses cent dollars complémentaires et Charles Stielow est officiellement inculpé de meurtre...

Il passe en jugement le 15 juillet suivant. Dans la salle, le shérif Nelson Barlet est satisfait. L'enquête a été menée rondement. Elle n'a coûté que deux cents dollars. Les finances du comté sont saines et sauves. Il s'est bien acquitté de sa mission.

Le président du tribunal semble moins satisfait. En interrogeant l'accusé, qui continue à proclamer son innocence, il souligne des faits troublants: l'argent volé n'a jamais été retrouvé, par exemple. Pour payer l'accouchement de sa femme, Charles Stielow a même été obligé de vendre son unique vache. C'est tout de même étonnant!

Les jurés, de braves gens du comté d'Orleans, sont ennuyés. Si l'accusé n'est pas coupable, il faudra faire une nouvelle enquête, un nouveau procès. Et tout cela coûte cher. Bien sûr, ils ne veulent pas commettre une erreur judiciaire, mais ils souhaitent de tout leur coeur que Stielow soit bien le coupable.

Voici l'instant décisif: la déposition d'Albert Hamilton, " expert diplômé ".

Il affirme avec conviction que les balles ont bien été tirées par l'arme de l'accusé et brandit théâtralement une série de photos qu'il fait passer aux juges et aux jurés.

- Comme vous le voyez, messieurs, les rayures sont caractéristiques!

Malheureusement, aucune rayure n'est visible sur les clichés. Le président lui en fait la remarque, mais Albert Hamilton ne se démonte pas. Il réplique d'un ton péremptoire :

- C'est que j'ai photographié les balles du mauvais côté.

L'avocat de Charles Stielow, un débutant qui semble très impressionné de se trouver pour la première fois en cour d'assises, ne soulève aucune objection. Et, à l'issue des débats, son client est condamné à mort.

Les jurés du comté d'Orleans sont contents. Ils n'ont rien à se reprocher, ils n'ont fait que suivre les conclusions de l'expert. Voilà un procès rondement mené et aux moindres frais!

juillet 1916. Depuis un an, Charles Stielow, condamné à mort pour avoir tué son patron et la gouvernante de celui-ci, attend la chaise électrique. Il clame son innocence avec un désespoir grandissant. Tous les recours juridiques ont été épuisés; la révision de son procès a été repoussée. Mais comme c'est fréquent aux États-Unis, la date de l'exécution a été retardée elle aussi.

Pourtant, en cette année 1916, il se produit un fait nouveau. Le gouverneur de l'État de New York, dont dépend le comté d'Orleans, vient de changer.

Le nouveau gouverneur se fait communiquer les dossiers des condamnés à mort et celui de Charles Stielow le frappe tout particulièrement. Il décide d'ordonner une nouvelle enquête.

Une dizaine de policiers de l'État de New York investissent donc la petite ville de West Selby et commencent à interroger les habitants. Ils sont reçus avec une évidente mauvaise humeur. Qu'est-ce qu'ils leur veulent, ceux-là? Le procès a été jugé, non ? Ils ne voudraient tout de même pas qu'on en fasse un autre aux frais du comté! Et d'abord, qui est-ce qui va les payer, ces policiers?

Pourtant, au bout d'une semaine de vains efforts, l'un des citoyens de West Selby se décide à parler. C'est un de ceux qui avaient accompagné le shérif Barlet à la ferme, le matin du crime.

- Il y a bien Chuck O'Connors... Il était en ville ce jour-là.

- Qui est cet O'Connors?

- Un vagabond, un bon à rien, mais pas méchant, du moins je pense. Pourtant c'est bizarre, comme je revenais de là-bas, je l'ai croisé et il

m'a dit : " Vous revenez de chez Phleps, ils sont morts tous les deux, hein? "

L'homme réfléchit un moment devant le policier.

- Voyez-vous, ce qui est curieux, c'est qu'à ce moment-là, personne n'était encore au courant du meurtre. Je me demande bien comment il avait pu le savoir.

L'enquêteur ne peut dissimuler sa satisfaction. Enfin quelque chose!

- Et d'après vous, où peut se trouver O'Connors?

- Oh! En prison, je suppose, il y est tout le temps...

Et effectivement, la police n'a aucun mal à découvrir Chuck O'Connors, qui purge une peine d'un mois de prison dans un des pénitenciers de l'État.

Le vagabond est interrogé aussitôt.

- C'est toi, hein ? Allez, avoue! Si tu fais des aveux, tu ne seras pas condamné à mort, c'est promis, sinon on finira par prouver que c'est toi et tu y passeras. Et puis, tu ne vas pas laisser un pauvre gars griller sur la chaise à ta place.

Chuck O'Connors, vagabond pas bien méchant jusque-là, mais assassin d'occasion, ne réfléchit pas longtemps. Il reconnaît le meurtre de Phleps et de sa gouvernante et signe ses aveux. A West Selby, la nouvelle fait l'effet d'une bombe. C'est la consternation générale, pire : la colère, l'indignation! Il va y avoir un nouveau procès aux frais du comté, c'est-à-dire que la construction de la nouvelle route allant de West Selby à Orleans va être retardée d'un an ou même de plusieurs! L'opinion est très montée contre le shérif Nelson Barlet, qu'elle rend responsable de tout. C'est sa faute! Pourquoi a-t-il choisi un mauvais coupable? On l'avait élu pour trouver le bon du premier coup.

Nelson Barlet lui, est atterré. Il se sent indigne de la confiance que lui avaient accordée ses concitoyens. Il est un gaspilleur de l'argent public, ce qui, à ses yeux, est la pire honte.

Aussi, il entreprend une démarche, pour ses électeurs, pour les finances du comté, pour la route Orleans-West Selby. Il va trouver Chuck O'Connors dans sa cellule.

- Qu'est-ce qu'il te prend, OConnors? Tu es fou? Tu es si pressé que cela d'aller sur la chaise électrique ?

Le vagabond, déjà très impressionné que le shérif se soit dérangé en personne, commence à perdre ses moyens.

- Mais les policiers m'ont dit que si j'avouais, j'aurais la vie sauve.

- Ils t'ont dit des bêtises! Tu penses bien qu'on ne te pardonnera pas deux meurtres. Tu es cuit, oui!

Nelson Barlet sait se montrer convaincant. Tout de suite après sa visite, Chuck O'Connors rétracte ses aveux. Dans le comté d'Orleans on respire : la nouvelle route se profile de nouveau à l'horizon! Dans sa cellule, Charles Stielow se dit qu'il vient de perdre son dernier espoir. Cette fois, c'est la fin.

Non, ce n'est pas la fin car les policiers sont obstinés. O'Connors a rétracté ses aveux. Mais il reste l'expertise balistique du fameux " expert diplômé ", dont les résultats semblent pour le moins douteux. Une contre-expertise est demandée, à un véritable spécialiste cette fois. Et ses conclusions sont formelles. Les balles meurtrières n'ont pas été tirées par le revolver de Charles Stielow. Elles présentent des rayures tout à fait différentes de celles produites par le canon de son arme.

Désormais, même en l'absence des aveux du principal suspect, l'innocence de Charles Stielow est prouvée.

Le 24 octobre 1916, il est reconnu innocent et quitte libre le quartier des condamnés à mort. Toutefois, les choses ne peuvent en rester là. Il reste à fixer le sort de Chuck O'Connors.

Selon la loi américaine, c'est à un jury composé d'habitants du comté où se sont produits les faits, de décider ou non de son inculpation. Le vagabond se retrouve donc à West Selby, devant les citoyens de la petite ville. Les débats ne sont pas longs. Après une courte délibération, les jurés décident à l'unanimité de ne pas poursuivre le suspect. A son grand étonnement, Chuck O'Connors est prié de s'en aller ailleurs, libre et entièrement innocent.

Car il n'était pas question d'un second procès dans le comté! Entre la route et la justice, les habitants de West Selby ne pouvaient hésiter un

instant.

Le jardin des rêves

M. et Mme Fitzgerald prennent tranquillement leur dernière tasse de thé de la journée. A trente cinq ans, monsieur Fitzgerald est ce qu'on appelle un homme arrivé. Il est cadre dans une importante société automobile et cela fait trois mois qu'ils se sont installés, sa femme et lui, dans ce coquet cottage de Portsmouth, sur la côte anglaise.

Il est dix heures du soir, ce 15 octobre 1975. Les époux Fitzgerald suivent distraitement les programmes de la télévision avant d'aller se coucher. Soudain, un bruit dans leur dos les fait se retourner.

C'est Alice, leur fille, sept ans, qui descend l'escalier en chemise de nuit. Mme Fitzgerald se lève de son fauteuil et va vers elle.

- Eh bien, Alice, que se passe-t-il ? Tu ne dors pas encore? Il est tard.

Mais l'enfant ne répond pas et continue à descendre les marches. Sa mère s'impatiente quelque peu.

- Réponds, voyons, Alice. Tu as soif ? Tu veux... ?

Elle s'arrête tout à coup de parler et fait signe à son mari de venir. Celui-ci se lève à son tour, brusquement inquiet. L'enfant est arrivée en bas de l'escalier et se dirige maintenant vers la cuisine. M. Fitzgerald se place devant elle: Alice a les yeux grands ouverts, mais son regard est vide. Elle semble ne rien voir. Et sa démarche n'est pas normale non plus; elle ressemble à celle d'un automate. Pas de doute, elle dort. Elle est en train de faire une crise de somnambulisme. Alice traverse la cuisine sans s'arrêter, ouvre la porte et sort dans le jardin. Son père et sa mère la suivent, ne sachant trop que faire.

Ils la voient traverser la pelouse, parfaitement entretenue comme celle de tous les cottages anglais, se diriger avec sûreté entre les arbres du jardin et s'immobiliser tout au fond, devant le tas de sable que lui a installé son père pour qu'elle puisse jouer avec son seau et sa pelle.

Une, deux minutes s'écoulent dans le jardin obscur et silencieux, déjà froid en cette nuit d'octobre. A la fin, Mme Fitzgerald se décide. Elle prend doucement la main de sa fille et lui murmure

- Viens, Alice. Il faut rentrer.

L'enfant, docilement, se laisse conduire et ramener à sa chambre. Une fois qu'elle est couchée, ses parents commentent l'étrange événement qui vient de se produire. C'est la première fois qu'Alice fait une crise de somnambulisme. jusque-là elle avait au contraire un sommeil particulièrement paisible. Mais ils ne s'inquiètent pas outre mesure. C'est sans doute qu'elle était énervée au moment de se coucher. Peut-être le thé qu'elle a pris tout à l'heure était-il un peu fort. Ils ne lui donneront plus de thé le soir. Et si cela se reproduit, ils appelleront un médecin.

Le lendemain, alors que son mari est déjà parti au travail, Mme Fitzgerald interroge la fillette :

- Alice, est-ce que tu as fait un rêve, cette nuit ? L'enfant répond d'un ton animé :

- Oh oui, maman, c'était un drôle de rêve! Une petite fille m'appelait. Elle me disait : « Viens jouer dans le tas de sable avec moi. », J'y suis allée et je l'ai attendue, mais il n'y avait personne...

Le soir, à son retour, Mme Fitzgerald raconte le rêve à son mari. Ils en parlent encore quelque temps, et ni l'un ni l'autre n'y pensent plus. Ils ont vite oublié l'incident du 15 octobre. Mais le 8 novembre, trois semaines après, la même chose se reproduit.

Alors qu'ils sont devant leur télévision, M. et Mme Fitzgerald entendent dans leur dos un pas léger et mécanique descendre les escaliers. Alice s'avance, dans sa chemise de nuit, avec des gestes raides, le regard inexpressif, semblable à une poupée grandeur nature.

Comme la première fois, elle va dans la cuisine et ouvre la porte. Un souffle d'air glacé s'engouffre dans la maison. Mme Fitzgerald a un mouvement, mais son mari la retient. Il ne faut surtout pas la réveiller : il paraît que c'est dangereux.

Alice s'avance pieds nus, en chemise de nuit. Elle semble totalement insensible au froid. Elle traverse la pelouse et s'immobilise encore une fois devant le tas de sable. Quand sa mère lui prend la main pour la reconduire, elle la suit sans résistance.

Cette fois, les Fitzgerald sont inquiets. Il n'est plus question d'énervement ou de thé trop fort. Leur fille est somnambule. Dès demain, ils appelleront un médecin...

Le lendemain, le praticien trouve l'enfant en excellente santé. Après l'avoir examinée, il l'interroge.

- Est-ce que tu as rêvé cette nuit ?

- Oui. La même petite fille m'a appelée. Elle m'a dit: « Tu es endormie et moi aussi je suis endormie. Viens me voir dans le jardin des rêves. » J'y suis allée mais elle n'était pas là.

En dehors de la présence de la fillette, le médecin conclut devant les parents :

- Votre fille est troublée par un souvenir. Il a dû lui arriver dans le jardin quelque chose qui l'a tellement impressionnée qu'elle préfère l'oublier à l'état de veille. Mais la nuit, dans ses rêves, ce souvenir lui revient. A votre avis qui peut être cette petite fille ? Mme Fitzgerald a un geste d'impatience.

- Je ne vois vraiment pas. Nous venons d'arriver à Portsmouth. Elle n'a pas encore eu le temps de se faire d'amies. Elle joue toute seule.

Le médecin hoche la tête.

- Et est-ce qu'il y a un endroit particulier du jardin où elle se rend pendant ses crises?

- Oui, elle va devant son tas de sable.

- Avez-vous eu l'idée de fouiller? Peut-être a-t-elle déterré quelque chose.

” Déterré quelque chose! ” M. Fitzgerald se sent mal à l'aise à ces mots. C'est peut-être beaucoup plus grave qu'il ne l'avait imaginé.

- Docteur, pouvez-vous rester auprès d'Alice ? je ne voudrais pas qu'elle me voie. Je vais fouiller dans le tas de sable...

Quelque minutes plus tard, M. Fitzgerald revient dans la chambre où Alice bavarde tranquillement avec sa mère et le docteur. Il est tout pâle. Il leur fait signe à tous deux de le suivre dans le salon. Là, il dit à sa femme à voix basse :

- Chérie, il va falloir envoyer la petite chez tes parents pour un moment, il ne faut pas qu'elle puisse voir ce qui va se passer.

Mme Fitzgerald sursaute -.

- Mais enfin, qu'est-ce qui arrive?

Son mari lui répond d'une voix blanche:

- Sous le tas de sable, à un dizaine de centimètres de profondeur, j'ai trouvé une poupée, une robe de fillette et... des ossements humains.

Arrivé le jour même, la lieutenant Smithson fait porter les restes tragiques à l'institut médico-légal et demande aux Fitzgerald de se tenir à sa disposition. Pourtant, il ne croit pas qu'ils soient pour quelque chose dans cette étrange affaire. Bien qu'il ne soit pas lui-même un spécialiste, il lui semble que ces ossements sont très anciens.

Effectivement, quarante-huit heures plus tard, le résultat de l'expertise lui parvient. Il s'agit du squelette d'un enfant du sexe féminin de sept ou huit ans. La mort remonte à entre vingt et quarante ans. Il est impossible d'être plus précis. Les causes du décès ne peuvent pas être déterminées, le squelette ne portant aucune fracture.

Le lieutenant Smithson se fait communiquer tous les dossiers concernant des disparitions inexplicables d'enfants s'étant produites entre 1935 et 1955. Quand il a devant lui cette pile de documents à la reliure démodée, recouverts de poussière, il ne peut s'empêcher d'avoir une impression curieuse. Tout est étrange dans cette affaire. Ce rêve d'une petite fille, cette autre petite fille dont personne ne sait rien. Combien y a-t-il dans toute l'Angleterre de cas -de ce genre, de mystères, de drames enfouis a jamais dans l'oubli ?

C'est un travail de fossoyeur, d'archéologue, qui l'attend. Il va devoir faire parler des morts, enquêter dans des lieux qui n'existent plus. Oui, enquête d'outre-tombe qui sera sans doute l'une des plus difficiles de sa carrière.

Au bout de deux jours d'investigations, la lieutenant Smithson tombe enfin sur ce qu'il cherche : la petite Barbara Taylor a disparu en mars 1945, c'est-à-dire il y a plus de trente ans. Et elle habitait le cottage des Fitzgerald.

Cette découverte ne fait guère plaisir au lieutenant. Mars 1945, c'était encore la guerre et les investigations policières ont été menées avec moins de soin pendant cette période qu'en temps de paix.

Voici néanmoins les faits, tels que les résument les différents rapports de police de l'époque.

Le 3 mars, Marjorie Taylor, résidant dans la maison actuelle des Fitzgerald, vient signaler à la police la disparition de sa fille Barbara, huit ans. Barbara était partie dans l'après-midi pour se rendre à l'anniversaire d'une de ses petites amies, Ruth Williams, qui habitait quelques rues plus loin.

Le soir, en ne la voyant pas rentrer, sa mère s'est inquiétée. Elle s'est rendue chez les Williams. Ceux-ci lui ont appris, à sa stupeur, qu'ils n'avaient pas vu Barbara. Ils étaient eux-mêmes inquiets et se proposaient d'aller la voir pour lui demander si elle n'était pas malade.

La police a, bien entendu, immédiatement fait des recherches dans toute la région. On a pensé à une fugue, à un accident, au crime d'un sadique. On a exploré les plages, malgré la difficulté que cela représentait en cette période de guerre, on a sondé les rivières, les lacs et les canaux. Les recherches n'ont rien donné. Un an plus tard, en mars 1946, l'affaire a été classée.

Il y a en outre, dans le dossier, quelques renseignements concernant la personnalité de la mère, qui ne semblent pas avoir spécialement retenu l'attention des policiers.

Depuis le début de la guerre, Marjorie Taylor vivait seule avec sa fille. Son mari avait été fait prisonnier par les Allemands au cours de la campagne de France. Celui-ci est rentré à la fin des hostilités, peu après la disparition de Barbara. Il est d'ailleurs mort très rapidement, en janvier 1946, d'une tuberculose contractée dans les camps. Le rapport de police signale enfin que Marjorie Taylor, une fois l'affaire classée, a émigré en Australie...

Le lieutenant Smithson compte, bien entendu, faire rechercher Marjorie Taylor en Australie mais il préfère, dans un premier temps, concentrer ses recherches sur l'Angleterre. Des témoins du drame, tous semblent avoir disparu, sauf Ruth Williams la petite amie de son âge chez qui Barbara était censée se rendre le jour de sa disparition.

Après une courte enquête, le lieutenant finit par la retrouver à Londres où elle est modéliste dans une maison de couture. En arrivant chez elle, il a malgré lui un moment de surprise. Il était sur les traces d'une

petite fille et c'est une femme mure qui lui ouvre. C'est vrai, Ruth a maintenant trente-huit ans. Tout cela s'est passé il y a trente ans...

Le lieutenant Smithson a apporté la poupée retrouvée dans le jardin auprès du corps. Après les politesses d'usage, il la montre à son interlocutrice. Celle-ci manifeste une vive émotion.

- Oui, c'est bien la poupée de Barbara! J'en étais jalouse parce qu'elle était plus belle que les miennes... Pauvre Barbara! Je n'avais jamais voulu y croire. Je m'étais toujours figuré qu'on la retrouverait un jour.

Le lieutenant a maintenant une certitude. Il sait que la victime est bien Barbara Taylor. Mais peut-être Mme Williams pourra-t-elle lui fournir un indice quelconque.

- Parlez-moi d'elle. Vous ne voyez rien qui puisse nous aider ?

Ruth Williams plisse le front. Il y a quelque chose d'émouvant à voir cette mère de famille londonnienne, bien installée dans la vie, rechercher des souvenirs de petite fille... Elle s'exprime un peu comme si elle évoluait dans un rêve.

- Nous étions très amies, Barbara et moi. C'était même ma meilleure amie. C'était une enfant facile, très gaie de caractère. Bien sûr, nous nous disputions de temps en temps, mais c'est normal à cet âge. Ruth Williams s'arrête brusquement.

- Mais j'y pense, il y a peut-être quelque chose qui pourrait vous intéresser! Barbara me parlait de temps en temps d' " oncle Bob ". Quand je lui demandais qui c'était, elle me répondait: "C'est oncle Bob. " Je n'ai jamais pu en savoir plus. D'autant qu'elle ne m'a jamais invitée chez elle. Elle me disait: " Maman ne veut pas, à cause de l'oncle Bob... "

Cette fois, le lieutenant Smithson en sait assez. Il sait aussi qu'il ne trouvera rien de plus en enquêtant sur place en Angleterre. La suite, il ne pourra l'apprendre qu'en Australie.

Une demande de renseignements est donc envoyée à la police australienne, concernant Marjorie Taylor, ainsi qu'un homme prénommé Robert, dont " Bob " est le diminutif.

La réponse ne tarde pas. Quinze jours plus tard, le lieutenant Smithson reçoit le télégramme suivant : " Marjorie Taylor a immigré en 1946 en

compagnie de Robert Robson qu'elle a épousé en juillet de la même année. Marjorie Robson est décédée en avril 1967. L'interrogatoire de son mari est en cours. “

Les policiers australiens ont pris l'affaire en main. C'est donc aux antipodes du petit jardin que va se résoudre cette étrange affaire.

A Sydney où habite Robert Robson, il n'y a pas vraiment d'enquête. Le mari est un homme de soixante-cinq ans, mais on lui donnerait beaucoup plus. Devant les policiers, il parle tout de suite, d'une voix lasse.

- Je m'attendais à ce qu'on vienne m'interroger un jour sur Barbara. Dans un sens, je préfère cela. C'était un secret trop lourd à porter pour moi seul. La pauvre Marjorie en est morte. Elle ne cessait de répéter pendant sa maladie : ” C'est Dieu qui me punit! “

A l'autre bout du monde, plus de trente ans après les faits, Robert Robson commence sa confession :

- Je n'ai pas fait la guerre. J'ai été réformé pour malformation cardiaque. J'habitais Portsmouth. C'est ainsi que j'ai rencontré Marjorie Taylor, dont le mari était prisonnier. Tout de suite, nous nous sommes plu. Marjorie m'a convaincu d'habiter avec elle. Cela a duré quatre ans. Je m'occupais même de la petite Barbara. Je l'aimais bien. Et puis la guerre s'est terminée. Marjorie m'a dit de partir. Son mari pouvait rentrer d'un jour à l'autre. Je l'ai perdue de vue pendant près d'un an. Je m'étais installé à Londres. Mais nous continuions de correspondre. En mars 1946, elle m'a annoncé que son mari était mort et m'a demandé si j'étais d'accord pour émigrer en Australie avec elle. J'ai dit oui.

” En la rejoignant, j'ai été surpris de ne pas voir Barbara. Elle m'a dit qu'elle préférerait ne pas l'emmener et qu'elle l'avait confiée à ses parents. Elle nous rejoindrait quand elle serait plus grande. Je l'ai crue...

” C'est un an plus tard, alors que nous étions mariés, qu'elle m'a avoué la vérité. Elle avait tué Barbara de peur qu'elle ne raconte tout à son père. Un soir, elle l'avait étouffée pendant son sommeil et elle l'avait enterrée dans le jardin.

A ce moment de son discours, Robert Robson regarde les policiers. Il y a de la détresse dans ses yeux. Il a l'air d'un très vieil homme.

- Je sais. J'aurais dû lui dire de se dénoncer. Mais j'ai été lâche, ou égoïste. je ne voulais pas qu'elle retourne en Angleterre pour y être pendue. je voulais la garder pour moi. je me suis tu.

” Marjorie a tout de même payé. Elle est morte désespérée. Quant à moi, j'ai gardé ce terrible secret. je suis heureux d'en être enfin débarrassé!...

Les autorités australiennes s'en sont tenues là. Il n'y avait aucune raison de ne pas croire la version de Robert Robson. Bien sûr, ce qu'il disait était peut-être faux. Il avait peut-être participé au meurtre de la fillette; il était peut-être même le seul coupable. Mais après si longtemps, il n'y avait pas moyen de prouver quoi que ce soit et c'était à lui que le doute devait profiter.

L'affaire a été classée et le dossier poussiéreux du cas Barbara Taylor a rejoint les autres dans les archives. Quant aux Fitzgerald, sur les conseils du médecin, ils ont déménagé et, depuis, leur fille Alice n'a plus jamais fait de crises de somnambulisme. Elle a définitivement oublié ” le jardin des rêves “.

J'ai dansé avec une morte!

Comme tous les samedis d'été, il y a bal, ce 5 juin 1976, dans la salle des fêtes de cette grosse ville de province; un bal tout ce qu'il y a de banal comme il y en a au même instant dans des dizaines de préfectures et sous-préfectures de France, mais qui a tout de même attiré la jeunesse des environs.

Gérard Davout et Michel Girod ont dix-huit ans. Ils sont semblables à beaucoup de garçons de leur âge. Gérard Davout est apprenti électricien, Michel Girod mécano dans un garage. Ils sont tous deux habillés en jean et blouson et inondés d'eau de Cologne.

Ils se fraient un passage au milieu des couples qui dansent au son d'un orchestre médiocre. De toute façon, ce n'est pas la qualité de la musique qui les intéresse, et le décor plutôt lugubre de la salle des fêtes leur est également indifférent. Comme les autres garçons, ils viennent là pour draguer. Gérard Davout pousse du coude son camarade

- Hé, vise un peu celle-là!

Michel Girod regarde dans la direction indiquée.

- Ah non! je la trouve bizarre. Et même elle me fait peur.

Tandis que son compagnon tourne les talons, Gérard Davout s'avance. C'est vrai qu'elle a quelque chose de bizarre. D'ailleurs, elle est assise toute seule. Les chaises à côté d'elle sont vides, comme si personne n'osait l'approcher de trop près. De temps à autre, un garçon va dans sa direction puis se ravise, l'air gêné.

Quel âge peut-elle avoir? Dix-huit, vingt ans, pas plus. Elle est brune aux yeux marron et la noirceur de ses cheveux fait un contraste saisissant avec la pâleur de son teint. Elle est plus que pâle d'ailleurs : elle est blanche, d'une blancheur inconcevable. même ses lèvres sont décolorées. A part cela, elle est bien faite et habillée d'une robe rouge qui lui va à merveille. Elle porte autour du cou un petit foulard, rouge également.

Gérard Davout se plante devant elle. Elle ne semble pas le voir. Elle fixe un point éloigné de la salle d'un regard inexpressif. Gérard Davout entame la conversation comme il en a l'habitude :

- C'est curieux : j'ai l'impression de vous avoir déjà rencontrée.

La jeune fille sursaute. Elle se tourne vers lui et le regarde avec le plus vif intérêt.

- Rencontrée? Vous êtes sûr? Vous vous rappelez quand ?

Gérard est un peu pris de court. D'ordinaire, sa formule d'accroche, assez peu originale, ne suscite pas une telle réaction. Il bredouille :

- Eh bien non... je ne me rappelle pas exactement.

Le regard de la jeune fille est posé sur lui d'une manière intense.

- C'était ici?

- Oui, je crois bien.

- Il y a longtemps ?

- Pas très...

La jeune fille se lève.

- Faites-moi danser!

Gérard Davout est surpris par cet étrange comportement et ravi en même temps. jamais les choses n'ont été aussi vite. Tout en dansant, sa cavalière continue de parler et ce qu'elle dit est toujours aussi étrange.

- Je m'appelle Monique Dupré. Cela ne vous rappelle rien?

Gérard est décontenancé par une question aussi abrupte. Mais il ne doit surtout pas gâcher ses chances.

- Non, pas sur le moment. Mais c'est très joli, Monique. Moi, c'est Gérard...

Monique Dupré poursuit sans avoir l'air d'entendre :

- Vous ne vous souvenez pas? Vous ne lisez pas les journaux ?

- Parce qu'on a parlé de vous dans le journal? Qu'est-ce que vous faites comme métier ?

- Rien, je me repose...

Gérard Davout la regarde, perplexe. Elle le considère de son côté d'un ceil inquisiteur.

- La dernière fois que nous nous sommes vus, ce ne serait pas le 1er mai 1974 ?

Le jeune homme a l'impression de se trouver devant un juge. Décidément, il n'a pas affaire à quelqu'un de tout à fait normal; mais encore une fois, il ne veut pas compromettre cette bonne fortune.

- C'est possible. Vous savez, moi, les dates... La soirée se poursuit... Monique Dupré a décidément une conduite étrange. De temps à autre, elle le laisse brusquement pour danser avec le premier garçon qui se présente. Puis elle se débarrasse sans explication du nouveau venu et revient vers lui. Elle se comporte toujours de la même manière, en posant des questions bizarres, comme si elle voulait savoir quelque chose. Elle reparle à plusieurs reprises de ce 1er mai d'il y a deux ans.

Au bout d'un moment, Michel Girod vient rechercher son camarade. La soirée l'ennuie. Il veut partir. Comme c'est lui qui a amené Gérard à moto, ce dernier n'a pas le choix. Très contrarié, il va prendre congé de Monique. Mais la jeune fille ne le regarde même pas. Elle lui dit avec la plus grande sécheresse :

- De toute façon, ce n'était pas vous!

Gérard Davout insiste quand même, demande son adresse. De mauvaise grâce, elle répond:

- 2, rue Gambetta...

Un quart d'heure plus tard, Gérard Davout et Michel Girod remontent à moto la rue Gambetta. Gérard a voulu absolument passer devant le domicile de Monique et Michel a fini par céder. La moto s'arrête devant le 2. Les jeunes gens descendent, s'avancent, restent un instant silencieux et Michel éclate de rire.

- Ça, pour s'être fichue de toi, elle s'est bien fichue de toi! L'adresse du cimetière!... Allez, fais pas cette tête-là! Rigole!

Gérard Davout ne rigole pas. Le 2, rue Gambetta est bien l'adresse du cimetière. Mais ce n'est pas sa blessure d'amour-propre qui lui fait garder le visage fermé, c'est un malaise, une sensation indéfinissable...

Rentré chez lui, Gérard Davout ne peut pas se résoudre à se coucher. Cette aventure est trop étrange, trop troublante. Pourquoi Monique l'a-t-elle envoyé au cimetière? Pourquoi avait-elle l'air de mener un interrogatoire? Et qu'a-t-elle voulu dire avec cette date: 1er mai 1974 ?... Soudain une idée lui vient.

En faisant attention de ne pas réveiller ses parents, il monte au grenier. Monique a bien parlé d'un journal. Or, il y a là-haut la collection du quotidien que lit son père. Gérard déplace des objets et des papiers poussiéreux, finit par trouver la pile de journaux et commence à compulser à la lumière de sa lampe électrique... Décembre 1974, août, mai. Il pousse un cri!

La photo de Monique s'étale à la une de l'exemplaire du 2 mai. C'est elle, telle qu'il vient de la quitter il y a une heure à peine. Elle est souriante. Elle porte une robe exactement semblable à celle qu'elle avait. Elle n'a pas changé malgré les deux ans et plus qui se sont écoulés... Gérard pousse à nouveau un cri.

- Non! Ce n'est pas vrai!

Il reste la bouche ouverte, les yeux fixes. Il lit, horrifié, l'incroyable information. Il y a d'abord un gros titre : " Bal tragique le 1er mai " et, en dessous, l'article :

" Hier soir, Monique Dupré, dix-huit ans, s'est rendue au bal de la ville. Cette jolie brune, sage et bonne élève, avait mis sa plus belle robe rouge et elle espérait rencontrer le jeune homme de ses rêves. Hélas, c'était la mort qui l'attendait. On l'a retrouvée, étranglée, derrière la salle des fêtes. Des témoins l'ont vue danser avec un garçon de son âge, mais les signalements sont imprécis. "

Gérard Davout se remet à murmurer:

- Non!... Non!

Le foulard... Le foulard rouge, la seule différence vestimentaire entre sa cavalière et la photo du journal. Ce foulard rouge autour du cou, comme pour cacher des marques de strangulation!...

Un geste involontaire lui fait déplacer la pile de journaux. L'exemplaire du 6 mai vient d'apparaître. Et cette fois le jeune homme devient aussi blanc que l'était Monique tout à l'heure.

C'est une nouvelle photo sous un gros titre " Obsèques de la jeune Monique Dupré. " Le cliché montre un cortège en noir derrière un corbillard disparaissant sous les couronnes. Quant au décor, Gérard Davout le reconnaît parfaitement puisqu'il y était il n'y a pas une demi-heure : c'est l'entrée du cimetière, 2, rue Gambetta! Il se lève en tremblant et dit d'une voix blême :

- J'ai dansé avec une morte!...

9 juin 1976, Gérard Davout et Michel Girod descendent de moto et franchissent la grille du cimetière, 2, rue Gambetta. Gérard, dès les premières heures de la matinée, s'est précipité chez son camarade et lui a tout raconté. Michel Girod n'aurait certainement pas voulu le croire s'il n'avait apporté les exemplaires des journaux. Mais il a bien dû se rendre à l'évidence. Gérard a voulu à tout prix qu'il l'emmène au cimetière et il n'a pas pu refuser.

Les deux jeunes gens avancent lentement dans les allées, l'un regardant à droite, l'autre à gauche. Soudain, Michel s'arrête. Gérard s'arrête à son tour et se retourne, la gorge nouée. C'est bien là... La première chose que l'on voit, c'est une photo souriante dans un cadre ovale. Puis un nom, un prénom et deux dates en lettres dorées :

" Monique Dupré 1956-1974. "

Michel Girod agrippe le bras de Gérard.

- Regarde!

Gérard regarde... La terre est légèrement humide et les empreintes s'y voient parfaitement : des pas qui vont vers la tombe et qui en reviennent, des traces de chaussures à talons hauts, des pas de femme!

Pendant une semaine, Gérard Davout ne pense qu'à cela. Il finit par se raccrocher à deux certitudes : premièrement, les morts ne sortent pas de leur tombeau et, deuxièmement, il n'a pas rêvé. Il a bel et bien dansé avec une jeune fille ressemblant à s'y méprendre à Monique Dupré et prétendant être elle. De plus, elle a eu vis-à-vis de lui un comportement des plus étonnants. Alors, il doit bien y avoir une

explication et il veut la trouver.

Le samedi suivant, 12 juin, il retourne au bal de la salle des fêtes. Instinctivement, il sent que sa mystérieuse cavalière y sera. Il arrive trop tôt. Il s'assied à l'endroit qu'elle occupait quand il l'a vue pour la première fois, et il attend...

Dix minutes se sont à peine écoulées qu'il la voit venir. Elle est habillée exactement de la même manière : même robe, même foulard, elle est tout aussi pâle, tout aussi blanche. En l'apercevant, elle fait une grimace et tente de rebrousser chemin. Mais Gérard est plus rapide. Il se lève et la prend par le bras. Elle se dégage.

- Qu'est-ce que vous me voulez? Laissez-moi tranquille!

Gérard ne se laisse pas impressionner.

- Vous parler. Vous vous êtes bien moquée de moi!

- Je n'ai pas à me justifier. Laissez-moi.

D'un geste un peu théâtral, le jeune homme sort le journal du 2 mai 1974 de sa poche.

- Et cela ? Vous n'avez pas à le justifier?

Si elle n'était pas déjà aussi blanche, Monique Dupré, ou celle qui se fait appeler ainsi, aurait pâli. Elle garde un instant le silence. Elle dit enfin d'une voix craintive :

- Vous êtes de la police?

- Non.

Elle retrouve d'un seul coup toute son assurance.

- Alors, allez-vous-en. je n'ai rien à vous dire. La vérité, Gérard Davout l'a tout de même apprise quelques jours plus tard, encore une fois par les journaux. Car il se trouve que, par le plus grand des hasards, la jeune fille a été arrêtée le soir même. Depuis quelque temps, un trafic de drogue avait été repéré dans la région. Une descente générale a eu lieu à la salle des fêtes; tout le monde a été embarqué, et la pseudo-Monique avec les autres.

Le lendemain, elle a été la seule à ne pas être relâchée. Car, quand on

a un revolver dans son sac à main, qu'on refuse de fournir la moindre explication et de donner son identité, on a forcément des comptes à rendre.

Ce que la jeune fille n'avait pas voulu dire à Gérard Davout, cette fois, elle a bien été obligée de l'avouer. Car, frappés par l'extraordinaire ressemblance physique, les policiers ont fait le rapprochement avec l'affaire Monique Dupré, dont ils s'étaient occupés deux ans avant, et qui n'avait pas été élucidée. Pressée de questions, la jeune fille s'est effondrée.

- C'était ma soeur.
- Comment vous appelez-vous?
- Anne-Marie Dupré. Monique était ma soeur jumelle.
- C'est sa robe que vous avez?
- Oui.
- Et ce foulard, ce maquillage blanc? Pourquoi cette comédie ?

Anne-Marie Dupré s'est mise à sangloter.

- Je voulais retrouver l'assassin de ma soeur puisque vous n'avez pas été capables de le faire. J'ai eu une idée. J'ai pensé que le meurtrier de Monique était un habitué du bal et qu'il y reviendrait. Alors, s'il voyait le fantôme de sa victime, il se trahirait peut-être. Un garçon m'a dit qu'il avait l'impression de m'avoir déjà rencontrée. J'ai cru que c'était lui. Mais en fait, c'était une formule pour m'aborder.
- Et si le garçon s'était trahi, qu'auriez-vous fait ?
- Je l'aurais tué avec mon revolver...

Telle était l'explication de l'aventure qu'avait vécue Gérard Davout.

Anne-Marie Dupré n'a pas été poursuivie. Les policiers l'ont relâchée après une sévère remontrance et lui avoir confisqué son arme. Mais l'histoire, qu'ont racontée les journalistes, a beaucoup ému dans la région.

Il restait, pour Gérard Davout, un dernier point à éclaircir : les

mystérieuses empreintes qui semblaient sortir de la tombe de Monique et y rentrer. C'était tout bête et il l'a compris de lui-même. Anne-Marie allait souvent déposer un bouquet sur la tombe de sa soeur. Ces empreintes de femme étaient tout simplement les siennes la dernière fois qu'elle avait été lui porter des fleurs.

Gérard Davout retourna au bal du samedi soir, mais bien sûr, n'y revit jamais Anne-Marie. Désormais, quand il apercevait une jeune fille seule, il lui demandait simplement si elle voulait danser. jamais, au grand jamais, il n'aurait eu l'imprudence de lui déclarer :

- C'est curieux, j'ai l'impression de vous avoir déjà rencontrée.

15 août 1967. Les Caloun rentrent de dix jours de vacances en Floride. Direction Philadelphie. Buster Caloun, vingt et un ans, et Olivia Caloun, dix-neuf ans, sont le type même du jeune couple américain sans histoire. Ils se sont mariés l'année précédente, et Olivia est enceinte de trois mois. Ce sont leurs premières vacances ensemble.

Ils rentrent des plages du Sud avec une provision d'enthousiasme. Enthousiastes, d'ailleurs, ils le seraient sans cela. Ils partagent l'engouement des jeunes gens de leur génération pour la nature, les hippies, la non-violence. " Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil " : telle est un peu la philosophie de Buster et Olivia Caloun; et qui pourrait le leur reprocher?

Au volant de leur vieille Chevrolet d'occasion, Buster roule depuis le début de la matinée. Le soir est venu et, ne se sentant pas encore fatigué, il a décidé de continuer. Il est deux heures du matin. Pour rompre la monotonie de l'autoroute, il a décidé de bifurquer sur une voie secondaire... C'est alors qu'il distingue dans ses phares une silhouette qui fait des signes... Il ralentit. C'est un autostoppeur: un jeune homme chevelu et barbu, avec un sac à dos, un hippie, comme il y en a tant sur les routes américaines.

Buster Caloun, malgré son visage un peu enfantin et son regard habituellement candide, a une expression soucieuse :

- On ne va pas le prendre. A cette heure-ci, ce ne serait pas prudent.

Olivia se tourne vers lui. Elle aussi a des allures de collégienne, mais elle affiche un petit air autoritaire. On sent que c'est elle qui commande déjà dans le jeune couple.

- Ah non! Ce serait trop moche de le laisser tomber!

Buster Caloun s'arrête donc à la hauteur de l'auto-stoppeur. Olivia baisse sa vitre.

- Où allez-vous?

Le jeune homme répond laconiquement:

- Vers le Nord.

Elle lui fait signe de monter et Buster démarre. Le passager, installé sur la banquette arrière, ne dit rien. C'est Olivia qui doit entamer la conversation

- Comment vous appelez-vous?

La voix est légèrement ironique.

- Qu'est-ce que cela peut faire, un nom? Appelez-moi Mac, cela devrait être suffisant entre nous. Surprise par l'étrangeté de la réponse, Olivia

Caloun se retourne. Non, l'homme n'est pas fait pour inspirer confiance. Il est sale, très sale, il a dû marcher longtemps avant de monter dans la voiture. Mais c'est surtout son regard qui met mal à l'aise : un regard fixe et difficilement soutenable, pour tout dire un regard de fou. La jeune femme se retourne vers son mari. Elle remarque que ses mains tremblent légèrement sur le volant.

Olivia Caloun ferme les yeux. Que peuvent-ils faire, maintenant qu'il est assis derrière eux, à part espérer que rien de désagréable ne va leur arriver...

Sur la banquette arrière de la vieille Chevrolet, il y a un bruit caractéristique : l'auto-stoppeur fouille dans son sac. Ni Buster, ni Olivia Caloun n'osent se retourner. Et l'instant d'après, c'est le drame. Buster sent sur sa nuque un contact métallique. Olivia jette un coup d'oeil et pousse un cri strident. Le hippie s'adresse au conducteur :

- Tu sais ce que je tiens, mon gars?

- Oui, Mac, c'est un revolver. L'autre a un rire subit :

- Très bien ça : " Mac " ! Appelle-moi " Mac ". C'est parfait!

Buster Caloun parle sans cesser de regarder devant lui.

- Écoutez, Mac, nous ne voulons pas d'ennui. Ma femme attend un bébé. Si c'est un hold-up, prenez l'argent dans ma poche et laissez-nous seuls.

Mac fait jouer son revolver sur la nuque du conducteur :

- Non, ce n'est pas un hold-up, mon gars. C'est plus que cela. En fait,

j'ai besoin de cette voiture.

- Eh bien d'accord. Prenez-la et partez!

Le jeune bandit a un rire sarcastique :

- Petit malin, va! Tu n'as pas vu la circulation qu'il y a ? Si je vous laisse, la première voiture vous prendra, et j'aurai les flics sur le dos avant d'avoir fait vingt miles... Non, tu vas conduire doucement. Dès que tu rencontreras un petit chemin un peu tranquille, tu le prendras. Et là, on verra tous les trois.

Le petit chemin se présente très vite, beaucoup trop vite. Sur un signe de Mac, la Chevrolet, après avoir parcouru deux cents mètres, s'immobilise. Il fait nuit noire. On est au milieu d'une forêt. Le vent souffle dans les arbres. Mac ouvre sa portière.

- Descendez!

Le jeune couple obéit.

- Il y a une corde dans la bagnole ? Buster fait " oui " de la tête.

- Eh bien, va la chercher. Je vais vous attacher tous les deux à un arbre et vous laisser là.

Et c'est alors qu'Olivia Caloun a une réaction absurde, comme toutes celles qui sont dictées par la panique. Cette forêt, l'obscurité, la perspective de se retrouver attachée à un arbre, c'est plus fort qu'elle : elle ne peut pas! Pourtant, c'était la délivrance; tout juste un mauvais moment à passer et ils étaient débarrassés de ce fou dangereux. Mais Olivia ne raisonne pas. Elle se met à pleurer, à hurler

- Non, je ne veux pas! J'ai peur!

Le jeune hippie la regarde sans rien dire. Il semble réfléchir. Il l'interrompt brusquement.

- Merci, ma jolie! Merci de m'avoir empêché de faire une bêtise. Avec la voix que tu as, tu aurais vite ameuté tout le quartier et les flics ne m'auraient pas loupé.

Il pointe son revolver vers l'arrière de la voiture

- Allez ouste, dans le coffre!

Olivia Caloun a retrouvé ses esprits. Elle a compris l'erreur qu'elle vient de commettre, mais c'est trop tard. Sous la menace de l'arme, elle doit entrer dans le coffre. Elle se recroqueville. Le bandit referme à clé. Et, cette fois, c'est vraiment le début du cauchemar.

A travers la tôle de la voiture, la jeune femme perçoit des cris, puis un bruit de lutte. Elle est certaine de ce qui va arriver. Si Mac l'a fait entrer, elle seule, dans le coffre, c'est qu'il réserve un sort bien plus terrible à Buster. Elle s'attend à tout instant à entendre la détonation. Mais rien ne vient. C'est au contraire le coffre qui s'ouvre brusquement. Le jeune bandit jette le corps inanimé de son mari.

- Tiens, voilà de la compagnie!

Et le coffre se referme à nouveau. Olivia est terrifiée. Elle appelle:

- Buster!

Aucune réponse... Est-ce qu'il l'a tué? Non. Elle palpe sa poitrine : son coeur bat. Mais en passant ses mains sur son visage, elle sent un liquide chaud. Buster a la tête en sang. Il est assommé et inconscient.

La voiture démarre brutalement. Olivia se tasse dans une position inconfortable au possible. Heureusement que le coffre de la Chevrolet est grand. Mais à deux, ils vont finir par mourir asphyxiés. Si toutefois le fou qu'ils ont pris en auto-stop ne les liquide pas avant...

Deux heures entières s'écoulent avant que Buster se manifeste. Il grogne confusément

- J'ai mal... Où sommes-nous?

- Dans le coffre de la voiture. Il nous a enfermés. Il faut faire quelque chose!

Depuis qu'elle est auprès de son mari inconscient, Olivia Caloun aurait évidemment pu tenter d'agir elle-même. Mais, comme beaucoup de personnes, le danger la paralyse. Elle est incapable de la moindre initiative. Si Buster n'était pas revenu à lui, elle aurait été probablement perdue...

Buster Caloun dit d'une voix douloureuse

- Il y a une trousse à outils dans le coffre.

A tâtons, le couple se met à chercher. C'est Olivia qui la trouve. Elle la donne à Buster qui se met en devoir d'extraire le tournevis. Il explique à sa femme :

- Je vais soulever le capot. Ce sera difficile, mais je pense y arriver au moins un instant. A ce moment tu passeras tes doigts et tu les bougeras pour attirer l'attention d'une voiture derrière nous.

Olivia Caloun se sent un peu mieux. Pour la première fois, elle a un léger, un infime espoir.

- Bien, Buster. Allons-y!

- Non, pas tout de suite. Nous roulons trop vite. Nous sommes sur l'autoroute, les voitures se suivent de trop loin. Attendons d'être dans une ville ou dans un embouteillage.

Un quart d'heure se passe encore... Enfin, la vitesse diminue. La Chevrolet s'arrête, repart. On perçoit à l'extérieur quelques coups de klaxon. Buster Caloun pointe le tournevis vers l'ouverture du coffre.

- Tu es prête? J'y vais!

Poussant de petits cris pour s'encourager, le jeune homme s'attaque aux tôles de la voiture. Cela dure longtemps... Enfin une barre de lumière apparaît, en même temps qu'un souffle d'air. Olivia aurait envie d'approcher ses narines pour capter l'oxygène qui lui manque tellement, mais elle résiste à la tentation. Elle avance sa main et pousse aussitôt un cri terrible.

A cause d'un mouvement de la voiture, Buster vient de lâcher son tournevis et le capot est retombé. Buster se ressaisit aussitôt et l'ouvre de nouveau. Olivia dégage sa main : elle est en sang, les doigts écrasés. Elle se met à gémir. Buster lui dit durement :

- Remets ta main.

- Mais j'ai mal, je saigne!

- Remets ta main, je te dis!

Malgré sa douleur, Olivia Caloun obéit. Elle glisse ses doigts mutilés dans l'interstice lumineux et les agite, à la limite de l'évanouissement...

Olivia et Buster Caloun n'ont évidemment aucune idée de ce qui se passe à l'extérieur de leur prison roulante, ni même de l'endroit où ils se trouvent. S'ils le savaient, évidemment, tout changerait dans leur esprit.

La Chevrolet que conduit Mac est dans les faubourgs de Baltimore. Elle a dû quitter l'autoroute en raison d'une déviation provisoire pour cause de travaux. Voilà pourquoi la voiture a ralenti et pourquoi Buster a perçu ces coups de klaxon impatients qui l'ont incité à ouvrir le coffre.

Sur la route, effectivement, il y a du monde. Le trafic est encore fluide, mais dense... Judy Findlay, vingt et un ans, est, ce matin-là, au volant d'une voiture-école de Baltimore à bord de laquelle elle prend sa enième leçon. Il faut dire que Judy est aussi ravissante que peu douée pour la conduite. Elle a déjà raté trois fois son permis, au grand contentement de son moniteur, Maxie Stone, qui lui fait des avances auxquelles elle résiste d'ailleurs avec la plus grande fermeté.

Judy Findlay pousse subitement un cri Là, regardez!

Maxie Stone ne perd pas son temps à épiloguer. Il vient de voir, lui aussi, les doigts sanglants qui s'agitent dans le coffre de la vieille Chevrolet devant eux. Il crie à sa jeune élève

- Accélérez!

Judy Findlay lui jette un regard d'angoisse : la Chevrolet est en train de se faufiler parmi les files de voitures avec une maestria consommée.

- Mais je ne pourrai jamais! je vais m'arrêter et vous allez prendre le volant.

Le moniteur écrase la pédale d'accélérateur, qui est en double commande, comme dans toutes les voitures-écoles. Le véhicule fait un bond et Judy se retient au volant.

- Non. Avec cette circulation, il est impossible de s'arrêter. Nous les perdrons de vue. Allez, courage, Judy! Il faut les suivre. Ne vous

occupez que du volant, je me charge des pédales.

Et la poursuite s'engage dans les rues encombrées de Baltimore, entre la voiture d'un malfaiteur prêt à tout et une voiture-école pilotée par une des moins douées des candidates au permis...

Mac n'a sans doute pas repéré son poursuivant inattendu, car il a réduit sa vitesse et pris sagement la file de droite. Dans le coffre, les doigts sanglants ont disparu. La petite ouverture s'est refermée, il n'y a plus signe de vie. Mais Judy et son moniteur Maxie ne lâchent pas leur proie. La jeune fille demande d'un ton angoissé:

- Combien de temps cela va durer? je ne pourrai pas tenir!

Son moniteur joue avec dextérité des pédales, redressant de temps en temps l'axe du volant.

- Courage, Judy. Dès qu'on rencontre une voiture de police, on a gagné!

La voiture de police se présente trois miles plus loin. Elle avance à petite vitesse, elle flâne, visiblement en patrouille d'observation. Maxie Stone lance à son élève :

- Doublez-la et maintenez-vous à sa hauteur. Avec application, la jeune fille obéit et le moniteur explique en quelques mots au policier au volant ce qu'ils ont vu dans la Chevrolet devant eux...

La Chevrolet s'arrête brusquement. Peu après, le coffre s'ouvre. Aveuglés par la lumière, grises par l'air, Olivia et Buster Caloun ne réagissent pas tout de suite. C'est Olivia qui s'exprime la première. Elle dit à l'homme en uniforme qui se dresse devant elle :

- Attention, il a un revolver!

L'homme a un sourire rassurant.

- Il ne l'a plus, maintenant. Nous l'avons remplacé par des menottes. Venez, madame, c'est fini... Le pseudo-Mac, qui s'appelait en réalité Timothy

Hunter, était en fuite après avoir tué un des membres d'une communauté hippie qui l'avait recueilli... jugé peu après, il a été condamné à la prison à vie.

Quant à Buster et Olivia Caloun, ils ont eu du mal à oublier leur terrible aventure. Ils sont pourtant retournés l'année suivante à Baltimore pour revoir et remercier Judy Findlay qui leur avait sauvé la vie.

La jeune fille a été toute fière de leur faire faire une promenade à bord de sa voiture neuve. Elle avait, en effet, obtenu son permis de conduire. Après l'exploit qu'elle avait réalisé, comment aurait-on pu le lui refuser ?

Mais décidément, Judy Findlay n'était pas douée et les Caloun ont mis longtemps à se remettre de cette promenade. Ils n'ont pourtant pas osé dire à leur aimable conductrice que c'était la deuxième fois qu'ils avaient peur en auto...

Les quatre cents photos

Berlin, 16 juin 1959. Le commissaire Schulz reçoit un appel téléphonique. Il émane d'une des bornes de police de la ville.

Dans le terrain vague, près de la place de Stuttgart, il y a le corps d'une femme. Elle a été assassinée.

Peu après, le commissaire Schulz est sur les lieux. Il redoutait ce qui vient de se produire. Depuis une semaine se tient, place de Stuttgart et dans les environs, une fête foraine qui donne traditionnellement lieu à des bagarres. Il n'y a pas de crime chaque année, mais c'est déjà arrivé.

Le corps est celui d'une jeune femme blonde de trente-cinq ans environ. Elle est vêtue d'une robe bon marché. La malheureuse a été étranglée avec son fichu et le meurtrier lui a ensuite défoncé le crâne. L'arme du crime a d'ailleurs été jetée à proximité: une brique couverte de sang mêlé à quelques cheveux.

Les premières recherches du commissaire consistent à établir l'identité de la victime. Bien qu'elle n'ait pas ses papiers sur elle, la chose se fait sans difficulté. Il s'agit d'Ulrike Hafner, trente-six ans, plusieurs fois condamnée pour vol et qui se livrait à la prostitution de manière intermittente. Une fois le corps confié aux médecins légistes, le commissaire Schulz charge son adjoint de chercher les témoins, qui ne doivent pas manquer, étant donné que le crime a dû se produire la veille au soir, en pleine fête foraine.

Effectivement les témoins ne tardent pas à se présenter au bureau du commissaire. Ils ne sont pas moins de seize et tous disent à peu près la même chose :

- La jeune femme était en compagnie d'un homme de quarante ans environ, très brun, très grand. Il portait un pull-over marron.

L'un des témoins, un garçon de café qui a servi le couple dans son établissement, est plus précis encore.

- L'homme avait une cicatrice au pouce droit. A cause de mon métier, j'ai l'habitude de détailler les clients. Comme ça je retiens ceux qui m'ont payé et ceux qui doivent le faire... Je cherche un signe distinctif. Là, je me suis dit : c'est le monsieur avec la cicatrice au

pouce droit.

Avec de tels témoignages, l'enquête du commissaire Schulz est bien partie. D'autant que, le lendemain, le résultat des analyses de laboratoire vient les confirmer. Entre ses ongles, Ulrike Hafner avait des bouts de laine, provenant du vêtement de son agresseur. Il portait effectivement un pull-over marron...

Voilà pour les indices. Le commissaire Schulz y ajoute une déduction qui doit faire avancer les choses plus vite encore. Ce crime d'une prostituée occasionnelle n'est pas un crime passionnel. C'est un crime de mauvais garçon, de voyou. Il y a même toute chance pour que son auteur soit un repris de justice.

En mettant bout à bout les diverses descriptions des témoins, le commissaire charge un spécialiste de l'identité judiciaire de faire un portrait-robot. Lorsque celui-ci est terminé il l'envoie aux archives avec mission de retrouver dans les casiers judiciaires l'homme qui ressemblerait au portrait.

Deux jours plus tard, le commissaire Schulz a sur son bureau la réponse sous forme d'une photo qui présente une ressemblance frappante avec le portrait-robot. Avec la photo, il y a un nom : Hans Brauer, et cette précision : " Condamné à dix ans de prison en 1950 pour avoir tenté d'étrangler une prostituée. Libéré en 1957. "

Décidément, cette enquête avance plus vite que prévu! Le commissaire Schulz lance un avis de recherche dans toute l'Allemagne concernant Hans Brauer et, le lendemain même, il reçoit un appel d'un de ses collègues de Hambourg:

- Brauer est en prison. Il a été arrêté il y a une semaine pour vagabondage.

Bien entendu, le commissaire fait conduire le suspect à Berlin. Et peu après, l'homme se trouve devant lui.

Pour tout autre que le commissaire Schulz, l'enquête serait pratiquement terminée. Mais le commissaire Schulz a la réputation d'être extrêmement consciencieux et plus que cela encore: méticuleux jusqu'à la manie...

Malgré ses sombres antécédents, Hans Brauer se montre décontracté, gouailleur même. Il répond aux questions avec l'aisance de l'homme

habitué à se trouver devant les policiers.

- Où étiez-vous le 16 juin?

- A Berlin, je crois bien...

L'homme qui a été arrêté à Hambourg, vient d'avouer sa présence à Berlin le jour du meurtre sans hésitation apparente. Pourtant, il lui aurait été facile de nier. Est-ce de l'inconscience ou bien a-t-il l'intention de passer aux aveux? Le commissaire Schulz le croit un instant. Mais il est vite détrompé.

- Qu'avez-vous fait la nuit du 16 ?

Hans Brauer, se passe la langue sur les lèvres. Il s'absorbe dans une méditation qui dure quelque temps et finit par répondre :

- J'étais au café du Globe, Beethovenstrasse. Je n'ai pas bougé de la soirée.

-Et on vous a vu?

- Sûrement. Vous n'avez qu'à vérifier.

Le commissaire Schulz arrête là l'entretien et va lui-même se renseigner sur place; cela fait partie de son côté consciencieux. Malheureusement pour Hans Brauer aucun employé du café du Globe ne reconnaît la photo que montre le commissaire. Ce soir-là, personne ne l'a vu.

Mais quelqu'un d'autre l'a remarqué... Lillian, une jeune prostituée, amie de la victime, réagit immédiatement en voyant la photo de Brauer.

- Je le connais, cet homme-là! je l'ai vu avec Ulrike la semaine avant sa mort.

Peu après, le commissaire Schulz apprend une information tout aussi accablante pour le suspect. Le laboratoire, à qui il a confié le pull-over que portait Brauer le jour de son arrestation, pour le comparer aux brins de laine retrouvés sous les ongles de la victime, lui communique un rapport: la laine est identique.

Cette fois, le commissaire, qui a convoqué Hans Brauer pour un

second interrogatoire, a tous les atouts en main.

- J'ai vérifié votre alibi au café du Globe. Il était faux, personne ne vous a vu.

Hans Brauer hausse les épaules, nullement décontenancé.

- C'est fou comme les gens n'ont pas de mémoire! On est dans une période d'indifférence. Personne ne fait attention à personne.

- Alors vous maintenez que vous avez passé toute la soirée au café du Globe ?

- Et comment!

- Dans ce cas-là me direz-vous aussi que vous ne connaissiez pas Ulrike Hafner?

Hans Brauer ne se trouble pas.

- Ah non, pas du tout! je la connaissais, la pauvre petite! J'ai été très triste quand j'ai appris sa mort dans les journaux. Celui qui a fait ça, croyez-moi, c'est une belle ordure!

- Parce que vous, vous n'avez pas essayé d'étrangler u*ne prostituée il y a neuf ans?

Le suspect ne semble pas gêné par l'évocation de sa tentative de meurtre.

- Elle, ce n'était pas la même chose.

- Et avec la victime, quels étaient vos rapports? Encore une fois, Hans Brauer répond sans aucune gêne.

- Vous savez quel métier elle faisait ? Alors... Le commissaire Schulz continue l'interrogatoire. A côté de lui, son adjoint ne dit rien, mais cache mal son impatience. Brauer est de toute évidence le coupable. A quoi bon aller plus loin ? Il faut vraiment être méticuleux et maniaque comme le commissaire pour continuer d'argumenter avec le suspect comme il le fait.

- Brauer, vous feriez mieux d'avouer. Savez-vous qu'on a retrouvé des brins de laine sous les ongles de la victime ? Or la laine est la même

que celle de votre pull-over.

Si le commissaire avait cru marquer un point, il s'est trompé. Le suspect ne se départ pas de son calme.

- Allez dans n'importe quel supermarché, vous en trouverez des douzaines comme le mien.

Le commissaire Schulz a gardé son meilleur argument en réserve.

- A votre place, j'avouerais tout de suite, Brauer. Un témoin a remarqué que le meurtrier avait une cicatrice au pouce droit. Or, vous avez une cicatrice au pouce droit!

Hans Brauer n'accuse même pas le coup.

- Cela ne veut rien dire. je me suis fait ça après, à Hambour, juste avant qu'on ne m'arrête.

Le commissaire continue encore l'interrogatoire mais sans résultat. Il finit par faire raccompagner le suspect. Lorsqu'il est parti, son adjoint laisse enfin éclater son irritation.

- Mais enfin, commissaire, qu'est-ce que vous attendez de plus? Il nous donne un faux alibi, il connaissait la victime, il a déjà tenté de tuer une prostituée dans les mêmes conditions, on a retrouvé la laine de son pull-over sous les ongles de la morte, il a une cicatrice au pouce droit, et par-dessus le marché, il se moque de nous!

Le commissaire Schulz a un petit sourire.

- Il me semble en effet que de sérieuses présomptions sont réunies contre cet homme, mais vous me connaissez on n'est jamais trop prudent. Un fait me trouble il n'a pas avoué...

S'il n'était pas devant son supérieur hiérarchique, l'inspecteur deviendrait grossier.

- Et alors? C'est normal! Pourquoi voulez-vous qu'il avoue un crime qui va l'envoyer à l'ombre pour le restant de ses jours? Nous avons seize témoins. Il suffit de les confronter avec Brauer et je vous parie qu'ils le reconnaîtront tous.

Le commissaire Schulz a écouté son adjoint, selon son habitude, avec

la plus grande attention et une extrême patience. Il conclut posément.

- Vous avez raison. Nous allons le confronter aux témoins. Mais à ma manière...

Il prend bien son temps et poursuit

- Vous allez vous rendre au fichier. Vous me ramènerez les photos de quatre cents repris de justice. Ensuite vous me ferez venir les témoins.

L'adjoint a un cri de stupeur.

- Quatre cents, mais c'est énorme! Comment voulez-vous qu'ils le reconnaissent au milieu de quatre cents photos? Pourquoi ne pas mettre, comme d'habitude, Brauer dans une pièce entre une dizaine d'inspecteurs ?

Mais le commissaire Schulz n'entend pas être contredit.

- Une dizaine ce n'est pas assez. J'ai toujours fait les choses sérieusement. Si les témoins reconnaissent sa photo au milieu de quatre cents autres, je serai certain que c'est bien lui. Allez, exécution. Vous devriez déjà être au fichier!

Quelques heures plus tard, l'adjoint rapporte en bougonnant un énorme tas de clichés représentant ce que l'Allemagne a produit comme criminels depuis plusieurs années et pose le tout sur le bureau du commissaire. En les voyant, celui-ci a un sourire.

- Parfait, maintenant, vous me convoquez les témoins...

Le lendemain, ils sont tous les seize dans le couloir, attendant leur tour.

Le premier qui entre, un jeune homme qui se trouvait cette nuit-là à la fête foraine, a un mouvement de recul en voyant la masse des clichés.

- Il va falloir que je regarde toutes ces photos ? Le commissaire Schulz répond d'une voix cassante :

- Oui et avec le plus grand soin. N'oubliez pas qu'il s'agit d'un meurtre.

Sans répliquer, le jeune homme se met à l'ouvrage. Au bout de trois

quarts d'heure, il finit par déclarer d'une voix découragée :

- Non, je ne peux pas. Il y en a trop qui se ressemblent dans tout ça. je risquerais de faire une erreur.

Avec le témoin suivant, c'est exactement la même chose : après un examen épuisant, il finit par dire qu'il ne peut pas se prononcer... Et ainsi de suite avec les autres témoins. Ils renoncent tous. Au bout du onzième, l'adjoint du commissaire, qui s'était jusque-là contenu à grand-peine, finit par éclater.

- Je vous l'avais bien dit! Quatre cents photos, c'est absurde! On ne peut pas reconnaître quelqu'un au milieu de quatre cents photos.

Le commissaire Schulz ne se donne même pas la peine de répondre et fait entrer le témoin suivant. C'est le garçon de café au sens de l'observation si développé, celui qui avait remarqué que le meurtrier avait une cicatrice au pouce droit.

Comme les autres, il a l'air décontenancé en voyant la pile de photos, mais il ne fait pas de réflexion et se met à la tâche. Au bout de deux minutes, il s'arrête de feuilleter et tend un cliché.

- Je n'ai pas besoin de voir les autres. C'est lui. je suis absolument certain de ne pas me tromper! Le commissaire prend la photo et dans son dos, son adjoint pousse un juron. Ce n'est pas la photo de Hans Brauer, c'est une de celles tirées du fichier. Le nom de l'homme est inscrit au dos: Werner Staufer, condamné six fois pour attaque à main armée... Il présente effectivement une ressemblance avec Brauer.

Le commissaire Schulz remercie le témoin et donne des ordres à son adjoint.

- Retrouvez-moi tout de suite ce Staufer. Faites en sorte qu'il ne puisse pas quitter le pays, si, hélas, ce n'est déjà fait.

L'adjoint est abasourdi.

- Mais enfin, commissaire, c'est une ressemblance, rien de plus. S'il n'y avait pas eu quatre cents photos, le témoin aurait vu celle de Brauer et l'aurait reconnu tout de suite.

- Faites ce que je vous dis! Il faut tout vérifier.

Werner Staufer est arrêté le lendemain matin. Il était à Berlin, ville qu'il avait toujours habitée et où il avait commis la totalité de ses méfaits.

Aussitôt, il est conduit dans le bureau du commissaire Schulz. Effectivement, la ressemblance avec Hans Brauer est frappante. Au physique du moins. Car son attitude est toute différente. Autant Brauer était décontracté, et même insolent, autant Staufer semble mal à l'aise. Il a la tête basse et, quand il la relève, c'est pour lancer un regard inquiet...

Le commissaire Schulz ne dit rien. Il fait un signe à l'attention de son adjoint. Celui-ci regarde dans la direction que lui indique son chef et devient tout pâle. Werner Staufer, dont les mains tremblent légèrement, porte une large estafilade au pouce droit!

Le commissaire dit d'une voix douce à son adjoint :

- Vous voyez que la maniaquerie permet parfois d'éviter de fâcheuses erreurs.

Puis il se tourne vers le suspect.

- Et maintenant, vous allez me dire ce que vous faisiez dans la nuit du 16 au 17 juin...

Il était trop gentil

A la cantine de la gare de Fontainebleau, Louis Noël se restaure, avant de rentrer chez lui. Il est huit heures du soir et nous sommes le 27 janvier 1936.

Louis Noël, trente-deux ans, employé à l'entretien des voies, est le type même de l'homme sans histoire : père de famille tranquille, bon caractère, toujours d'égale humeur, un peu effacé même. Aussi, quand Sylvain Prolier, un de ses collègues, vient le rejoindre à sa table, il s'étonne de sa mine anormalement soucieuse.

- Eh bien, Louis, il y a quelque chose qui ne va pas? C'est un de tes gosses qui est malade ? Louis Noël fait " non " de la tête et ne répond pas tout de suite. C'est après avoir hésité un moment qu'il fait cette réponse incroyable :

- Sylvain, j'ai peur. je crois que quelqu'un me veut du mal. je crois même qu'on veut me tuer! Son collègue en reste sans voix et Louis Noël explique :

- Cette semaine, j'ai fait plusieurs heures de nuit. Eh bien, il y a cinq jours, je me trouvais sur la voie ferrée en pleine campagne, j'ai entendu des craquements du côté du ballast comme si quelqu'un escaladait le talus. J'ai couru et j'ai vu une ombre qui s'enfuyait.

Sylvain Prolier hausse les épaules.

- Et alors ? Ça ne prouve rien.

- Attends, ce n'est pas fini! Hier aussi, j'étais d'entretien de nuit; dans un autre secteur, mais tout aussi désert. Et là encore, j'ai entendu. Cette fois, c'était un bruit plus léger, comme si on rampait. Alors, j'ai eu vraiment peur. J'ai eu une idée. J'ai crié, comme si on était plusieurs: " Eh! Les gars, allons voir ce qui se passe. " Et aussitôt, j'ai entendu un bruit de cavalcade : quelqu'un s'enfuyait en courant.

Sylvain Prolier essaie de rassurer son collègue

- Tu te fais des idées, Louis! Cela prouve seulement que quelqu'un essayait de monter sur la voie, pas qu'on te voulait du mal.

Mais Louis Noël secoue la tête d'un air lugubre.

- Non, Sylvain. Celui qui chercherait à monter sur la voie ne viendrait pas justement à l'endroit où il y a un ouvrier. Tu sais comme on fait du bruit quand on marche là-haut, comme ça résonne. Il ne pouvait pas ne pas m'entendre. C'est donc moi qu'il cherchait. Il n'y a pas de doute.

Un peu impressionné, son camarade lui demande :

- Tu as un ennemi ? Tu t'es disputé avec quelqu'un ?

- Non. Mais attends, ce n'est pas fini. Il y a ce qui s'est passé tout à l'heure. En fin d'après-midi, on a découvert qu'un feu de signalisation avait été brisé. C'était dans mon secteur. Normalement, c'est moi qui aurais dû y aller. Tu te rends compte, en pleine nuit ! C'était un guet-apens, j'en suis sûr.

- Et qu'est-ce que tu as fait ?

- J'ai demandé à Bernard Hogier s'il ne voulait pas y aller à ma place, à charge de revanche. Mais à présent, je regrette. Il va lui arriver quelque chose.

Brusquement, il prend le bras de son camarade.

- Sylvain, il se passe quelque chose, je te dis. J'ai l'impression que la mort rôde autour de moi !

Sylvain Prolier essaie de trouver de bonnes paroles pour l'apaiser, mais sa voix sonne faux. Ils restent ensemble une demi-heure encore, quand un employé des Chemins de Fer fait irruption dans la cantine. C'est Bernard Hogier.

- Louis, tu avais raison : quelqu'un a essayé de m'attaquer tout à l'heure !

Sans grande conviction, Sylvain Prolier demande :

- Est-ce que tu ne te fais pas des idées ?

- Des idées, tu parles ! D'abord le signal avait été saboté, ça c'est sûr. Ensuite, pendant que je réparais, j'ai entendu des pas derrière moi. Quand je me suis retourné, la personne avait disparu.

Louis Noël pousse un petit gémissement. Il essaie de dire quelque chose mais il n'y arrive pas. Son visage s'est décomposé, il est vert. Enfin, il parvient à articuler :

- Il est parti parce qu'il t'a vu. C'est à moi qu'il en voulait. je vais y passer, je vous dis!

5 février 1936, Charles Migeon, cultivateur près de Fontainebleau, rentre chez lui, au volant de sa camionnette. Il est huit heures du soir. Soudain, non loin du village de Vieilles-Maisons, il aperçoit quelque chose dans le faisceau de ses phares. Il s'arrête pile. C'est une bicyclette abandonnée au milieu de la route.

Il descend, s'approche de l'engin... Il ne porte aucune trace d'accident. Peut-être un ivrogne qui a perdu l'équilibre. Il ne doit pas être bien loin.

Effectivement, à quelques mètres, dans le fossé, un homme est allongé face contre terre. Le cultivateur lui tape sur l'épaule.

- Allez, mon gars, réveille-toi! je vais te ramener avec la camionnette.

Mais l'homme ne répond pas. Subitement inquiet, Charles Migeon le retourne et pousse un cri d'horreur. L'homme porte une plaie béante à la tête. Pas de doute, il est mort. Le cultivateur remonte précipitamment dans sa camionnette pour prévenir les gendarmes qu'un inconnu a été tué sur sa bicyclette près de Vieilles-Maisons. Un inconnu, car il est impossible de savoir à quoi il ressemblait de son vivant : il n'a pratiquement plus de visage.

Un quart d'heure plus tard, le commissaire Tessier, de Fontainebleau, accompagné de plusieurs gendarmes, est sur les lieux. Lui, n'a aucun mal à identifier la victime : elle a ses papiers sur elle. Il s'agit de Louis Noël, employé aux Chemins de Fer.

Bien qu'il ne soit pas médecin légiste, le commissaire se rend immédiatement compte qu'il ne s'agit pas d'un accident, mais d'un crime. Il a trop l'habitude pour ne pas voir que ces blessures ont été faites par un revolver. Il compte cinq impacts de balle, cinq coups en pleine tête. Un assassinat sauvage qui ressemble à une exécution, à un règlement de comptes.

Le commissaire laisse ses hommes terminer leur rapport et il se rend à l'adresse du mort, à Vieilles-Maisons. Il va avoir la tâche pénible

d'annoncer la nouvelle à la veuve. C'est peut-être ce qui lui est le plus déplaisant dans son métier de policier.

Et de fait, c'est une scène d'une rare intensité dramatique qui attend le commissaire Tessier. Françoise Noël, l'épouse de la victime, est une petite femme brune un peu boulotte. Quand elle apprend la mort de son mari, malgré tous les ménagements qu'a employés le commissaire, elle pousse des hurlements, elle lance des sanglots déchirants. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine de minutes qu'elle parvient enfin à se calmer et qu'elle demande au commissaire Tessier, d'une voix brisée :

- Ce n'est pas un accident, n'est-ce pas? C'est un crime?

Le commissaire ne peut cacher sa surprise. Il avait annoncé le décès de Louis Noël sans en préciser la cause. Malgré la douleur de Françoise Noël, ses réflexes professionnels reprennent le dessus. Il demande d'une voix pressante :

- Vous savez quelque chose ? Il était menacé ? Mme Noël a bien du mal à répondre à cet interrogatoire. Pourtant, entre ses larmes, le commissaire parvient à saisir des bribes.

- Depuis quelque temps il n'était plus le même. Il était toujours sombre. Une fois il m'a dit: " T'occupe pas. C'est des histoires d'hommes et ça se règle entre hommes. " Dire que je ne le croyais pas!...

Le commissaire Tessier laisse la veuve à sa douleur, après quelques dernières paroles de condoléances. Il est tard; il reprendra son enquête demain matin.

Plusieurs impressions se dégagent de ce qu'il a vu et entendu. A priori, il pourrait s'agir d'un crime passionnel. Il est classique en effet, dans ce cas, que la veuve, complice du meurtrier, fasse état de mystérieuses menaces. Mais d'un autre côté, la brutalité même du crime fait penser à un travail de truand. Pour en avoir le coeur net, il faut attendre les premiers témoignages.

Et ceux-ci arrivent dès le lendemain matin. Ils proviennent des collègues de la victime : Sylvain Prolier et Bernard Hogier viennent trouver le commissaire. Ils font état, devant lui, des confidences de Louis Noël et du mystérieux attentat manqué du 27 janvier.

Le commissaire entend préciser les choses:

- Vous êtes certains qu'il se sentait menacé pour sa vie?
- Absolument. Il a même dit textuellement: " La mort rôde autour de moi. "
- Et cet incident du 27 janvier, il s'agissait bien d'un guet-apens ?

Bernard Hogier, qui avait failli être tué à la place de son camarade, est absolument affirmatif : l'homme s'est enfui quand il a vu qu'il ne s'agissait pas de Louis Noël. C'est à lui qu'on en voulait et pas à n'importe quel employé des Chemins de Fer.

Le commissaire Tessier remercie les deux témoins et continue son enquête à VieillesMaisons. Il interroge les commerçants, les voisins. Bien sûr, cette histoire d'un mystérieux tueur qui était sur les traces de la victime depuis quelques mois, est troublante, mais cela n'empêche pas d'explorer toutes les voies. S'il y a quelqu'un dans la vie de Mme Noël, dans une petite localité comme Vieilles-Maisons, c'est une chose qui doit se savoir.

Mais les témoignages sont unanimes.

- Cette pauvre Mme Noël. Elle n'avait rien à se reprocher, ça c'est sûr! Elle travaille dur à Fontainebleau, en usine. Bien sûr, il y avait des collègues de son mari qui venaient de temps en temps chez eux, mais quand Louis était là. C'est pas de ce côté-là que vous trouverez quelque chose, monsieur le commissaire!

Le commissaire Tessier commence effectivement à le croire.

Et cela ne lui plaît guère. En cette année 1936, les temps sont troublés. On parle de mystérieuses organisations secrètes, la Cagoule et autres. Alors, ce qui, a priori, pouvait ne sembler qu'un banal crime passionnel, pourrait être une affaire d'une tout autre envergure et bien plus délicate...

Le commissaire Tessier entame donc des recherches dans cette voie, mais sans le moindre résultat. Trois semaines après le drame, il en est toujours aux hypothèses.

C'est alors qu'il reçoit un rapport d'un des inspecteurs qu'il a mis sur l'affaire et qu'il a chargé particulièrement de surveiller Françoise Noël : un rapport très instructif qui le ramène subitement à des réalités bien

plus terre à terre.

- J'ai suivi la femme Noël à la sortie de son usine. Elle était attendue par un autre ouvrier, un certain André Aimond. Ils ont bavardé ensemble en marchant et ils se sont quittés au bout d'un quart d'heure. Je dois vous dire qu'ils paraissaient assez liés.

Le commissaire enregistre l'information comme un choc. Il a bien pris des renseignements sur la vie privée de Françoise Noël, mais uniquement à Vieilles-Maisons. Et si elle avait un amant à Fontainebleau, où elle travaille ? Le commissaire a déjà fait une visite à l'usine. Il a interrogé le directeur sur la veuve de la victime. Celui-ci lui a donné de bons renseignements : douze ans de maison et rien à signaler dans son travail. Mais on peut être une excellente employée et avoir une liaison.

Le commissaire Tessier décide d'agir sans attendre. Il convoque cet André Aimond dans son bureau. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans environ. Il est très blond, il porte une petite moustache. Il a l'air d'un gamin qui a mal grandi. Sans être un aigle en psychologie, il est facile de voir qu'il est très impressionné et horriblement mal à l'aise. Le commissaire est décidé à profiter, sans attendre, de cet avantage.

- Vous bavardez souvent avec Mme Noël à la sortie de l'usine?

- Eh bien, c'est-à-dire, c'est depuis son malheur, vous comprenez...

- Vous l'aimez bien, Mme Noël ?

Le jeune homme rougit, se trouble un peu.

- Y a pas de mal à ça.

- Bien entendu. Et il n'y a pas de mal à être son amant non plus. Ce n'est pas un crime. André Aimond a une réaction violente qui contraste avec sa timidité précédente.

- Vous n'avez pas le droit! C'est un mensonge! Le commissaire Tessier marque un moment de silence. Cette fougue chez le jeune homme en dit long. Il a mis du temps à comprendre, mais cette fois, il pense avoir trouvé.

- Bien sûr que vous n'êtes pas son amant, puisqu'elle y avait mis une

condition! Et cette condition, voulez-vous que je vous la dise?

Le commissaire se tait de nouveau. Son vis-à-vis, la tête rentrée dans ses épaules, regardant ses souliers, ne dit rien non plus. Alors, dans un silence pesant, le commissaire Tessier énonce en articulant bien :

- Cette condition, c'était de tuer son mari. André Aimond est secoué d'un frisson involontaire. Il tente de se reprendre, de fixer le commissaire d'un regard impassible. Mais c'est trop tard, son corps l'a trahi. Il s'effondre.

- Je vous jure que je n'ai jamais touché Françoise, jamais! Elle ne voulait pas. Et puis, il y a trois mois, elle m'a dit qu'elle ne serait jamais ma maîtresse, mais ma femme. Pour cela, il fallait que je tue son mari. je ne sais pas pourquoi, elle l'avait pris en horreur. Pourtant, à ce que j'ai appris, c'était un brave type.

Il marque un temps et continue:

- Je voulais Françoise, alors j'ai fait ce qu'elle m'a dit. Personne ne me connaissait à Vieilles-Maisons. A l'usine, personne ne s'était rendu compte de rien, et pour cause : il n'y avait rien entre nous.

" Deux fois, sur les indications de Françoise, je me suis rendu, la nuit, sur la voie où travaillait Louis Noël. La première fois, le courage m'a manqué. La seconde fois, il n'était pas seul. La troisième fois, j'avais brisé un feu rouge mais ce n'est pas lui qui est venu le réparer. je m'en suis rendu compte au dernier moment.

" Le 5 février, Françoise m'a dit en sortant du travail : " A sept heures, il rentre de la gare de Fontainebleau jusqu'à Vieilles-Maisons. Prends ta bicyclette toi aussi. Tu ne peux pas le louper. "

" Elle a ajouté : " C'est la dernière chance que je te donne. Si tu la rates, c'est définitivement fini. " Alors, j'y ai été. Malgré la nuit je l'ai reconnu. je l'ai suivi de loin. J'ai attendu qu'il soit près de chez lui. J'ai accéléré l'allure. Quand je suis arrivé à sa hauteur, j'ai tiré à la tête. Cinq fois, pour que cela ressemble à un règlement de comptes, comme dans les films...

André Aimond et Françoise Noël ont été condamnés à la même peine: vingt ans de prison, les jurés ayant estimé que l'instigatrice du crime était aussi coupable que le meurtrier lui-même.

Sans doute aussi n'ont-ils pas admis son déroutant mobile. Quand le président lui a demandé pourquoi elle haïssait son mari au point de le faire tuer par un homme qui n'était même pas son amant, elle a répondu simplement:

- Il était trop gentil.

Un feu d'enfer

Bien qu'on soit en pleine nuit, il fait une chaleur insupportable dans la cour de la ferme des Wallace, ce 16 janvier 1966. A cause de la saison, bien entendu, puisque nous sommes à Bribbaree, petite ville à deux cents kilomètres de Sydney et que c'est le plein été austral.

Mais ce n'est pas la température atmosphérique qui fait transpirer M., Mme Wallace et tous leurs voisins qui sont accourus chez eux: la ferme brûle! C'est un incendie d'une violence rare. Le feu a d'abord éclaté dans la grange aux environs de minuit. Réveillés en sursaut, les Wallace ont fait ce qu'ils pouvaient, c'est-à-dire pratiquement rien. Ils n'avaient que des seaux et l'eau de leur puits. Alors, M. Wallace a sauté dans sa voiture pour chercher du secours.

Bribbaree n'est pas une ville au sens courant du terme. C'est plutôt un vaste ensemble de fermes dont certaines sont distantes de plusieurs kilomètres. Le temps que M. Wallace revienne avec de l'aide, le feu avait déjà gagné la ferme elle-même. Les pompiers de Bribbaree, tous volontaires, se sont mis aussitôt à l'ouvrage... Parmi eux, Brian Hardy, inspecteur de police, s'active de son mieux à manœuvrer la lance. Il transpire à grosses gouttes. Malgré ses trente-cinq ans, c'est loin d'être un sportif, avec son ventre proéminent. Il se tourne vers Wallace: ,

- Je ne sais pas si on va y arriver. je n'ai jamais vu cela. Un vrai feu d'enfer!

Le fermier a un sursaut :

- Je n'ai pas le temps maintenant, mais il faudra que je vous dise quelque chose...

Le matin est venu... Après avoir lutté pendant près de six heures, les pompiers volontaires de Bribbaree, les Wallace et leurs voisins arrêtent leurs efforts. Le feu vient de cesser, pour la bonne raison qu'il n'y a plus rien à brûler. Même les murs se sont écroulés. De ce qui fut la grange et la ferme des Wallace, il ne reste qu'un tas de cendres. L'inspecteur Brian Hardy s'approche de M. Wallace en s'épongeant le front:

- Vous vouliez me dire quelque chose tout à l'heure ?

- C'est à cause d'une expression que vous avez employée: " un feu

d'enfer ". Cela m'a rappelé quelque chose : avant-hier, un homme est venu à la ferme, un prédicateur, un grand maigre habillé en noir. Vous le connaissez peut-être...

L'inspecteur Hardy hoche la tête :

- Oui. Un illuminé qu'on voit quelquefois dans la région. J'ai des rapports à son sujet. Il s'appelle Richard Scott ou quelque chose d'approchant. Il a fondé une sorte de secte : " Les frères de Jésus ". Et alors?

- Alors, je l'ai envoyé promener. je ne peux pas sentir ces gens-là. Il l'a très mal pris. En s'en allant, il m'a crié: " Dieu lancera contre vous le feu de l'enfer! "

Brian Hardy reste un instant silencieux.

- En somme, vous pensez qu'il aurait pu être le bras de Dieu? Ce n'est pas impossible. je vais faire une petite enquête...

3 juillet 1967, une heure du matin. Un an et demi s'est écoulé depuis l'incendie de la ferme Wallace. L'inspecteur Brian Hardy a fait des recherches à propos de Richard Scott, le prédicateur. Il l'a même convoqué et interrogé. L'individu est décidément un drôle de bonhomme; c'est tout juste s'il ne s'est pas accusé. Il n'a cessé de répéter d'un ton pénétré :

- Wallace avait mérité les flammes de l'enfer... Mais ce n'est pas sa profession de policier qui a tiré de son lit Brian Hardy, par cette nuit glaciale du 3 juillet 1967 : s'il a été réveillé, c'est en raison de ses fonctions de pompier volontaire. Tout comme il y a un an et demi, il s'active à manoeuvrer la lance, en grelottant cette fois, car nous sommes en plein hiver. La ferme qui brûle, celle des Chapmann, ressemble comme une soeur à celle des Wallace, ou plutôt ressemblait, car l'incendie qui est en train de la ravager est d'une violence inouïe. Un feu d'enfer, il n'y a pas d'autre expression!

Le matin arrive et c'est de nouveau le désastre. Mais l'anéantissement est plus total encore que chez les Wallace. Là-bas, il restait parmi les gravats des poutres et des grosses pierres. Ici, rien de tel : tout a été réduit à l'état de poudre comme au sortir d'une chaudière. jamais l'inspecteur Hardy n'avait vu une chose pareille. Chapmann, le fermier, vient à sa rencontre:

- J'ai des choses à vous dire. Et Pas ordinaires! C'est étrange, mais Brian Hardy s'y attendait. Le fermier continue:

- Ce n'est pas un incendie comme les autres. je me suis réveillé cette nuit, vers minuit, à cause de la chaleur. Notre chambre était une vraie fournaise.

- Le feu s'était déjà déclaré?

- Non, justement pas. J'ai examiné toute la maison mais il n'y avait rien. Alors, j'ai pensé que la chaudière s'était emballée. Je suis descendu à la cave. La chaudière n'y était pour rien : elle marchait normalement.

- Mais alors, d'où cela venait-il?

- Je n'en sais rien mais j'ai pris peur. je suis remonté dans la chambre et j'ai dit à ma femme de sortir tout de suite. Elle m'a suivi en prenant juste le temps de mettre un manteau. C'est ce qui nous a sauvé la vie.

M. Chapmann a un léger tremblement.

- Inspecteur, je sais, cela semble incroyable, mais je vous jure que c'est la vérité. Nous n'étions pas dehors depuis une minute que la maison s'est mise à brûler comme si c'était une allumette!

- Vous n'exagérez pas?

- Non. Le feu a commencé au rez-de-chaussée. Des flammes sont apparues dans toutes les pièces en même temps. Vous m'entendez? En même temps! Ensuite, cela a gagné le premier étage. En cinq minutes, c'était déjà au toit. Non, ce feu-là n'était pas normal. Il avait quelque chose de... de diabolique!

L'inspecteur Hardy réfléchit intensément. Il ne peut pas écarter l'idée qui l'obsède. Au risque de paraître ridicule, il se décide à poser la question :

- M. Chapmann, est-ce que vous n'auriez pas reçu il y a quelque temps la visite d'un prédicateur? Un nommé Scott, un homme en noir?

- Mais si. Il y a quinze jours environ. Une espèce de fou...

- Vous l'avez envoyé promener ?

- Oui.

Le fermier Chapmann s'arrête de parler. Il reste un instant le regard fixe.

- En partant, il m'a proféré quelque chose à propos des flammes de l'enfer. Vous ne croyez tout de même pas que... ?

- Pour l'instant, je ne crois rien, mais je vais lui poser quelques questions, à ce prédicateur. Richard Scott a vraiment des allures d'ascète.

Avec son visage émacié, sa haute stature, son corps filiforme et son costume noir, il fait plus vrai que nature... Brian Hardy n'a eu aucun mal à mettre la main sur lui; il se trouvait à Bribbaree même. Richard Scott, d'ailleurs, n'a fait aucune objection quand l'inspecteur lui a demandé de le suivre. Au contraire, il a semblé marquer une certaine satisfaction arrogante. Maintenant, il le regarde en silence avec un sourire. Hardy sait qu'il n'a pas affaire à un client commode.

- Vous avez menacé deux couples de Bribbaree de l'incendie de leur ferme.

- C'est vrai!

- Or, les deux incendies se sont bel et bien produits. Et le second est fortement suspect. Richard Scott fixe le policier calmement.

- Ils avaient mérité le châtiment de Dieu.

- Et vous ne l'avez pas un peu aidé, ce châtiment ?

- Bien sûr que si.

- Donc, vous avouez être coupable d'incendie volontaire ?

Le prédicateur a toujours son sourire crispant.

- J'avoue que j'ai demandé à Dieu de sévir contre ces blasphémateurs et qu'il a écouté ma prière. C'est en cela que j'ai aidé au châtiment. Pas avec de l'essence ou des allumettes, évidemment. La prière est plus forte que tout cet attirail.

- Vous vous moquez de moi ?

- C'est vous qui ne comprenez rien, inspecteur. Si Bribbaree continue comme cela, il ira tout droit en enfer, quoi que vous fassiez!

Brian Hardy juge préférable de ne pas en écouter davantage et fait conduire le prédicateur en prison... Pourtant, le lendemain 6 juillet, il le fait venir de nouveau dans son bureau et son ton n'est plus du tout le même. Il faut dire qu'entre-temps il s'est passé quelque chose et pas n'importe quoi!

- Monsieur Scott, je vous présente mes excuses: vous n'êtes pour rien dans cette histoire. Cette nuit, la forêt de Rannoch a brûlé. Une forêt tout entière a été incendiée en quelques heures, alors qu'il avait plu pendant trois jours et que le sol était trempé! Les autorités de Sydney ont envoyé des spécialistes. C'est absolument incompréhensible!...

Richard Scott a une expression de triomphe.

- Incompréhensible pour qui ne veut pas comprendre. Pour agir, l'endroit où l'on se trouve n'a pas d'importance; ce qui compte c'est l'esprit.

- Vous voulez dire que vous avez mis le feu à la forêt depuis votre prison ?

- Bien sûr...

Cette fois, l'inspecteur Hardy ne peut plus se contrôler. Il désigne la porte d'un doigt rageur.

- Partez et que je ne vous revoie plus jamais! Le prédicateur se retire sans se presser.

- Comme vous voudrez. De toute façon, que je sois ici ou ailleurs, qu'est-ce que cela pourra changer ?...

Quelques minutes plus tard, l'inspecteur Brian Hardy voit entrer un visiteur dans son bureau.

C'est un homme encore jeune - la trentaine, pas plus - d'aspect chétif, qui porte de grosses lunettes de myope.

- Inspecteur Hardy? je viens à propos des incendies.

Brian Hardy n'est pas précisément de bonne humeur.

- Et alors! Que pouvez-vous faire?

- Vous apprendre la vérité.

- Vous la savez ?

- Je viens de la découvrir...

Le jeune homme semble se rendre compte qu'il n'a pas commencé par le commencement.

- Excusez-moi, j'aurais dû me présenter: Roy Matthews. J'ai été étudier l'incendie de la forêt de Rannoch. je suis géologue.

- Qu'est-ce que la géologie vient faire là dedans?

- Je comprends votre étonnement. Il est rare que nous ayons notre mot à dire en matière d'incendie. Et pourtant, dans le cas présent, seul un géologue pouvait trouver la solution du mystère. Car elle se situe sous terre!

L'inspecteur Hardy marque soudain un intense intérêt. Roy Matthews s'en rend compte et poursuit avec une sorte d'excitation professionnelle.

- En vérité, il s'agit d'un cas tout à fait unique... Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut que vous sachiez que le sol de Bribbaree est composé en grande partie de tourbe. La tourbe, comme vous le savez sans doute, est un minéral fossile d'origine végétale qui est parfois employé comme moyen de chauffage. Normalement, à l'état naturel, la tourbe est très humide, mais exceptionnellement, à Bribbaree, elle est sèche. Elle se présente ici sous forme de veines qui peuvent soit affleurer la surface, soit s'enfouir très profondément, exactement comme un gisement de charbon...

L'inspecteur Hardy commence à comprendre, et ce qu'il entrevoit est fantastique. Le géologue poursuit :

- Tout vient de l'incendie de la ferme Wallace, un feu parfaitement naturel, mais qui a eu des conséquences incalculables. je suis allé sur

place : à cet endroit, la tourbe est presque au niveau du sol. Après avoir brûlé toute la ferme, les flammes se sont attaquées à la tourbe juste en dessous. Et cela a été le début d'un incendie souterrain qui dure depuis un an et demi.

- Mais c'est effrayant!

- Vous pouvez le dire! D'après les premiers calculs, la tourbe s'étend sur trois cents kilomètres carrés environ. La ferme Wallace a été, si l'on peut dire, l'allumette qui y a mis le feu. Maintenant, elle brûle sans que nous nous en apercevions. Seulement, de temps en temps, lorsque le foyer arrive à une veine qui monte près de la surface, tout ce qui est au-dessus brûle aussi. Ce fut le cas pour la ferme Chapmann et pour la forêt de Rannoch.

Brian Hardy n'est pas encore revenu de sa surprise.

- Et cela va durer longtemps, cette horreur?

- Certainement. La tourbe a la particularité de se consumer très lentement. Le feu va continuer pendant des dizaines d'années. Car il n'y a aucun moyen de s'y opposer, même en déversant par avion des tonnes d'eau, même en creusant des tranchées coupe-feu. Tout cela est trop profond. La seule chose que l'on puisse faire est de déterminer celles des habitations qui sont bâties sur de la tourbe en surface et les évacuer. Les autres ne risquent rien.

L'inspecteur Hardy secoue la tête, l'air incrédule.

Mais alors, c'est le pasteur qui avait raison! je vous demande pardon...

Oui, ce feu sous nos pieds, c'est bien l'enfer. Bribbaree est bâti sur l'enfer!

L'inspecteur Hardy exagérait à peine. Même si ce ne sont pas les flammes éternelles, aujourd'hui l'enfer de Bribbaree brûle toujours.

15 mars 1945. Le village de Vaubois, dans la région de Besançon, a retrouvé son calme. Pour l'instant, les combats se sont éloignés mais on ne sait jamais. On s'est battu dans la région il y a quelque temps et les habitants vivent encore dans la crainte.

Pourtant, dans la ferme Maury, à l'heure du repas du soir, la conversation ne roule pas sur les événements militaires. Il y a là, autour de la grande table, devant la cheminée, Michel Maury, quarante-cinq ans, sa fille Anne et son gendre, Aimé Rollat. Louise Maury, la femme de Michel, la mère d'Anne, n'est pas là et c'est justement elle qui est au centre de la conversation.

Où est Louise en ce moment, tout le monde le sait et c'est cela qui crée ce climat tendu, dramatique, qui règne parmi les convives. Aimé Rollat, le gendre, repose avec violence son verre de vin sur la table.

- Quand je pense que la Louise est de l'autre côté du chemin avec l'autre. Y a pas, Michel, il faut que ça cesse!

Michel Maury pousse un soupir. Malgré sa forte carrure, sa grosse voix, c'est un timide, un faible. Il fallait qu'il le soit, d'ailleurs, pour accepter la situation qui se prolonge depuis près d'un an. Ce soir, comme tous les soirs, sa femme est à « La Grange »... « La Grange », malgré son appellation modeste, est la plus grosse propriété du village, pour ne pas dire de la région, celle de Lucien Bayard.

Or, les domaines de Lucien Bayard s'étendent tout autour de la ferme Maury qui constitue une enclave en plein milieu. Lucien Bayard a déjà fait plusieurs propositions pour racheter la ferme. Michel Maury, poussé par sa fille et son gendre, a refusé.

C'est à partir de ce moment que son encombrant et puissant voisin a changé de tactique. Soit par vengeance, soit par inclination réelle, il s'est mis à courtoiser Louise Maury. Et Louise n'a pas tardé à succomber. Depuis plusieurs mois déjà, elle a pris l'habitude de passer ses nuits, sans aucune gêne, à « La Grange », laissant son mari tout seul.

Le faible Maury se débat dans cette situation inacceptable, essayant en vain d'y trouver une issue. C'est pour en parler qu'il a invité ce soir-là sa fille et son gendre. Il s'attendait à leurs réactions. Ce que vient de

lui dire son gendre est la vérité même : il faut que cela cesse. Il se tourne vers sa fille. Peut-être va-t-elle lui suggérer une solution miraculeuse qui arrangerait tout.

- Et toi, Anne, qu'est-ce que tu en penses ? Anne Rollat, qui avait gardé le silence, regarde son père bien en face.

- Je pense que c'est une honte! Moi, je ne veux plus revoir maman et tu devrais en faire autant. Ce seront ses dernières paroles... A ce moment, il y a une lueur éblouissante, un bruit épouvantable, des cris et Puis plus rien. La ferme Maury vient de s'écrouler sur ses habitants... Aimé Rollat, qui a été protégé de l'explosion par la massive table de bois, prononce, avant de sombrer dans l'inconscience

- Les Allemands!...

Un quart d'heure après les pompiers sont sur place. Le spectacle est impressionnant. La ferme Maury a été littéralement soufflée. Anne Rollat, la fille, a été tuée sur le coup, écrasée par un pan de mur qui s'est écroulé sur elle. Son mari Aimé est indemne, mais il n'a pas repris ses esprits. Il répète comme une mécanique:

- Les Allemands!...

L'état de Michel Maury est inquiétant. A part quelques contusions il ne souffre apparemment pas de blessure sérieuse, mais il est dans un profond état de choc. Le médecin qui l'examine sur place ne peut pas se prononcer sur ses chances de survie.

Mais il y a un point sur lequel on peut être formel, c'est l'origine de l'explosion. Elle a été provoquée par une charge de plastic de très forte puissance qui a explosé dans la cave, vraisemblablement jetée par le soupirail. La guerre n'est pour rien dans ce drame. C'est un acte criminel...

Lorsque, le lendemain, le commissaire Puisart, chargé de l'enquête, se rend sur les lieux, il a déjà pris le temps de se renseigner sur les principaux éléments de l'affaire. A vrai dire, sa tâche lui semble sans problème, tant les données sont claires.

Avant d'inspecter les ruines de la ferme Maury, qui est un peu à l'écart de Vaubois, il a en effet parlé avec les villageois. C'est ainsi qu'il a appris que la ferme constituait une enclave au milieu des terres du plus gros propriétaire du canton, Lucien Bayard... Les habitants de

Vaubois ont été on ne peut plus affirmatifs.

- Il me l'a dit, monsieur le commissaire : " J'aurai la ferme Maury. Il n'a pas voulu me la vendre, mais je l'aurai quand même! "

Et, bien entendu, on a renseigné le policier sur la liaison de Bayard avec Louissette Maury, liaison ouverte, affichée, scandaleuse!

- Il voulait la ferme et la femme, monsieur le commissaire! Et si le pauvre Michel passe, il aura les deux.

Le commissaire Puisart se rend sans tarder à « La Grange ». Lucien Bayard est là qui l'attend. Il n'a pas l'air spécialement impressionné de sa visite. C'est un homme d'une soixantaine d'années, aux cheveux gris-blancs, à la mâchoire forte, aux traits marqués, déjà ridés. Par les habitants de Vaubois, le commissaire sait déjà tout ce qu'il doit savoir à son sujet. Lucien Bayard est parti de presque rien, du petit héritage de ses parents, un lopin bien placé il est vrai. A force de travail et d'économies, il est parvenu à s'agrandir, à acheter, parcelle par parcelle, les champs avoisinants. Un homme dur, avare, qui ne connaît qu'une loi: la sienne, et qui n'a qu'un intérêt dans la vie, son ambition, une ambition de paysan, une faim viscérale de terre.

Le commissaire Puisart se rend compte de ce qui va faire la difficulté de sa tâche : si le suspect est tout désigné, il sera beaucoup moins évident de le confondre.

- J'en ai appris pas mal à votre sujet, monsieur Bayard, et je pense que vous avez beaucoup de choses à me dire.

Le gros propriétaire hausse les épaules

- Et moi je ne vois pas... La ferme Maury, c'est pas mes histoires.

- Commencez par me dire ce que vous faisiez hier au soir.

- Au moment de l'explosion?... Ça, pour sûr qu'on l'a entendue. Eh bien, j'étais en train de dîner, et avec un invité. M. le maire justement. Vous n'avez qu'à le lui demander.

Le commissaire sent maintenant à qui il a affaire à un paysan rusé, une tête de pioche. Il n'est pas facile de faire parler ces gens-là. Mais il est bien décidé à brusquer les choses. Il contre-attaque.

- M. le maire, dites-vous-? Il était vraiment seul à votre table? Il n'y avait pas Louissette Maury? Si le commissaire avait cru réussir un effet, il s'est trompé. Lucien Bayard répond sans se troubler

- Oui, bien sûr, comme tous les soirs.

- Vous savez ce qu'on dit au village sur elle et vous ?

Le paysan hoche la tête d'un air calme.

- Bien sûr que je le sais. Et je peux même vous dire que c'est vrai. J'attends que Louissette soit libre pour l'épouser.

Le commissaire Puisart ne peut pas cacher son agacement. Il réplique avec hargne :

- D'accord. Vous dîniez avec le maire au moment de l'explosion. Mais les bombes à retardement, ça existe. Vous ne vous en sortirez pas, Bayard.

Mais pour la seconde fois, le commissaire se heurte à un mur. Le fermier lui demande avec un parfait bon sens :

- Vous avez sans doute retrouvé un mécanisme de retardement dans les décombres?

Non, les pompiers n'ont rien retrouvé de tel et pourtant ils ont mené des recherches minutieuses en ce sens. Le commissaire le sait et il change de sujet. Il tente une dernière attaque.

- Eh bien, vous aviez un complice, un de vos valets de ferme, que vous faites travailler comme des nègres et qui vous obéissent comme des esclaves.

De nouveau, Lucien Bayard hausse les épaules.

- Faites à votre idée, monsieur le commissaire, interrogez-les, vous verrez bien!

Le commissaire voit bien, en effet... L'interrogatoire des dix journaliers agricoles de Lucien Bayard ne donne rien : des grognements négatifs, des mines apeurées. Ce sont de pauvres garçons dont plusieurs sont simples d'esprit. Le commissaire n'insiste pas. Il sent que plusieurs d'entre eux seraient capables, comme souvent en

pareil cas, de se dénoncer uniquement par peur de la police.

Aussi préfère-t-il interroger une autre personne Louissette Maury. C'est une petite femme au visage dur. Elle vient de perdre sa fille, son mari est dans un état tel que les médecins ne se prononcent pas, elle-même n'a échappé à la mort que parce qu'elle le trompait, et pourtant, ses premiers mots sont pour défendre son amant.

- Ce n'est pas lui, monsieur le commissaire, je vous le jure! Lucien a l'air un peu brusque comme ça, mais il ne ferait de mal à personne. Ce sont les gens qui disent ça. Les gens sont méchants au village...

Le commissaire Puisart décide de s'en tenir là. Si les interrogatoires sont négatifs, les choses sont claires : un seul homme avait intérêt à cet attentat, Lucien Bayard. Le personnage est brutal, sans scrupule, la ferme de Maury était une enclave insupportable dans ses terres, et il couchait avec sa femme. Que demander de plus?

Le lendemain, un fait nouveau le force même à brusquer les choses: l'hôpital de Besançon lui annonce le décès de Michel Maury, des suites d'une crise cardiaque. Il n'a pas résisté au choc.

Cette fois, le commissaire met Lucien Bayard en état d'arrestation. S'il ne l'avait pas fait, cela aurait été l'émeute au village de Vaubois.

Les suites de l'enquête n'apportent aucune précision supplémentaire. Lucien Bayard est finalement inculpé par le juge d'instruction et passe en jugement, le 23 juillet 1945.

Il se présente dans le box. La tête haute, il répond avec assurance, avec insolence, aux questions, aux insinuations.

- D'accord, je n'aimais pas Maury. je veux même bien reconnaître que sa mort m'arrange. Et alors? C'est pas une preuve, ça!

Non, ce n'est pas une preuve. Et l'avocat général a beau déployer tous ses talents oratoires, il le sent bien lui-même. A l'issue des débats, Lucien Bayard bénéficie d'un non-lieu...

Un mois plus tard, il épouse Louissette, veuve Maury. Elle apporte en dot sa ferme. Le grand domaine de « La Grange » est maintenant d'un seul tenant. Le riche paysan a eu comme il le souhaitait la ferme et la femme.

A Vaubois, une seule phrase revient dans les conversations :

- Y 'a pas de justice!...

6 avril 1954. Il y a déjà neuf ans que la ferme Maury a été détruite par une explosion criminelle, entraînant la mort de Michel Maury et de sa fille Anne. C'est alors qu'un homme d'environ vingt cinq ans se présente au bureau du commissaire Puisart.

Il est très brun, il a le front bas, le regard fuyant. On sent qu'il a fait un gros effort pour faire sa démarche, mais que, maintenant, il ne reculera pas... Il s'est fait annoncer au commissaire en lui disant qu'il avait des révélations à faire sur l'explosion de la ferme Maury.

L'homme s'assied en face du policier. Il commence d'une voix sourde.

- Louis Vigo... Vous ne me reconnaissez pas, monsieur le commissaire?

Le commissaire Puisart a beau fouiller dans sa mémoire, il ne voit franchement pas. L'homme hoche la tête.

- Bien sûr, je comprends... C'est que c'est déjà loin! J'étais garçon de ferme chez Lucien Bayard et vous m'avez interrogé à l'époque.

Maintenant, le commissaire se souvient effectivement. Il l'avait questionné avec le reste du personnel. Un adolescent un peu arriéré. Il avait préféré ne pas insister de peur qu'il ne dise n'importe quoi.

Après avoir marqué un moment d'hésitation, Louis Vigo se jette à l'eau.

- C'est... C'est moi qui ai mis la bombe!

Le commissaire Puisart a un choc. Il s'attendait à quelques révélations, mais pas à cela! L'ancien garçon de ferme continue.

- Mais c'était pas ma faute, monsieur le commissaire. J'étais envoûté.

Et Louis Vigo fait le récit d'un crime particulièrement odieux parce que longuement prémédité et accompli par l'intermédiaire d'un être faible et influençable, c'est-à-dire lui-même...

- J'avais seize ans à l'époque. Faut vous dire que j'avais une drôle d'admiration pour M. Bayard. Je savais bien qu'il était dur, qu'il n'était

pas honnête, mais je savais aussi qu'il était parti de rien pour devenir ce qu'il était. Alors je pensais qu'après tout, moi aussi, je pourrais devenir pareil.

” Je me suis présenté à « La Grange » pour être garçon de ferme. Lucien Bayard était celui qui payait le moins bien de toute la région, mais ça m'était égal. Ce que je voulais, c'était faire partie de sa maison, gagner son estime...

Le commissaire Puisart demande une précision.

C'était à quelle date exactement? En octobre 1944.

Lucien Bayard était déjà avec Louisette Maury ?

- Oui. Et ils ne se cachaient pas. Elle était avec nous comme si c'était la vraie patronne.

- Et Lucien Bayard, comment était-il avec vous? L'ancien garçon de ferme se passe la langue sur les lèvres.

- Justement, monsieur le commissaire. je n'ai pas compris. je lui ai pourtant dit, en arrivant, l'admiration que j'avais pour lui. je pensais lui faire plaisir mais, au lieu de ça, il a été tout de suite beaucoup plus dur avec moi qu'avec les autres. Moi, il ne me donnait jamais d'argent de poche, il me faisait travailler quand tout le monde avait fini; je n'avais pas droit à coucher dans la grange comme les autres. je devais aller à l'écurie avec les chevaux... J'avais toujours peur de recevoir un coup de sabot et surtout, j'étais malheureux; je ne comprenais pas pourquoi mon patron pouvait m'en vouloir.

Le commissaire, lui, a déjà compris. Il a compris à quel travail psychologique Lucien Bayard s'est livré pendant des mois sur le malheureux Vigo. Quand il a vu cet être influençable, il a senti qu'il pourrait lui demander ce qu'il voudrait. Il suffisait, pour cela, de le mettre en condition... L'ancien garçon de ferme continue son récit.

- Et puis un jour, c'était le 15 mars 1945, il est venu me parler. Il m'a dit: ” Louis, tu veux ne plus coucher à l'écurie, tu veux gagner mon estime? ” J'ai répondu: ” Oh, oui, patron! ” Alors, il m'a tendu une boîte. ” Louis, qu'il m'a dit, ce soir, à l'heure du dîner, tu jetteras ce paquet dans le soupirail de la cave des Maury... “

Louis Vigo regarde le commissaire d'un air implorant.

- Je ne savais pas que c'était une bombe, je vous le jure! je croyais que c'était une farce, des rats crevés ou quelque chose comme ça. Alors j'ai dit " oui " .

" Le soir, j'ai fait comme il m'avait dit. Je suis allé à la ferme Maury avec la boîte sous le bras. Je n'en menais pas large. J'avais peur de me faire voir. J'ai jeté le paquet par le soupirail et je suis reparti en courant. je n'avais pas fait cent mètres qu'il y a eu un bruit terrible et j'ai été jeté par terre. Quand je me suis retourné, la ferme Maury, elle était plus là.

Le commissaire Puisart regarde son interlocuteur. Il est pratiquement certain qu'il dit la vérité, qu'il ne savait pas qu'il s'agissait réellement d'une bombe... Enfin, cela, ce n'est pas son travail. Ce sera aux jurés d'établir les responsabilités entre Lucien Bayard et Louis Vigo. Il a pourtant encore deux questions à poser :

- Pourquoi n'avez-vous rien dit quand je vous ai interrogé ?

- Quand je suis arrivé à la ferme, le patron est venu vers moi. Il m'a dit : " Si tu parles, je te tue. " J'avais peur.

- Alors, pourquoi parler maintenant?

- Je n'en pouvais plus de me taire. A son mariage, Bayard m'a chassé. je suis allé en ville, à l'usine. J'espérais qu'en quittant la campagne, j'oublierais. Mais ce n'était pas possible...

Pour la seconde fois, Lucien Bayard a été arrêté. A neuf ans de distance, il était resté fidèle à lui-même. Il n'avait rien perdu de sa brutalité ni de son arrogance. Il a lancé aux policiers venus l'appréhender :

- Vous ne pourrez rien contre moi! Votre loi, je ne veux pas la connaître. J'ai la mienne et elle vaut cent fois mieux!...

Lucien Bayard s'est tout de même retrouvé dans le box des accusés de la cour d'assises de Besançon en compagnie de son ancien employé Louis Vigo. Il a eu beau essayer d'impressionner les jurés, les témoins et son coaccusé, rien n'y a fait.

Même Louis Vigo n'avait plus peur de lui... A l'issue des débats. Lucien Bayard a été condamné à vingt ans de prison, ce qui, vu son

âge, équivalait à la perpétuité. Louis Vigo, de son côté, a été condamné à cinq ans avec sursis.

Preuve que, contrairement à ce qu'on avait cru pendant neuf ans dans la région, il y avait tout de même une justice.

Le commandant Cofran, gouverneur de la ville de Passau, en Allemagne, est un homme à poigne. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, il a été nommé par les autorités américaines à la tête des troupes d'occupation dans son secteur et il s'en acquitte avec une stricte rigueur.

Dans la population civile, on n'aime pas beaucoup le commandant Cofran. Alors que tant d'autres officiers américains se montrent compréhensifs, voire amicaux, avec les Allemands, lui s'en tient à l'application rigoureuse du règlement. Il se considère toujours en pays ennemi. Son principal souci est de faire la guerre au marché noir et d'éviter les contacts entre ses hommes et les civils.

En cette soirée du 6 janvier 1946, le commandant Cofran a une discussion importante avec un de ses officiers. Ils sont tous deux dans le grand salon de la villa qui a été réquisitionnée pour servir de résidence au gouverneur: une luxueuse habitation de deux étages qui donne directement sur le Danube.

La haute silhouette du commandant Cofran, avec son visage maigre, ses cheveux poivre et sel, se penche vers son interlocuteur.

- Alors, lieutenant, quels sont les résultats ?

Le jeune officier toussote un peu avant de répondre. C'est une mission difficile dont l'a chargé le gouverneur : enquêter sur le marché noir dans le secteur et surveiller principalement les agissements des soldats américains eux-mêmes.

- Il y a malheureusement beaucoup à dire, commandant. La plupart de nos hommes se livrent au trafic. Ils écoulent leurs cartouches de cigarettes à des prix prohibitifs. Et certains n'hésitent pas à revendre l'essence de leurs jeeps.

Dans la grande pièce éclairée seulement par le feu qui flambe dans la cheminée, le lieutenant rapproche son siège de celui de son interlocuteur.

- Mais il y a plus grave, commandant...

Le commandant Cofran se raidit. D'un geste, il encourage le lieutenant

à poursuivre.

- D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, l'exemple vient de haut. Le lieutenant Levin n'est pas étranger à tout ce trafic. Il y a même des raisons de penser que c'est lui qui l'organise.

Le commandant Cofran plisse ses lèvres minces. Pendant quelques instants, il garde le silence, les yeux fixés sur les bûches qui se consomment dans la cheminée.

John Levin, son adjoint, le vice-gouverneur de la région de Passau... Il s'en doutait! Il en avait le pressentiment, sinon pourquoi ne l'aurait-il pas invité à cette réunion à laquelle, normalement, il aurait dû assister ?

Cofran n'a jamais aimé Levin. Un peu injustement, peut-être... Sans doute parce qu'il représente l'exact opposé de lui-même. Alors que lui incarne la rigueur, la rigidité, le lieutenant est l'inverse. Sa philosophie, dans la vie, semble être de composer, de se mettre bien avec tout le monde. D'ailleurs, tout dans son physique le confirme : ses uniformes qu'il se fait spécialement couper par un tailleur de la ville, sa coiffure toujours impeccable qui fait penser aux acteurs de cinéma, auxquels il s'efforce sans doute de ressembler.

Malgré les injonctions répétées de son commandant, Levin n'a jamais pu se résoudre à refuser les contacts avec la population civile. C'est un mondain. Tous les soirs ou presque, il se rend à la réception de telle ou telle personnalité de la ville.

Mais il y a pire. Levin s'est affiché pendant des semaines avec sa secrétaire allemande, une grande blonde prénommée Hilda. Cofran a été un des derniers au courant. Mais quand il l'a su, sa réaction a été brutale. Pas plus tard que la semaine dernière, il a renvoyé la secrétaire et signifié à Levin l'interdiction de la revoir.

Le commandant Cofran ne se fait pas d'illusions. Il est certain que John Levin est bien plus populaire que lui. Ce beau blond aux allures de play-boy a toujours eu les sympathies des habitants de Passau. Ah! comme ils doivent regretter qu'il ne soit pas vice-gouverneur et que le gouverneur, ce soit lui, cet homme inflexible, qui passe dans sa jeep sans regarder personne!

Le commandant hoche la tête... Levin fait donc du marché noir! Non, cela ne le surprend pas. C'était même, au fond, la véritable raison de

la mission qu'il avait confiée à ce jeune lieutenant.

Le lieutenant continue d'exposer au gouverneur les résultats de son enquête : d'ici quelques jours, il sera en mesure d'avoir des preuves...

Le lieutenant s'arrête brusquement dans son discours. Il fait la grimace. Le gouverneur lui jette un regard interrogatif.

- Quelque chose ne va pas?

Le lieutenant a un sourire d'excuse.

- C'est une blessure à la jambe. Ça me prend de temps en temps.

Le gouverneur lui tape sur l'épaule.

- Eh bien, vous allez rester ici. Il est déjà onze heures. Vous vous coucherez dans ma chambre. Moi, j'irai dans une chambre de bonne au second.

Après quelques protestations d'usage, le lieutenant accepte. Sans le savoir, le commandant Cofran vient de décider de son destin.

7 janvier 1946, 3 heures du matin. Cette nuit-là, une vieille dame, qui habite juste derrière la villa du gouverneur, est à sa fenêtre. Elle ne peut pas dormir. Elle a toujours eu des insomnies. Et elle regarde machinalement le paysage devant elle : les arbres, et le Danube, qui brille sous la lune.

Mais que fait cette ombre dans le jardin de la villa du gouverneur? L'homme - car c'est un homme - a l'air d'hésiter un moment. Et puis il se dirige rapidement vers le fleuve. Il fait un grand moulinet du bras droit. L'instant d'après, il y a un " plouf " : un objet pesant vient de tomber dans le fleuve. Et puis l'homme regagne rapidement la villa d'à côté, celle du vice-gouverneur, John Levin.

C'est exactement cinq minutes après que la vieille dame a la peur de sa vie. Une violente explosion vient de secouer ses vitres et de la projeter à l'intérieur. En rassemblant son courage, elle revient à sa fenêtre. La maison du gouverneur est en feu. Alors, elle va à son téléphone et appelle les pompiers.

Quelques minutes plus tard, les pompiers allemands sont sur place. La villa a pris feu à une vitesse invraisemblable. Ce n'est plus qu'une

torche qui éclaire toute la rive et dont le reflet illumine les eaux du Danube.

Au bout d'une heure d'efforts, les pompiers parviennent à maîtriser le sinistre. Ils se précipitent à l'intérieur. Au premier étage, dans la chambre du gouverneur, il y a un corps allongé. Les sauveteurs ne tardent pas à s'apercevoir qu'il ne s'agit pas du commandant Cofran: c'est un homme beaucoup plus jeune. Il n'a que des brûlures légères et il n'est pas mort de l'incendie. C'est en le retournant qu'on se rend compte qu'il porte une plaie profonde dans le dos. Enfin, dernière constatation : à la tête du lit, il y a deux jerricans d'essence pleins et bouchés. A quelques minutes près, ils explosaient et on ne retrouvait plus rien.

Mais alors, où est le commandant Cofran? Les pompiers parcourent les restes de la villa au milieu des flammèches et de la fumée irrespirable. Enfin, dans une des chambres de bonne du dernier étage, c'est la découverte redoutée. Le gouverneur gît sur le lit, baignant dans son sang. C'est un véritable massacre. Il a été déchiqueté par un objet tranchant et lourd, probablement une hache. A son côté, tout comme dans la chambre du premier, il y a des jerricans de vingt litres.

Immédiatement, les pompiers alertent l'autorité militaire d'occupation. C'est un meurtre. Et, à quelques minutes près, c'était le crime parfait!

Pour prévenir l'autorité, il n'y a pas grand chemin à faire. Il suffit de traverser la rue et de se rendre dans la villa voisine : celle du vice-gouverneur, John Levin. Ou plutôt du gouverneur Levin, car c'est lui qui succède automatiquement au commandant Cofran. C'est lui le maître, à présent. C'est lui, en particulier, qui va avoir la responsabilité de l'enquête.

Il faut insister pour sortir John Levin de son lit. A vrai dire, il est assez curieux qu'il ait continué à dormir alors que tout le quartier est réveillé et que tout le monde a entendu l'explosion. Mais les gens sont trop bouleversés pour s'apercevoir de quoi que ce soit.

Alors que les dernières braises rougeoient encore, le nouveau gouverneur, très maître de lui, dirige ses troupes et lance ses ordres :

- Bouclez-moi la ville! Ce sont les anciens nazis qui ont fait le coup. Ordre de mettre en prison tous les suspects!

Oui, John Levin a fière allure. Et puis, il sait commander. Il fait claquer ses phrases d'une voix assurée. Même en pleine nuit, il est élégant dans son uniforme impeccablement coupé. Les habitants de Passau, qui sont de plus en plus nombreux derrière les barrages de police, ne peuvent s'empêcher d'avoir un regard admiratif pour leur nouveau gouverneur. Lui, au moins, a l'air sympathique. Et puis, tous ceux qui le connaissent en disent le plus grand bien. Malheureusement, il y a le meurtre de l'ancien gouverneur. Qui l'a tué et pourquoi ? Les habitants de Passau sont, malgré tout, terriblement inquiets...

7 janvier 1946. Un homme encore jeune, en complet noir, avec des lunettes, frappe à la porte du bureau du gouverneur de Passau, John Levin.

Le lieutenant le reçoit l'air très décontracté. Il a les pieds sur son bureau et fume un énorme cigare. Il chasse d'un geste de la main l'épaisse fumée bleue.

- Alors, c'est vous le commissaire Kohler. Le nouvel arrivant fait « oui » de la tête.

- Bon, faites ce que vous voulez pour votre enquête. Mais n'oubliez pas que la police allemande est placée sous l'autorité des Américains, c'est-à-dire la mienne. Par où allez-vous commencer?

- Par examiner les lieux du crime.

L'élégant lieutenant a un haussement d'épaules.

- Tout cela est affreusement classique!... Enfin, il est vrai que vous êtes un fonctionnaire. Mais, à mon avis, vous perdez votre temps. Vous feriez mieux de chercher tout de suite chez les anciens nazis. Car le coupable est parmi eux. Le commandant Cofran s'en était fait des ennemis acharnés. En tout cas, revenez me faire part de vos constatations.

Le commissaire Kohler, qui, pendant tout ce temps, était en train d'essuyer ses lunettes, les remet sur son nez, se lève et s'incline un peu cérémonieusement.

- Bien, monsieur le Gouverneur. J'espère pouvoir vous faire mon rapport dans une semaine... Et une semaine plus tard, à la même heure, le commissaire allemand est de nouveau dans le bureau de

John Levin. Il refuse le cigare que lui tend son interlocuteur, s'assoit sur un coin de sa chaise et commence à sortir ses notes.

Le lieutenant Levin le questionne d'un ton dégagé :

- Alors, commissaire ? Qu'est-ce que je vous avais dit, hein ? Vous avez perdu votre temps dans la villa de la victime.

Le commissaire Kohler secoue doucement la tête.

- Pas du tout, au contraire. C'est là que j'ai tout compris.

Le gouverneur de Passau s'allume un nouveau cigare. Il a l'air brusquement nerveux.

- Voyez-vous, le meurtrier est, à mon avis, un familier de la victime et un habitué des lieux. Il savait où se trouvait la chambre du gouverneur. Il y a été directement. Il a tué la personne qui s'y trouvait et c'est après seulement qu'il s'est rendu compte de son erreur. Alors, il l'a cherché partout et a fini par le trouver dans la chambre de bonne. D'autre part, il savait qu'il y avait dans la villa cent quarante litres d'essence en jerricans entreposés à la cave. Cette porte était fermée à clé et n'a pas été fracturée. Enfin, il était de notoriété publique que le commandant Cofran était très méfiant. Jour et nuit, il avait un revolver sur lui. Or, il ne s'en est pas servi. Peut-être a-t-il été surpris dans son sommeil. Mais peut-être aussi a-t-il reconnu son assassin.

Le lieutenant fait une grimace désagréable.

- Absurde! Vous avez du temps à perdre, commissaire.

Mais le commissaire Kohler ne semble pas l'avoir entendu. Il continue.

- En ce qui concerne l'arme du crime, je l'ai retrouvée facilement. C'est une hache. L'assassin l'avait jetée dans le Danube. C'est sans doute lui qu'a aperçu une voisine vers trois heures du matin. Après avoir quitté la villa du gouverneur, il est allé directement chez vous...

Le nouveau gouverneur est tout pâle.

- Chez moi!

Le commissaire parle toujours de sa petite voix égale.

- Oui, chez vous. D'ailleurs l'arme du crime est exactement semblable à la hache que vous aviez dans votre cave et qui a disparu. C'est en tout cas ce que m'a affirmé votre personnel.

John Levin bondit.

- Parce que vous avez interrogé les membres de mon personnel!

- Bien sûr. Ce sont même eux qui m'ont dit que vous aviez lavé votre uniforme le lendemain du crime...

Le lieutenant Levin se promène de long en large dans son bureau. Il a perdu son attitude avantageuse. Il est blanc de rage.

- Et le mobile ? Si vous m'accusez, il faut penser au mobile!

Le commissaire Kohler secoue doucement la tête.

- Je ne vous accuse pas, monsieur le Gouverneur. je pense que le mobile tourne autour de la seconde victime, le lieutenant que le commandant Cofran avait chargé d'une enquête. Quand je saurai quelle était cette enquête et surtout ce qu'il avait découvert, je pense être en mesure de vous répondre.

John Levin tape du poing sur la table.

- Eh bien, ça suffit comme ça! je vous décharge de cette affaire. Donnez-moi votre dossier, je le transmettrai moi-même à mes supérieurs.

Le commissaire se lève, sort de sa serviette trois volumineuses chemises, les dépose sur le bureau et s'en va sans dire un mot...

Nul ne sait ce qui s'est passé exactement lorsque John Levin a fait son rapport à ses chefs. Le seul fait tangible est qu'il y a pas eu de suite. Aucune poursuite n'est engagée pour le meurtre du commandant Cofran et du jeune lieutenant.

D'ailleurs, Levin donne sa démission quelques semaines plus tard. Sa démission est acceptée et il quitte l'armée avec les honneurs.

Il retourne dans sa petite ville natale, à Raleigh, dans le Tennessee, où il retrouve sa femme - car il était marié - et il se fait rapidement une

situation enviable dans une compagnie pétrolière. John Levin a toujours été doué pour réussir rapidement...

Les années passent. Huit ans, exactement. C'est en 1954 que la police allemande, reprenant, en collaboration avec les Américains, les dossiers qui lui avaient échappé dans les années qui ont suivi la guerre, tombe sur l'affaire de Passau.

Quand il a connaissance du dossier, le juge d'instruction fait ce que ferait n'importe lequel de ses collègues à sa place. Devant un faisceau de preuves aussi accablantes, il demande l'audition de l'ex-lieutenant Levin.

Et la demande parvient dans la maison tranquille et cossue du Tennessee...

C'est Mme Levin qui ouvre la lettre. Elle tombe des nues. Qu'est-ce que cela veut dire ? Jamais John ne lui a parlé de cette histoire. Son mari bredouille quelque chose comme:

- Ce sont des bêtises! Des jaloux, des envieux, quand j'étais gouverneur...

Levin refuse de se rendre à la convocation du juge d'instruction. Alors, celui-ci, s'estimant sans doute suffisamment informé, décide son arrestation et lance contre lui un mandat d'arrêt international.

Cette fois à Raleigh, Tennessee, c'est la sensation! John ne peut plus dire à sa femme que ce ne sont que des bêtises. La presse locale s'empare de l'affaire. Il y a de gros titres: " John Levin, la personnalité bien connue, suspecté de meurtre en Allemagne "...

Le 25 septembre 1954, on a retrouvé John Levin mort dans sa salle de bains. Il s'était tiré un coup de revolver dans la tête. Il n'a pas laissé un mot d'explication, mais son geste était un aveu.

La Rolande

1er février 1945 : il y a un mariage à Marlieu, un village du Pas-de-Calais. Mais, alors que ce genre de cérémonie attire, en général, presque toute la population, cette fois personne ne s'est déplacé. Les habitants de Marlieu ne veulent pas assister au mariage de Rolande Lacroix et d'Henri Rouffier.

Lui, pourtant, est un brave garçon, qui appartient à une bonne famille. Il est employé à la mairie, il est sobre, travailleur, gentil. Mais qu'est-ce qu'il lui a pris d'épouser la Rolande? Et pourquoi ses parents ne s'y sont-ils pas opposés?

Ce qu'il lui a pris? Ce n'est pas très difficile à deviner: Henri Rouffier est un homme, tout simplement, et comme tous les hommes, il est fasciné par la Rolande.

Rolande Lacroix est surnommée, au village, " la Drôlesse ". Elle a vingt-cinq ans, elle est assez forte, elle a le visage coloré, les yeux noirs, les cheveux bruns ramenés derrière par un gros chignon. Rolande est incontestablement vulgaire, mais elle a tout aussi incontestablement quelque chose de piquant et de sensuel.

Rolande Lacroix est fille mère, comme on dit encore à l'époque. A vingt-cinq ans, elle a déjà deux petites filles de père inconnu. C'est en quelque sorte son cadeau de noces à son futur époux. Car elle ne possède rien. Ses parents sont morts alors qu'elle était toute jeune.

Derrière leurs rideaux, les gens de Marlieu regardent la noce descendre les marches de l'église... Décidément, " la Drôlesse " pousse l'impudence jusqu'à la provocation : c'est sa fille aînée, l'enfant du péché, qui tient la traîne de sa robe! Comment M. le curé a-t-il pu tolérer une chose pareille ?

En tout cas, les avis sont unanimes sur cette union si mal assortie. Henri Rouffier vient de faire son malheur. La Rolande va lui en faire voir de toutes les couleurs et il sera bien obligé de la quitter un jour. A moins que leur mariage n'ait une issue beaucoup plus tragique...

En cette année 1945, le débit de boissons de Marlieu est à vendre. Posséder un café est le rêve de Rolande depuis qu'elle est enfant, c'est en quelque sorte, pour elle, le sommet de l'ascension sociale.

Or, Henri a quelque argent, que ses parents lui ont donné. Dans leur esprit, c'était pour que le couple s'achète un logement. Mais Rolande balaie cette objection. D'ailleurs, il y a un appartement qui va avec le café.

Qu'est-ce que le jeune marié pourrait refuser à son épouse? Les économies des Rouffier passent dans l'achat du café. Rolande a réalisé le rêve de sa vie : elle est patronne de bistrot...

Sur le plan strictement commercial, il faut reconnaître que ce n'est pas une mauvaise affaire. C'est Rolande, bien entendu, qui trône derrière le comptoir, qui sert les clients jusque tard dans la nuit. Et elle est parfaite dans son rôle : sa bonne humeur, sa gaieté, son charme attirent une clientèle nombreuse, uniquement masculine, bien entendu. Au bout de quelques mois, le chiffre d'affaires est honorable.

Henri, lui, continue son travail d'employé de mairie. Il n'aime pas l'ambiance du café: les rires bruyants, les discussions entre consommateurs éméchés, les plaisanteries légères à l'intention de sa femme. Mais il est décidé à ne rien dire, à ne rien voir. C'est la seule manière de garder Rolande.

Dans son dos, les discussions vont bon train. Selon son éducation, on l'appelle " le cocu " ou " le malheureux garçon ". En tout cas, une chose est certaine : Rolande le trompe. En plus, elle boit avec ses clients. Certains soirs, les braves gens murmurent qu'il se passe de véritables scènes d'orgie, tandis que le mari est couché dans sa chambre au premier étage...

Au mois de novembre 1945, il se produit un fait nouveau : le frère de Rolande, Gilbert Lacroix, revient de l'armée. Lui, c'est tout le contraire de sa soeur, un garçon travailleur, honnête, courageux. Il a été un des premiers à faire de la résistance et il a continué la guerre dans l'armée Leclerc.

Tout le monde lui fait fête, quand il rentre au village. Et Gilbert Lacroix va provisoirement s'installer avec sa soeur et son beau-frère dans une des chambres, au premier étage du café.

Gilbert Lacroix a des principes. Il se rend compte tout de suite de la conduite de sa soeur et il ne l'admet pas. Il le lui dit quelques jours après son retour.

- Rolande, j'ai honte de toi!

Sa soeur hausse ses larges épaules.

- Pourquoi? C'est pas honorable de tenir un café ?

- Ce n'est pas cela, tu le sais bien. J'ai entendu ce qu'on raconte sur lui au village et j'ai honte parce que c'est vrai!

Rolande Rouffier n'est pas de nature à se laisser faire la morale.

- Et alors ? Si tu ne veux pas entendre ce que disent les gens, tu n'as qu'à partir!

Gilbert n'insiste pas. Il n'a jamais eu le dessus avec sa soeur. Mais il tente de convaincre son beau-frère.

- Il ne faut pas te laisser faire par Rolande. C'est le moment de réagir, Henri! Sinon, elle va prendre des habitudes et elle te mènera par le bout du nez.

Henri Rouffier pousse un soupir résigné.

- Je sais que Rolande me fera souffrir. Je sais qu'elle me trompe. Mais je n'ose rien lui dire parce que je l'aime et que j'ai peur de la perdre. Que veux-tu que je fasse?

Effectivement, il n'y a pas grand-chose à faire. Gilbert Lacroix reste chez les Rouffier, mais depuis qu'il a fait des reproches à sa soeur, les relations entre eux sont de plus en plus tendues. Rolande, par provocation sans doute, s'affiche ouvertement avec des hommes. L'atmosphère, au café de Marlieu, devient électrique.

Au village les conversations redoublent.

- Pauvre Henri! Et dire que s'il ne divorce pas, c'est uniquement parce qu'il a de la religion. Ah! il y en a qui sont bien à plaindre!

- Tout cela finira mal, c'est moi qui vous le dis. Il paraît qu'on voit de plus en plus la Rolande chez le père Ferdinand et qu'elle en rapporte des choses.

Le père Ferdinand est une autre figure de Marlieu. C'est le poissonnier et c'est en même temps le sorcier. On va chez lui pour une brûlure,

parce que les poules ne pondent pas, ou pour se débarrasser d'un sort, ou même, paraît-il, pour en jeter un. Et il est exact qu'on voit souvent, ces derniers temps, Rolande Rouffier sortir de la boutique du poissonnier-sorcier.

2 mai 1946, huit heures du matin. Les premiers clients du café discutent avec Rolande derrière le comptoir.

- Votre mari n'est pas encore levé, madame Rolande?

- Non, il est encore au lit. Il aura dû trop boire hier soir...

A 10 heures du matin, un employé de la mairie se présente à son tour au bistrot.

- Dites donc, qu'est-ce qu'il a, votre mari, madame Rolande ? C'est la première fois qu'il ne va pas à son travail.

Rolande Rouffier a une moue qui signifie son désintérêt de la question. Mais comme l'homme ne part toujours pas, elle se décide à quitter son comptoir.

- Bon. Je vais voir ce qui se passe...

Quelques minutes s'écoulent. En haut, il y a un cri étouffé, un bruit de course et Rolande reparaît. Elle qui a d'habitude le teint rubicond est devenue toute blanche. Elle dit, en reprenant son souffle, la main sur la poitrine :

- Henri est mort dans son lit!

Elle a une respiration pénible et ajoute

- Et mon frère aussi...

Une heure plus tard, il y a foule dans le café de Marlieu. Les gendarmes ont emmené, après avoir vainement tenté de les ranimer, les corps d'Henri Rouffier et de Gilbert Lacroix à la morgue d'Arras. D'autres policiers inspectent les lieux. Le commissaire Lourière, venu d'Arras, prend l'enquête en main.

Rolande est trop choquée pour lui apprendre grand-chose. Elle ne peut que répéter

- Je ne comprends pas...

Aussi, le commissaire décide-t-il de commencer son enquête par l'extérieur. Il quitte le café et va interroger les gens du village.

Bien entendu, ils ont beaucoup de choses à lui dire sur la Rolande. En quelques dizaines de minutes, le commissaire Lourière apprend tout sur la vie dissolue de la patronne du café. Maintenant qu'elle avait eu ce qu'elle voulait, c'est-à-dire son bistrot, Henri devenait plus encombrant qu'autre chose. Et le frère n'arrêtait pas de lui faire des reproches! Bref, la rumeur publique unanime accuse Rolande Rouffier d'avoir empoisonné son mari et son frère.

Le commissaire est habitué à ce genre de racontars de village. Il note les éléments dans son esprit, mais il attend des faits concrets.

Or, en voici un. Il se présente sous la forme d'un certain Barnabé, un habitué de l'établissement de Rolande. C'est un homme d'une cinquantaine d'années au visage quelque peu violacé. Il s'excuse en commençant son récit :

- Je voudrais pas lui faire tort, à la Rolande, mais il faut quand même que je vous dise ce qui s'est passé. Hier soir, j'étais au zinc quand son mari est rentré. Elle lui a dit : " je vais te faire un café, mon chéri. " Elle a quitté le comptoir et elle a été le lui apporter dans sa chambre. J'ai été étonné, parce que c'était la première fois. D'habitude, elle n'avait pas des attentions comme ça avec Henri.

Le commissaire enregistre ce détail. Il est d'autant plus intéressant qu'on n'a pas retrouvé de tasse à café sur la table de chevet du mort. Mais, s'agit-il vraiment d'un empoisonnement? Il convient d'être prudent. Le mieux est d'attendre les résultats de l'autopsie.

Ils arrivent deux jours plus tard. Ils sont étonnants et même étranges:

" On constate des lésions anatomiques au niveau des organes. Il s'agit de toute évidence d'un empoisonnement. Mais la nature du poison ne peut être exactement déterminée. Il n'a pas laissé de trace. Il ne s'agit pas d'arsenic, de mort-aux-rats, ou d'une substance classique. "

Un poison mystérieux... En attendant d'interroger Rolande Rouffier, qui ne s'est pas encore tout à fait remise de son choc, le commissaire décide d'aller trouver le père Ferdinand, le poissonnier-sorcier, dont beaucoup de gens lui ont parlé.

L'homme comprend immédiatement que son intérêt est de tout dire.

- Ce qu'elle voulait, la Rolande? Un philtre d'amour pour se faire aimer de quelqu'un. Elle ne m'a pas dit de qui.

- Et vous le lui avez donné ?

- Oui.

- En quoi consistait-il?

Le père Ferdinand baisse la tête

- Je ne suis pas sorcier, monsieur le commissaire. Les gens du village s'imaginent ça et je les laisse le croire, parce que ça me permet de me faire un peu d'argent. Mais mes philtres, c'est de l'eau avec un peu de sang de poisson.

Le poissonnier-sorcier se met à trembler légèrement.

- Mon philtre n'a pu empoisonner personne, je vous le jure! D'ailleurs, Rolande devait le boire elle-même. Je lui ai dit que cela la rendrait irrésistible.

Le commissaire Lourière arrête là l'interrogatoire. Il est pratiquement certain que l'homme n'est pas un assassin. Il sera seulement poursuivi pour exercice illégal de la médecine.

Maintenant il peut passer à la dernière phase de son enquête. 1.1 convoque Rolande Rouffier dans son bureau. Elle est encore bouleversée.

- Le soir de la mort de votre mari, vous êtes allée lui porter un café dans sa chambre.

- Oui.

- Comment se fait-il que le lendemain matin nous n'ayons pas retrouvé la tasse sur la table de nuit ?

Rolande répond comme si ce détail n'avait pas d'importance :

- En me levant, j'ai repris la tasse et je l'ai descendue au bar pour la

laver. On a besoin de tasses pour les clients.

- Et à votre frère, vous ne lui avez rien donné à boire ?

- Non, pourquoi ?

- Alors de quoi est-il mort?

Rolande secoue la tête avec une expression d'impuissance :

- Je ne sais pas...

Malgré tous ses efforts, le commissaire ne parvient pas à obtenir les aveux de la suspecte. Mais tout concorde : la tasse de café qu'elle a donnée au mari et lavée soigneusement le lendemain matin; le mobile: une fois qu'Henri Rouffier lui avait acheté le débit de boissons, Rolande avait tout intérêt à se débarrasser de lui pour hériter. Quant au frère, il aurait été un témoin gênant.

Une semaine après le double empoisonnement, le commissaire Lourière arrête Rolande Rouffier. Elle quitte le village entre deux gendarmes sous les huées de la population. Et les habitants de Marlieu se promettent d'être tous à Arras au procès pour assister à la condamnation à mort de " la Rolande ".

6 février 1947. Au tribunal d'Arras, s'ouvre le procès de Rolande Rouffier, poursuivie pour le double meurtre de son mari et de son frère. Le président commence l'interrogatoire de l'accusée. Rolande n'a pas le temps de dire son nom et son adresse. Sa voix est couverte par un cri qui s'élève du public:

- A mort!...

Le président doit menacer de faire évacuer la salle pour obtenir le silence.

Dans son box, Rolande Rouffier n'est plus la pétulante brune qu'elle était. Elle a maigri, ses yeux se sont cernés. Elle est tassée sur elle-même. Après avoir décliné son identité, elle ajoute:

- Je suis innocente. je n'ai empoisonné ni mon mari ni mon frère.

Mais elle a prononcé ces paroles, qu'elle répète aux policiers depuis des mois, sans éclat, presque sans conviction; comme si elle savait

qu'on ne la croirait pas, ou comme si elle n'y croyait pas elle-même.

Et c'est le défilé à la barre des habitants de Marlieu. Les jurés sont vite édifiés sur la conduite de la prévenue. Elle court les garçons depuis qu'elle a quatorze ans. Elle est alcoolique : elle a souvent participé aux beuveries de ses clients. Elle est violente . un jour, elle a brisé devant témoins une bouteille sur la tête de son malheureux mari.

Devant tous ces témoignages, Rolande Rouffier baisse la tête, son avocat se tait. Il n'y a effectivement rien à répliquer puisque tout est vrai.

C'est maintenant la déposition du médecin légiste. Il répète ce qu'il avait dit dans son rapport sur la substance mystérieuse qui a provoqué la mort.

- La mort est due à un poison irritant et corrosif qui, seul, a pu causer les lésions observées. Le procureur, dans son réquisitoire, réclame la mort. L'avocat insiste sur l'absence de preuves et Rolande déclare encore une fois:

- Je n'ai pas tué mon mari, ni mon frère... Les jurés ne délibèrent pas longtemps et reviennent avec leur verdict : Rolande Rouffier est condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Ses protestations d'innocence sont considérées comme déplacées. Elle a sauvé sa tête, elle devrait s'estimer heureuse!

Au village de Marlieu, la vie a repris sans la Rolande. Les habitants sont soulagés, même si certains habitués du café regrettent le bon temps.

Le café, justement, après être resté un an en vente, trouve, au début 1948, des acquéreurs. Les nouveaux propriétaires sont aussi différents que possible de la Rolande. C'est un couple d'une cinquantaine d'années, M. et Mme Haumont. Avec eux, le débit de boissons devient vite un endroit plutôt ennuyeux qui ouvre tôt et ferme tôt...

9 avril 1948. Les premiers clients qui se présentent pour prendre leur café du matih, ont la surprise de trouver l'établissement fermé. Non seulement la porte est verrouillée, mais les volets sont tirés.

Un peu surpris, ils appellent:

- Monsieur Haumont! Madame Haumont! Aucune réponse... A huit

heures et demie, il n'y a plus de doute possible : il s'est passé quelque chose. On se décide à prévenir les gendarmes.

Les gendarmes sont obligés d'enfoncer la porte. Personne dans la salle... Ils montent au premier étage et entrent dans la chambre : le mari et la femme sont allongés dans leur lit. Ils sont morts tous les deux.

L'un des gendarmes ne peut s'empêcher de s'écrier :

- Exactement comme le mari et le frère de Rolande!

Oui, exactement comme eux... C'est ce que confirme le rapport d'autopsie: M. et Mme Haumont ont été empoisonnés par une substance mystérieuse!

Alors, que s'est-il passé? Le commissaire Lourière recommence une enquête sur-le-champ, mais avec, cette fois, une idée qui ne l'avait pas effleuré quand il s'agissait de Rolande : si c'était un accident ?

Et la vérité ne tarde pas à être découverte. Il y a, à côté du café, un four à chaux dont le fonctionnement est défectueux et qui produit, dans certaines circonstances, des émanations mortelles d'oxyde de carbone.

C'était l'oxyde de carbone qui avait tué Henri Rouffier et Gilbert Lacroix. Si Rolande n'avait pas été incommodée, c'est qu'elle était allée se coucher plus tard, quand les émanations avaient cessé. Il n'y avait jamais eu d'empoisonnement à Marlieu.

La Rolande n'était qu'une femme à la conduite pas toujours irréprochable mais non une meurtrière.

Rolande Rouffier est sortie de prison aussitôt. Elle a été réhabilitée et l'État lui a alloué quarante mille francs de dommages et intérêts.

Elle n'est pas rentrée à Marlieu. Elle a quitté le pays avec ses deux filles. Tout le monde, au village, a compris ses raisons.

L'agresseur fantôme

Le lieutenant Patrick Humblett entre en silence dans une chambre de l'hôpital Saint John's à Londres. C'est à l'époque, en 1926, une des rares chambres individuelles de l'établissement, mais il fallait absolument isoler son occupant, dont le cas intéresse vivement la police...

L'avant-veille, 13 octobre, en effet, un policeman l'a retrouvé baignant dans son sang, sur le trottoir d'une rue de Soho. Il avait été frappé d'une dizaine de coups de couteau à la poitrine, au bras gauche et au visage. Un couteau à cran d'arrêt se trouvait à côté de lui et l'examen de l'arme a montré qu'il n'y avait pas d'autres empreintes que les siennes.

L'homme a été transporté à l'hôpital Saint John's. Il avait perdu beaucoup de sang. Il était très faible, mais son état n'inspirait pas d'inquiétude. Il avait ses papiers sur lui : John Harvey, quarante-cinq ans, homme d'affaires dans la City. John Harvey, renseignements pris, est un personnage très honorable, fort riche, et ce qui s'est passé n'en est que plus inexplicable.

L'absence d'empreintes sur le manche du couteau fait penser à une tentative de suicide, mais c'est invraisemblable. Quelle idée pour un gentleman distingué de choisir un couteau à cran d'arrêt pour aller se poignarder sur un trottoir? Et, en plus, les coups paraissent avoir été portés avec une espèce de fureur, de frénésie.

Tout cela n'a aucun sens, du moins en apparence. Mais le lieutenant Humblett, qui est un homme calme et réfléchi, ne perd pas son sang-froid. La victime a sûrement une explication à donner. Il suffit de la lui demander. Et c'est exactement ce qu'il se propose de faire en cet instant. Il s'assied sur une chaise à côté du lit... John Harvey, sans la redingote, le gilet et le chapeau melon qu'il porte habituellement, a l'air de quelqu'un de tout à fait ordinaire. C'est un homme plutôt corpulent au visage massif et aux cheveux très bruns. Il est très pâle; ses lèvres, en particulier, sont toutes décolorées.

- Lieutenant Humblett de Scotland Yard, sir. je suis là pour vous écouter.

Le blessé hoche brièvement la tête.

- Je vais vous raconter. Mais vous n'allez pas me croire.
- Et pourquoi, grands dieux?
- Parce qu'il s'agit d'un fantôme!
- Je vous demande pardon?
- C'est la vérité, lieutenant; j'ai été attaqué par un fantôme...

Un instant, une pensée absurde traverse l'esprit du lieutenant Patrick Humblett : les fantômes ne laissent effectivement pas d'empreintes. Mais il se ressaisit vite. Tout cela va finir par s'expliquer. Nous ne sommes pas en Écosse, que diable!

La victime tente de vaincre son scepticisme.

- Je vous assure, je ne suis pas fou et l'agression ne m'a pas fait perdre la tête. Mais je suis obligé de vous raconter ce qui s'est passé. Ou du moins ce que j'ai vu. Ensuite, essayez d'en tirer vos conclusions...

John Harvey se dresse sur son oreiller. Il est visiblement très éprouvé, mais parfaitement lucide.

- C'était avant-hier soir. Comme souvent après une journée bien remplie, j'avais voulu aller prendre une pinte de bière au " Cygne Noir ". Le " Cygne Noir " est un pub que j'affectionne. Et c'est là que la chose est arrivée.

- Le fantôme?

- Oui, le fantôme...

Et John Harvey fait son invraisemblable récit... Tout commence l'avant-veille donc, le 13 octobre 1926, vers vingt heures. Il fait un temps détestable sur Londres, avec un brouillard épais, ce qui d'ailleurs n'est pas un fait particulièrement notable. John Harvey pousse la porte du " Cygne Noir " et va s'installer à sa table habituelle. Charles, le barman, vient lui apporter sa pinte de bière brune. John Harvey la porte à ses lèvres et s'arrête dans son mouvement. Là-bas, derrière la table qui lui fait face, juste en dessous du portrait du roi George V, un homme le regarde. Regarder est même un mot faible, il le fixe, il le dévisage!

John Harvey essaie de se remémorer... Car il a une certitude : il a déjà vu ce visage et dans des circonstances désagréables. Et soudain, la vérité éclate. C'était il y a six mois. Une scène dramatique. L'homme s'accrochait à lui.

- Je vous en supplie, John, pour l'amour du ciel! Lui ricanait.

- Ce qui est signé est signé! Vous avez jusqu'à demain midi, pas une minute de plus.

C'est le lendemain que John Harvey a appris le décès de Harry Higgins, son ancien camarade de collège. Higgins, à qui il avait prêté mille livres et à qui il venait de refuser un délai pour régler cette dette. Higgins, qui se trouve en ce moment en face de lui dans le pub " le Cygne Noir ", sous le portrait du roi George V...

John Harvey a alors une réaction absurde. Pour ne plus voir cette image de cauchemar, il déplie l'exemplaire du Times qu'il avait à côté de lui et fait semblant de lire, comme si ce frêle rempart de papier allait le protéger de l'apparition... Cela dure plusieurs minutes. Enfin, il n'y tient plus. Il abaisse craintivement son journal et pousse un soupir de soulagement : la table en face de lui est vide. Il reprend peu à peu ses esprits. Il s'est laissé impressionner. Il devait s'agir d'une ressemblance ou même d'un sosie. Ce sont des choses qui arrivent, paraît-il... Il appelle le barman :

- Dites-moi, Charles, quel est le nom du gentleman qui était à la table d'en face?

- Quel gentleman, sir?

- Eh bien, celui qui était assis là et qui vient de partir.

- Mais il n'y avait personne, sir.

- Si, sous le portrait du roi. Vous n'avez sans doute pas dû regarder dans cette direction.

- Je vous demande pardon, sir. je viens justement de donner un coup de chiffon à cette table, pendant que vous lisiez votre journal, et je vous assure qu'il n'y avait personne... Pourquoi ? S'agit-il de quelque chose d'important ?

- Non, je vous remercie, Charles. je rentre... Dans la chambre de

l'hôpital Saint John's, le lieutenant Humblett écoute avec une attention soutenue.

Le blessé, après avoir marqué un temps, poursuit son récit...

Il est sorti du pub. Dehors, il faisait plus de brouillard encore. Il s'est senti tout à coup terriblement mal à l'aise. Il a compris, trop tard, que le danger était bien plus grand qu'à l'intérieur. Il aurait dû demander à Charles d'appeler un taxi. Il n'aurait eu que le trottoir à traverser. Mais là, dans cette purée de pois, où on ne voyait pas à deux mètres!

Et brusquement, ce qu'il redoutait est arrivé. Une forme lui a barré le passage. Un visage a surgi de l'ombre, un visage qui souriait.

- Hello! John. Vous vous souvenez de votre vieux camarade Harry Higgins?

- Laissez-moi passer!

- Mais si, voyons! Eton, le collègue... Nous étions de vieux amis, John... Ce qu'il est convenu d'appeler des amis d'enfance. Alors, pour cette dette, vous auriez pu m'accorder un tout petit délai!

John Harvey était tellement épouvanté qu'il ne pouvait prononcer un seul mot. Harry Higgins, ou l'être, ou la chose qui prétendait s'appeler ainsi, a poursuivi...

- Oui, vous auriez pu m'accorder ce délai, John! Maintenant, vous voyez, je suis mort. Ce n'est vraiment pas chic de votre part...

- Allez-vous-en!

Il y a eu un déclic et, malgré le brouillard, une lueur métallique.

- Mais cela ne fait rien. je vais vous payer mes dettes, John!

Sur son lit d'hôpital, John Harvey a une expression de terreur.

- Après, je ne me souviens plus. J'ai eu mal... je me suis retrouvé ici, à l'hôpital...

Le lieutenant Humblett se racle la gorge.

- Bien. Nous allons essayer de voir ce que nous pouvons faire avec

cela... Ce Harry Higgins avait une famille ?

- Oui, une femme et des enfants.

- Et vous connaissez leur adresse?

- Je ne la sais pas par coeur, mais vous la trouverez dans mon carnet.

- Je vous remercie, sir. Meilleure santé. Et ne vous tourmentez pas trop à propos des fantômes. Attendez les conclusions de Scotland Yard...

Un quartier bourgeois de Londres. Le lieutenant Humblett sonne à l'adresse indiquée. Une femme, vêtue de noir, lui ouvre. Il se présente poliment. Elle semble à la fois surprise et contrariée de sa visite.

- Qu'est-ce que cela veut dire, lieutenant ? La police a déjà fait son enquête à propos de la mort de mon mari et elle a conclu au suicide.

Le lieutenant Humblett approuve de la tête et pénètre dans le salon. La première chose qu'il voit sur la cheminée est une photo encadrée de noir; une photo d'un homme de quarante-cinq ans environ, au visage distingué et souriant.

- C'était votre mari?

- Oui.

Mme Higgins n'a pas le temps d'en dire plus... A ce moment, on sonne à la porte. Elle va ouvrir. Elle revient quelques instants plus tard, accompagnée d'un homme distingué, de quarante-cinq ans environ. Le policier, qui a pourtant les nerfs solides, reste bouche bée. L'arrivant est la réplique vivante de la photo encadrée de noir. Il a l'impression de se trouver devant un fantôme. Mme Higgins s'approche de lui.

- Je vous présente Jack Higgins, mon beau-frère. Jack Higgins remarque la surprise du lieutenant.

- Je comprends votre étonnement. Harry et moi, nous étions jumeaux.

Le lieutenant Humblett a un léger sourire.

- Je vois... je vois même parfaitement.

Le policier refait brièvement, devant lui, le récit de John Harvey et conclut:

- Je n'ai pas besoin de vous dire où je veux en venir, monsieur Higgins. Vous m'avez compris, je suppose ?

- Je crois...

- Eh bien, avez-vous un alibi pour la nuit du 13 octobre ?

- Oui, par chance. Et une bonne vingtaine de témoins incontestables pourront vous le confirmer. Le lieutenant Humblett sourit d'une manière ironique.

- Voyons cela!

- Vous ne m'avez pas demandé ma profession, lieutenant... je suis médecin, et plus précisément chirurgien. Ce soir-là, il y a eu deux urgences coup sur coup à mon hôpital. J'ai passé là-bas toute la soirée. Vous pouvez vérifier.

Le policier se met à bredouiller

- Mais alors...

- Je comprends votre désappointement, lieutenant. Le jumeau, jouant le fantôme pour venger son frère, c'était la logique même. Malheureusement, il faut renoncer à cette explication.

- Vous n'allez tout de même pas me dire...

- Qu'il s'agissait d'un vrai fantôme?... Non, rassurez-vous, je ne le pense pas plus que vous. Et je crois comprendre le fin mot de l'histoire. La vérité est tout aussi logique que ce que vous supposiez : elle est seulement un petit peu plus compliquée.

Le lieutenant Humblett ne dit plus rien. Il écoute.

- Il faut que je vous dise quelques mots sur le fort déplaisant personnage qui s'appelle John Harvey. Il vous a bien dit qu'il avait été le condisciple de Harry au collège d'Eton; mais il n'a rien ajouté d'autre ?

- Non.

- Il aurait pu... Il aurait pu vous parler de moi. D'abord, parce que j'étais dans la même classe que mon frère, évidemment. Il aurait pu vous dire aussi qu'il avait été renvoyé d'Eton à cause de nous, parce que nous l'avions dénoncé...

- Dénoncé?

- Harry et moi, nous étions les meilleurs éléments de notre équipe de cricket. John Harvey était le capitaine d'une équipe rivale. Le jour précédant la finale du collège, il est venu nous proposer de l'argent pour que nous perdions. Voilà pourquoi nous l'avons dénoncé. Devant des faits aussi graves, il a été renvoyé sur-le-champ. Et, depuis, il nous hait tous les deux.

Le policier commence à entrevoir une vérité bien différente de la première.

- Mais alors, comment se fait-il...

- Que mon frère lui ait emprunté de l'argent ? Je comprends que vous vous posiez la question... Il faut vous dire qu'après avoir été renvoyé d'Eton, John Harvey a continué à voir Harry de temps en temps. Il paraît qu'il avait tout oublié et qu'il était sans rancune. Harvey est très riche et quand Harry a eu des difficultés financières, il s'est proposé spontanément pour lui prêter de l'argent. J'ai dit à Harry qu'il ne devait pas accepter, que c'était un piège. Il ne m'a pas cru. La suite, vous la connaissez. Il se trouve qu'au moment où Harry a dû le rembourser, j'étais moi-même dans une très mauvaise situation. je n'ai rien pu faire pour lui.

Le lieutenant Humblett regarde l'homme en face de lui, un homme qu'il s'apprêtait quelques instants auparavant à arrêter et qui est, en fait, la véritable victime. Le Dr Jack Higgins continue à parler:

- John Harvey savait parfaitement ce qu'il faisait avec cette histoire de fantôme. Il savait qu'on allait m'accuser, moi. Et il le voulait pour que sa vengeance soit complète.

Le policier hoche la tête.

- Et, pour cela, il n'a pas hésité à se donner une dizaine de coups de couteau...

- Oui, il faut croire qu'il nous haïssait sérieusement.

Mme Higgins prend pour la première fois la parole :

- Maintenant, qu'allez-vous faire ?

- A John Harvey? Rien. Je ne peux rien lui reprocher. Bien sûr il a inventé cette histoire de fantôme, mais il pourra toujours prétendre que c'était sous l'effet du choc. je vais classer l'affaire...

Et le lieutenant Humblett ajoute, après un instant de silence :

- Dans le fond, il s'est puni lui-même. Dix coups de couteau, c'est une assez jolie vengeance pour votre frère. Vous ne trouvez pas ?

15 novembre 1950, sept heures du soir. Claire Astier sort, en rageant, de sa voiture. Sa grosse Ford Vedette blanche est là, toute bête, sur le bord de la route, l'avant penché sur le côté. Un pneu crevé, c'est bien sa veine! Il fait déjà noir et, en plus, il s'est mis à pleuvoir!...

Claire Astier ouvre le coffre arrière pour prendre sa roue de secours. Elle la soulève. Mon dieu, elle pèse une tonne! Elle parvient néanmoins à la déposer sur le bitume mouillé. Et le cric maintenant ? Où peut bien se trouver le cric?

Après de vains tâtonnements dans le coffre, Claire Astier s'interrompt, en proie au plus total découragement. A la lueur des phares, sur le bas côté de la nationale, tout de suite après la sortie de l'autoroute de l'Ouest, elle offre vraiment un spectacle pitoyable. Son élégant tailleur beige est en train de se détremper, de même que son petit chapeau posé en travers de ses cheveux à la mode de 1950. C'est dommage car elle est réellement très jolie et même mignonne avec sa frimousse restée très jeune pour ses vingt-cinq ans. Elle a aussi beaucoup de goût dans ses toilettes, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'elle possède une maison de mode féminine près des Champs-Élysées.

Un camion arrive... Claire fait un geste de détresse. Mais le routier ne juge pas bon de s'arrêter. Un autre camion fait de même quelques instants plus tard, puis d'autres voitures, qui passent, elles aussi, dédaigneusement.

Ayant enfin trouvé son cric, Claire Astier s'agenouille en pestant contre la galanterie française qui n'est plus ce qu'elle était et la parfaite goujaterie des hommes. Elle n'est pas près d'oublier son week-end! Déjà qu'il se présentait comme une corvée au départ... Claire va, en effet, tous les mois chez ses parents, qui habitent Étretat. Elle s'en dispenserait volontiers. Ses parents sont terriblement vieux jeu et ils ne conçoivent pas qu'une jeune femme de vingt cinq ans puisse vivre seule à Paris. Elle a eu beau leur expliquer qu'elle était très bien comme cela, qu'elle n'avait aucune envie de se marier pour l'instant, ils ne veulent rien comprendre...

Claire Astier tourne la manivelle du cric. Et tant mieux si personne ne s'arrête! Elle n'a besoin de personne et surtout pas des hommes. Elle est jeune, libre sentimentalement, financièrement indépendante : tout est très bien ainsi!

Dix minutes se sont écoulées, qui lui ont paru une heure ou même davantage. La nouvelle roue est en place lorsqu'une voiture, plus précisément une camionnette, s'arrête. Un jeune homme en descend. Claire Astier se dirige vers lui pour le remercier de son geste, malheureusement trop tardif.

- C'est gentil, mais ce n'est plus la peine... Enfin, vous au moins, vous n'êtes pas comme les autres! Figurez-vous que, depuis que je suis ici, personne ne s'est arrêté.

Curieusement, le conducteur ne réagit pas au compliment. Il doit avoir vingt-cinq ans comme elle. Il est très brun. Il a les yeux sombres, les lèvres serrées. Claire Astier se rend compte que les choses ne se passent pas d'une manière normale, mais cela ne dure que quelques secondes car, l'instant d'après, l'homme a sorti un revolver de dessous son blouson et le pointe vers elle en le dissimulant à moitié.

- Montez dans votre voiture et vite!

Sans avoir encore compris, Claire Astier se dirige d'une démarche chancelante vers la portière du passager. La même voix dure retentit dans son dos:

- Non! Prenez le volant!

Claire s'exécute. L'homme vient s'asseoir à côté d'elle.

- Démarrez!

- Où allons-nous ?

- Ne vous occupez pas. Allez tout droit. je vous dirai...

Au volant, Claire Astier cherche désespérément un moyen de s'en sortir. Si elle apercevait une voiture de police ou un motard... Mais non, rien, malgré la circulation relativement dense en direction de la province. Il faudrait qu'elle puisse attirer d'une manière ou d'une autre l'attention d'un automobiliste. Mais comment? Klaxonner, il n'en est pas question. Faire une embardée non plus. L'homme à côté ne lui en laisserait pas le temps.

Claire se sent de plus en plus mal. La Ford Vedette blanche longe en ce moment la forêt. Elle s'attend à tout instant à entendre la voix du

passager lui donner l'ordre de prendre un chemin de traverse, et de s'arrêter dans un endroit tranquille. Là, il la fera descendre. Il lui dira, son revolver à la main, de passer devant. Ensuite...

Claire Astier est pâle comme une morte. Elle porte son index à sa bouche et le mord violemment.

L'homme a visiblement compris ce qui se passait en elle car il prend la parole pour la première fois.

- Ne vous mettez pas dans ces états-là. Je ne vous veux pas de mal. je ne suis pas un maniaque. Claire jette un regard vers sa droite. Son agresseur la considère d'un air déterminé, dur même, mais on ne lit dans son regard aucun déséquilibre. Au contraire, il semble parfaitement maître de lui.

- Mais alors ?...

- C'est votre voiture qui m'intéresse, pas vous. On va faire un bout de chemin ensemble et je vous laisserai dans un endroit pas trop fréquenté pour que vous ne préveniez pas les flics trop tôt.

Claire Astier ne dit rien, mais intérieurement elle pousse un énorme soupir de soulagement. Non, il ne s'agit pas d'un fou sadique mais d'un gangster en fuite. Elle aurait presque envie de rire tant elle est soulagée. Si on lui avait dit un jour qu'elle éprouverait une telle joie à apprendre qu'elle transporte un gangster dans sa voiture!

Maintenant que sa terreur a disparu, elle se sent malgré elle gagnée par la curiosité. A quoi peut bien ressembler un gangster ? Elle risque un nouveau coup d'oeil à droite. A priori, pas à ce qu'on voit dans les films. Il est habillé correctement, comme tout le monde.

- Regardez devant vous et allez plus vite! On se traîne. Vous ne savez pas conduire ?

Claire accélère brutalement et double toute une file de voitures. Elle demande sans quitter la route des yeux :

Qu'est-ce qui vous est arrivé? n'y a pas de réponse.

Comment se fait-il que vous soyez seul? D'habitude, les gangsters sont plusieurs. Toujours pas de réponse... Claire n'insiste pas et continue à rouler à vive allure. De temps en temps, elle décoche un regard furtif.

Son passager fait moins attention à elle. A mesure que le temps passe, ses traits se détendent. Il devient humain. Au fait, pourquoi serait-il forcément un gangster ? Elle l'a même traité de gangster, mais c'est injuste! Ce n'est pas parce qu'on fuit la police qu'on est un gangster. Il a pu tuer pour une tout autre raison? Par amour, pourquoi pas? Il a peut-être tué sa femme ou l'amant de sa femme...

Claire est sûre de ne pas se tromper. Elle a toujours fait preuve d'un sens psychologique très juste. Ce jeune homme n'est pas un tueur ni un voyou... Maintenant, son visage est redevenu normal. Elle l'aurait rencontré dans la rue, elle ne lui aurait pas trouvé une figure désagréable. Et pourtant, il s'est passé quelque chose dans son existence qui a fait qu'il se trouve maintenant en train de la menacer avec un revolver. Mais quoi? Quel drame? Quel mystère ?

Claire n'a plus peur du tout. Ses problèmes quotidiens lui semblent tout à coup très loin et très inintéressants; un autre les a remplacés : elle doit comprendre...

Brusquement, elle freine en catastrophe et tourne dans un chemin de terre. Puis, elle reprend sa direction, roulant aussi vite que le terrain le permet. L'homme se tourne vers elle, ébahi.

- Le barrage en face! Vous l'avez vu avant moi. Chapeau pour les réflexes! je n'aurais pas fait mieux.

Il y a un court silence. Claire ne répond rien. Dans le fond, ce qui vient d'arriver l'a tout autant surprise que son passager.

- Pourquoi avez-vous fait cela?

Claire ne répond toujours pas. Elle essaie de rassembler ses esprits. Le barrage de police. Pourquoi l'a-t-elle évité d'elle-même ? Y a-t-il une réponse Oui, il y en a tout de même une :

- Parce que j'avais envie de savoir.

- Savoir quoi ?

- Qui vous êtes. Ce qui vous est arrivé.

Il y a un silence. La Ford Vedette blanche roule toujours aussi rapidement sur le mauvais chemin, dans la nuit noire. L'homme finit par prendre la parole.

- Bon. je m'appelle Jérôme Blanchard. J'ai vingt cinq ans. Pour le reste, vous voulez absolument savoir aussi ?

- Oui.

La voix se durcit.

- Je ne regrette pas ce que j'ai fait. je regrette que ça ait raté, c'est tout... jusqu'à il y a trois mois, j'étais employé dans un atelier de mécanique à Boulogne. Il y a trois mois, il y a eu un vol à la boîte. Le patron m'a accusé. Et comme je ne me suis pas laissé faire, il m'a fichu à la porte. Mais ce n'était pas moi. je vous jure que ce n'était pas moi!

Jérôme Blanchard ne fait plus attention à la conductrice. Il est en train de revivre son histoire avec fièvre, avec rage.

- Une fois au chômage, pas moyen de retrouver du boulot. Porte close partout. Le patron avait dû faire le tour de ses collègues. Moi, c'est plus fort que moi, l'injustice, je n'ai jamais supporté. Payer pour quelque chose que je n'avais pas fait, pas d'accord. Alors, j'ai décidé de le faire pour de vrai!

Il a un ricanement.

- Vous parlez si c'était simple! je savais que tous les vendredis le comptable allait chercher la paye avec la camionnette. je l'ai attendu à l'entrée, avec un foulard sur le nez, et j'ai sorti mon revolver. Mais il a voulu résister, cet idiot. Il m'a sauté dessus. On s'est battu. J'ai tiré et je suis parti avec la camionnette de la boîte. Mais comme discrétion, on fait mieux. Alors quand je vous ai vue arrêtée sur le bord de la route, vous comprenez...

- Il est mort, le comptable?

- Je ne sais pas. je ne crois pas. J'espère que non.

- Et vous allez où?

Il n'y a pas de réponse.

- Vous n'avez personne qui puisse vous aider? je ne sais pas moi... pas de femme? Vous n'êtes pas marié ?

- Non.

- Pourquoi ?

Encore une fois, Jérôme Blanchard ne répond pas. Claire a ralenti l'allure. Le silence revient de nouveau, jusqu'à ce qu'elle reprenne la parole.

- Il va falloir trouver une station-service. Il n'y a plus d'essence.

Jérôme Blanchard pousse un juron et se dresse pour regarder par-dessus son épaule... Non, il ne s'agit pas d'une manoeuvre : la jauge est bien à zéro et le voyant est allumé. Il pointe son arme contre les côtes de Claire et retrouve la voix dure qu'il avait au début.

- Reprenez la nationale. Si vous essayez le moindre truc, je vous abats! Je n'ai rien à perdre. Claire Astier obéit. Voilà la nationale. Ils n'ont pas longtemps à attendre : il y a une pompe cent mètres après l'embranchement. Elle s'y engage doucement, s'arrête, salue le pompiste. Elle entend Jérôme Blanchard grincer entre ses dents:

- A la moindre blague, je tire!

Mais tout se passe sans incident. jusqu'au moment de payer... Elle tend son billet au pompiste. Celui-ci lui désigne la station.

- Pour régler, c'est à l'intérieur.

Rapidement, Claire Astier s'extrait du véhicule. Jérôme veut la suivre, mais il n'a pas l'habitude des Vedette; il ne sait où se trouve la poignée de la portière. Quand il ouvre enfin, Claire est déjà dans le bureau de la station-service.

Il la voit tendre son billet au caissier. Le temps s'écoule d'une manière irréelle, ou plutôt, il ne s'écoule plus du tout... Elle doit dire à voix basse : " Il y a un homme armé dans ma voiture. " Le caissier prend son billet et se met en devoir de rendre la monnaie. Claire jette un coup d'oeil par la fenêtre... Il n'a pas bougé de la voiture. Il est toujours sur le siège du passager... Mais cela n'a aucun sens! Il sait qu'elle l'a dénoncé. Puisqu'il ne peut plus l'en empêcher, il doit mettre le contact et fuir... Mais non, il ne bouge pas. Il reste là. Il l'attend!

- Voilà, madame: vingt-cinq qui nous font cent... Claire Astier met la monnaie dans son sac et revient d'un pas calme. Elle monte dans

l'automobile, referme la portière, démarre et reprend la nationale. Elle ne parle pas. Lui non plus. Elle ne sait pas ce qu'il pense. Elle a trop à faire avec ses propres pensées... Que s'est-il passé? Elle est devenue folle ou quoi? La voilà complice d'un bandit, sans doute d'un assassin! Où vont-ils? Que vont-ils devenir, maintenant ?

« Ils »! Elle pense à eux comme s'ils étaient un couple... Et c'est bien ce qui vient de se produire! Dans la station-service, elle, en ne disant rien, lui, en ne partant pas, ont choisi. C'est absurde, c'est délirant, mais c'est ainsi. Maintenant, ils ne sont plus tout à fait maîtres du jeu. La Ford Vedette blanche les emmène vers leur destin commun. Pour le meilleur et pour le pire...

Claire Astier conduit à vive allure sur la nationale. Pour la première fois depuis qu'ils ont quitté le poste à essence, Jérôme Blanchard prend la parole.

- Où allez-vous?

- Vers la mer.

- Vous avez un point de chute ?

- Oui. Une maison abandonnée près de chez mes parents. Personne ne viendra vous chercher là.

- Vous croyez qu'ils nous ont vus ?

- Qui?

- Les flics, quand vous avez évité le barrage.

- Je ne crois pas...

Ils parlent comme s'ils étaient de vieux complices. Il ne s'étonne pas qu'elle ait trouvé une cachette pour lui et elle ne s'en étonne pas non plus.

Claire Astier conduit dans un état second... ” Vers la mer “, a-t-elle répondu. Tout à l'heure elle allait chez ses parents et maintenant elle va vers la mer. C'est exactement le même endroit, mais c'est un autre monde. Avant, c'était la routine, la grisaille, l'ennui; maintenant, c'est l'aventure, l'évasion, l'inconnu. C'est la mer, avec ses tempêtes et son immensité. C'est comme si un souffle immense venait de balayer sa

vie. Qu'est-ce que cela signifie au juste? Sur quoi cela peut-il déboucher? Elle ne veut pas le savoir. Pour l'instant, elle se laisse emporter, griser.

- Là! Devant!...

Engourdie dans sa torpeur, Claire a réagi une seconde trop tard. Il y a un nouveau barrage de police devant eux et elle ne peut plus l'éviter. Un policier fait de grands gestes tandis que les autres pointent leurs mitraillettes. Il n'y a rien à faire. Claire Astier appuie sur la pédale de frein. L'instant d'après, ils sont entourés par une nuée d'uniformes. Jérôme Blanchard est arraché du véhicule. On lui retire son arme. On lui passe les menottes. Un policier s'approche de Claire.

- C'est fini, madame. Vous ne risquez plus rien... Sans répondre, elle va vers Jérôme, qui est entraîné dans un car. Il lui lance:

- Je ne sais même pas votre nom! Elle a juste le temps de crier :

- Claire!

Et il a déjà disparu. Un autre policier s'approche d'elle.

- Si vous voulez bien me suivre pour votre déposition.

Claire Astier hoche la tête... Déposition, procès verbal. la routine s'est remise en marche. Le grand vent du large est tombé. C'est de nouveau le calme plat. Bien sûr, elle ne dira rien dans sa déposition. Comment faire comprendre la folie, exprimer l'inexprimable? Elle ne dira rien parce que, tout simplement, il n'y a rien à dire. Elle se tourne vers le policier :

- J'aimerais pouvoir faire vite. je suis attendue chez mes parents.

Cherchez la femme

M. et Mme Vacherot sont en train de dîner, ou plutôt de souper, comme on dit en 1882, dans la salle à manger de leur appartement, rue de Vaugirard, à Paris.

A vingt-huit ans, Gaston Vacherot est bel homme : cheveux et favoris bruns, regard chaleureux, fine moustache, une haute taille et un maintien élégant. Il est également fort bien mis. Gaston Vacherot s'est vite habitué à porter les habits et les redingotes de luxe qu'il peut s'offrir depuis son mariage avec Augustine. Il est passé avec beaucoup d'aisance d'une jeunesse bohème au luxe bourgeois que lui procure la fortune de sa femme. Mais pour l'instant, Gaston Vacherot affiche une mine contrariée en consultant sa montre de gousset.

- Ma chère, je suis obligé de vous quitter dans une demi-heure. Je dois aller gare d'Orsay accueillir un client de province.

Augustine Vacherot a un mouvement de surprise :

- Un client! Comment cela? Me Constant ne peut pas y aller lui-même ?

Gaston Vacherot a un sourire

- C'est une preuve de confiance, ma chère. je suis premier clerc. C'est moi qui dois lui succéder. Augustine Vacherot soupire:

- Je veux bien, Gaston. Mais tout de même! Nous priver d'une soirée ensemble.

Augustine Vacherot lance à son mari un regard alangui. Il est visible qu'elle est follement amoureuse de lui: un sentiment qui rend presque séduisant son visage ingrat. Car Augustine, fille d'un riche agent de change, est une grande femme osseuse qui n'a pour tout charme qu'une somptueuse chevelure blonde et un regard très doux... Augustine Vacherot soupire de plus belle et, à l'heure dite, Gaston prend congé en annonçant qu'il sera de retour à onze heures.

Après son départ, Augustine trompe son impatience en faisant de la broderie. Le temps passe... Elle se sent perdue quand Gaston n'est pas là. Onze heures! Le tintement attendu de la sonnette ne retentit pas. Elle va à la fenêtre pour guetter les fiacres. Mais la rue est déserte. Les

minutes puis les heures se succèdent. La malheureuse Augustine Vacherot passe par tous les stades de l'angoisse. D'abord elle se dit qu'il a été retardé, puis le doute n'est plus permis. Au matin, affolée, elle court trouver la police...

Le commissaire Cournet écoute avec attention le récit de Mme Vacherot. Il commence:

- Si jamais votre mari a eu un accident, nous en serons très vite informés...

Et poursuit, en regardant Augustine, qui lui fait face :

- Mais à mon avis, il s'agit plutôt d'une fugue. Un cri scandalisé lui répond.

- Mon Gaston, faire une chose pareille! C'est un époux modèle.

Le commissaire Cournet raccompagne sa visiteuse.

- Mon rôle est d'envisager toutes les hypothèses, madame. Pour l'instant, je préfère m'en tenir à la moins tragique. Dans l'immédiat, le mieux est de rentrer chez vous. S'il y a un fait nouveau, je viendrai vous voir...

Le fait nouveau survient l'après-midi. Un passant apporte à la police un portefeuille qu'il a ramassé sur les quais, près du viaduc d'Auteuil. L'objet trouvé contient les papiers de Gaston Vacherot.

En se rendant à l'appartement de la rue de Vaugirard, le commissaire Cournet est troublé. Son flair le trompe rarement. Il avait immédiatement jugé Mme Vacherot comme le type même de l'épouse qu'on délaisse. A présent, il doit bien reconnaître que l'affaire a pris une autre tournure.

Augustine Vacherot est totalement effondrée quand elle voit le policier avec le portefeuille de son mari. Le moment de désespoir passé, elle parvient à répondre à ses questions.

- Voyons, madame, est-ce que vous vous étiez disputés ?

Pas du tout. Gaston est la bonté même. Avez-vous remarqué chez votre mari un changement d'humeur, une sorte de mélancolie?

Augustine Vacherot est bouleversée par la question :

- Gaston n'a pas pu mettre fin à ses jours. Hier, il était comme d'habitude : gai, insouciant.

Le commissaire Cournet note la réponse sans surprise. Lui non plus ne croit pas au suicide. Quand on se jette à l'eau, il est rare qu'on retire son portefeuille. On enlève ses vêtements à la rigueur. Et puis, il y a autre chose...

- Vous m'avez dit qu'il était parti accueillir un client de Me Constant à la gare d'Orsay ?

- Oui, monsieur le commissaire.

- Je suis désolé, madame, mais je suis passé à l'étude avant de venir et aucun client n'était attendu hier soir.

Augustine Vacherot sent l'air lui manquer. Dans une sorte de vertige, elle entrevoit un Gaston secret dont elle n'a jamais soupçonné l'existence. Elle s'écrie :

- Alors il m'a menti! Mais pourquoi? Le commissaire a un soupir :

- C'est ce que j'espère savoir très vite. Me permettez-vous de fouiller dans les papiers personnels de votre mari ?

Augustine hoche la tête tristement et conduit le policier dans un bureau somptueusement meublé. Après un rapide examen, le commissaire sort un paquet de lettres reliées par une faveur et commence à les parcourir.

- Avez-vous entendu parler d'une certaine Hortense Lemoine ?

Augustine Vacherot se laisse tomber sur une chaise :

- Non, jamais. C'était... sa maîtresse?

- Oui. Mais rassurez-vous. Cette correspondance est antérieure à votre mariage. C'est d'ailleurs parce qu'il vous a épousée qu'il a rompu avec elle. Augustine a des yeux implorants:

- Et vous croyez que cette personne pourrait avoir un rapport avec la disparition de Gaston? Le commissaire Cournet a un geste

d'impuissance.

- Je l'ignore, madame. Mais toutes les pistes sont à suivre. J'espère vous donner bientôt de bonnes nouvelles. Avec votre permission, je garde les lettres...

Ainsi qu'il ressort de sa correspondance, Hortense Lemoine est modèle pour peintres et habite Montmartre. Le commissaire se rend à l'adresse sans attendre. Il n'a pas dévoilé à Mme Vacherot la teneur exacte des lettres - à quoi bon ? Les premières sont exaltées, pour ne pas dire plus. Celles du milieu sont du genre pleurnichard. Hortense se plaint de la brusque froideur de son amant. Les dernières, enfin, sont carrément vengeresses. Gaston a annoncé son mariage avec Augustine. Hortense crie sa colère et termine par ces mots: " Tu sais que je suis capable de tout! "

Hortense Lemoine habite un studio très coquettement aménagé. Pourtant, l'occupante des lieux vaut mille fois mieux que le décor. Une brune aux yeux verts, ce n'est déjà pas courant. Mais comme le reste du visage et la plastique sont en harmonie, le résultat est plus qu'agréable à regarder.

Le commissaire montre à la jeune femme la photo de Gaston. Hortense Lemoine a un cri

- Mon dieu! Que lui est-il arrivé ?

- Il a disparu... Pourquoi? Vous l'avez vu récemment ?

La jeune femme fait un visible effort pour reprendre son calme :

- Non. Pas depuis son mariage.

Le commissaire remet la photo dans sa poche.

- Vous mentez, mademoiselle! Vous avez repris votre liaison avec Gaston Vacherot depuis un peu plus d'un an. Ne niez pas: avant de venir ici, j'ai interrogé vos voisins.

Hortense Lemoine a l'air d'un enfant pris en faute.

- C'est vrai, Gaston est revenu. Il s'ennuyait trop avec sa femme. Depuis, c'était merveilleux entre nous, pas une dispute.

- Et hier soir vous l'avez vu?

- Non.

Le commissaire Cournet se dirige vers la porte:

- Cela aussi, nous le vérifierons, mademoiselle Lemoine...

Les deux jours suivants n'apportent aucun élément nouveau au commissaire Cournet. La Seine ne ramène aucun cadavre. Gaston Vacherot ne donne aucun signe de vie. Mais le 8 octobre un témoin se présente, un cocher de fiacre.

- J'ai vu la photo du disparu dans les journaux, monsieur le commissaire. Eh bien, je peux vous dire que j'ai véhiculé ce citoyen-là, pas plus tard qu'il y a quinze jours. Il n'était pas tout seul. Il était avec une dame : une brune aux yeux verts.

Le commissaire écoute avec le plus grand intérêt.

- Vous avez pu surprendre une partie de leur conversation ?

- Et comment donc! Dans la voiture, ils n'ont pas arrêté de se disputer. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais ils ont continué en descendant. La femme avait l'air d'une vraie folle. Elle n'arrêtait pas de répéter : " Si tu me quittes, je te tue! "

Le commissaire Cournet commence à y voir clair.

- Et l'homme, que disait-il?

- Rien. Il bredouillait. Il avait l'air embêté. Il essayait de la calmer...

Hortense Lemoine est arrêtée le jour même. Devant le commissaire, elle nie farouchement. Elle est même scandalisée qu'on puisse la soupçonner.

- C'est le seul homme que j'ai aimé de ma vie! Pourquoi je l'aurais tué?

- Parce qu'il voulait vous quitter.

- Mais je vous ai dit qu'on ne se disputait plus depuis qu'on s'était revus.

- Et dans le fiacre, vous ne vous disputiez pas ?

- C'était juste des mots... Il n'y avait rien derrière. Et puis d'abord, comment j'aurais fait pour le tuer et le jeter dans la Seine?

Le commissaire Cournet a un geste d'impatience :

- Tu l'as fait tuer par un complice! Par un de ces petits voyous de Montmartre.

- Ce n'est pas vrai!

Ce n'est peut-être pas vrai, mais les choses en sont toujours au même point quand, trois mois plus tard, le 15 janvier 1883, Hortense Lemoine comparaît devant la cour d'assises de la Seine, sous l'inculpation de meurtre. Un meurtre sans cadavre, car Gaston Vacherot n'est jamais réapparu ni mort ni vivant.

A son procès Hortense proclame son innocence. Il n'y a aucune preuve contre elle. Elle n'avait aucune raison de tuer le seul homme qu'elle avait aimé et comment elle, une faible femme, aurait-elle pu assassiner un homme bien bâti et le jeter dans la Seine?

Tout cela est sans doute à prendre en considération, mais le fait que la jeune femme ait menti deux fois au cours de l'enquête pèse lourd dans l'esprit des jurés; quant au crime lui-même, il est fort possible qu'elle ait eu un complice dans le monde louche qu'elle côtoyait à Montmartre. Bref, les jurés sont persuadés qu'elle a tué son amant qui voulait la quitter et elle est condamnée à dix ans de prison.

Les gardes emmènent Hortense Lemoine, qui continue à proclamer son innocence, et tout le monde oublie la mystérieuse disparition de Gaston Vacherot... Enfin, pendant six mois.

Le 12 juillet 1883, le planton annonce au commissaire Cournet quelqu'un qui a des révélations à faire à propos de l'affaire Gaston Vacherot. Le commissaire le fait entrer sans grand espoir.

L'homme s'avance dans la pièce, assez gêné. Le commissaire Cournet doit se cramponner à son bureau : ce n'est pas quelqu'un qui vient faire des révélations sur Gaston Vacherot, c'est Gaston Vacherot lui-même! Le commissaire n'ayant toujours pas retrouvé l'usage de la parole, c'est son visiteur qui parle le premier.

- Je suppose que je vous dois quelques explications ?

Le commissaire Cournet arrive à bredouiller quelque chose comme:

- C'est le moins qu'on puisse dire!

Et Gaston Vacherot, terriblement mal à l'aise, commence son incroyable récit.

- Eh bien, voilà, monsieur le commissaire, c'est une histoire de femme. Mais pas ma femme légitime ni ma maîtresse, une troisième...

Le commissaire regarde son interlocuteur bouche bée. Une troisième! Non, vraiment, il n'avait jamais envisagé cette hypothèse. Il laisse le revenant continuer.

- Je n'ai jamais rien eu à reprocher à Augustine, monsieur le commissaire. C'était une épouse modèle. Je crois seulement que je ne l'aimais pas et qu'elle m'aimait un peu trop. Très vite j'en ai eu assez de ses soupirs et de ses yeux langoureux. J'ai renoué avec Hortense... Quelle erreur! Rapidement, elle s'est comportée avec moi exactement comme ma femme. Elle me voulait tout à elle; lorsque j'ai parlé de la quitter, elle m'a fait une scène épouvantable.

Gaston Vacherot s'éponge le front

- C'était une situation intenable, monsieur le commissaire : au lieu d'une femme sur les bras, j'en avais deux. Et c'est alors que j'ai rencontré Sylvia Mercier.

" Sylvia était journaliste, un caractère indépendant, pas du tout le genre de femme qui s'accroche aux hommes. Tout de suite, nous nous sommes plu. Et j'ai eu cette idée folle : les quitter toutes les deux pour partir avec elle.

" Sylvia a tout de suite été d'accord. Nous avons décidé d'aller vivre à Londres. Le 5 octobre dernier, je suis parti de chez moi et j'ai laissé mon portefeuille sur un quai de la Seine.

Le visage de Gaston Vacherot s'assombrit.

- Je voulais faire croire à un suicide. Je vous le jure! Hier, j'ai lu par hasard un journal français. J'ai vu que rien ne s'était passé comme

prevu, qu'on avait accusé Hortense et qu'on l'avait condamnée. Alors, j'ai pris immédiatement le bateau. Voilà...

Hortense Lemoine est sortie le jour même de sa prison. Par la suite, elle a intenté un procès à Gaston en lui réclamant dix mille francs de dommages et intérêts. Mais elle a été déboutée. Laisser son portefeuille sur un quai n'est pas un délit et son ancien amant a pu prouver qu'il n'avait eu aucune intention de lui nuire.

Faute de réparation judiciaire, Hortense a pourtant été largement indemnisée. Sa soudaine célébrité lui a valu un prestige certain auprès des messieurs et elle est rapidement devenue l'une des demi-mondaines les plus en vue.

La malheureuse Augustine Vacherot, trop pieuse pour divorcer, s'est contentée d'une séparation de corps et de biens. Quant à Gaston, que ses deux ex-amoureuses laissaient désormais en paix, il s'est tranquillement installé à Paris avec sa Sylvia. Me Constant, homme aux idées larges, l'a repris dans son étude et Gaston lui a succédé comme prévu.

Bref, il a connu depuis une vie sans problème et sans histoire... Le tout était d'y arriver.

L'impossible verdict

27 juin 1958. Il est minuit un peu passé. C'est une chaude nuit d'été à Nuremberg. Les habitants du vieux quartier de Saint-Jean, dont beaucoup ne dormaient pas en raison de la canicule, sont tirés de leur lit par une fusillade : sept coups de feu, exactement.

Prévenus par les voisins, les policiers arrivent rapidement sur les lieux du drame : c'est dans le petit pavillon attenant à l'épicerie de M. et Mme Kircher qu'ont retenti les détonations... Personne ne répondant, les policiers enfoncent la porte. Ils montent au premier étage, entrent dans la chambre des Kircher et découvrent un spectacle horrible : Albrecht Kircher, soixante-dix ans, et sa femme Paula, soixante-six ans, baignent dans leur sang, criblés de balles.

Les policiers continuent d'explorer le pavillon; au dernier étage, une autre surprise les attend. Dans une petite pièce mansardée, un jeune homme dort dans son lit. Ou plutôt, il fait semblant, car comment n'aurait-il pas entendu les détonations, le mugissement des sirènes et le remue-ménage dans la maison? Un des agents le secoue violemment.

- Finie la comédie! Qui es-tu?

D'une voix qu'il veut ensommeillée, mais qui ne trompe personne, le jeune homme répond:

- Nicklaus Hafner... je suis le commis de M. et Mme Kircher. Pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a?

- Il y a qu'on a assassiné tes patrons! Et c'est toi qui as fait le coup!

Nicklaus Hafner est un grand jeune homme de dix-neuf ans au visage enfantin, presque poupon. Il reste un instant silencieux, la bouche ouverte, et puis déclare brusquement

- Oui, c'est moi...

Le policier lui passe les menottes.

- Allez, viens. Tu raconteras ça au commissaire...

28 juin 1958. Le commissaire Werner Bauman procède au premier

interrogatoire de Nicklaus Hafner. Le jeune homme, mal rasé, les cheveux ébouriffés, a l'air hagard. Le commissaire Bauman ne peut pas s'empêcher de penser qu'il s'agit d'un simple d'esprit. Cela semble d'ailleurs l'évidence, vu les circonstances de son arrestation. Seul un être plus ou moins débile pouvait commettre ce meurtre et aller se recoucher ensuite, en faisant semblant de dormir. Le commissaire Werner Bauman interroge le jeune homme sur les deux points qui restent obscurs - ses mobiles et l'arme du crime, qui n'a pas été retrouvée. Il s'adresse à lui avec douceur, un peu comme on parlerait à un enfant.

- Alors, Nicklaus, qu'est-ce qu'il ta pris ?

Le commis épicier a l'air effectivement d'un gamin pris en faute.

- J'aurais pas dû... Mais M. Kircher, il n'aurait pas dû me traiter de tous les noms parce que j'avais renversé un sac de farine. Ce n'était pas ma faute... C'est vrai, il était en équilibre, ce sac de farine!

- Et c'est pour cela que tu les as tués tous les deux ?

- Ben oui. J'aurais pas dû...

- Et avec quoi tu les as tués?

- Avec le revolver de M. Kircher. Je l'avais vu le ranger dans sa table de nuit... je suis arrivé dans la chambre, je l'ai pris et j'ai tiré.

- Et qu'est-ce que tu en as fait après ?

- Je ne sais plus. je ne me souviens plus... Le commissaire Bauman arrête là son interrogatoire. A part ce mystère de l'arme qui a disparu, le reste lui semble parfaitement clair.

L'affaire semble tout aussi claire aux jurés de Nuremberg qui jugent Nicklaus Hafner le 8 mai

1959. Le seul point discutable est la responsabilité mentale du jeune homme. A la barre, les psychiatres s'accordent à reconnaître qu'elle est atténuée. C'est pourquoi, à l'issue des débats, les jurés rendent un verdict modéré : quinze ans de prison...

Et c'est à ce moment précis que Nicklaus Hafner change totalement d'attitude : il se met à proclamer son innocence. Il crie:

- J'ai avoué pour me rendre intéressant, pour me faire de la publicité, pour que les journaux parlent de moi. Mais ce n'est pas vrai! je n'ai jamais tué M. et Mme Kircher, je le jure!...

Bien entendu, personne ne fait attention aux déclarations d'un simple d'esprit condamné tout ce qu'il y a de plus régulièrement. Le commissaire Werner Bauman reçoit par la suite plusieurs lettres suppliantes que Nicklaus Hafner lui adresse depuis sa prison. Mais bien qu'il soit un homme consciencieux et scrupuleux, cela ne jette pas le doute dans son esprit... Comment ne pas croire à la culpabilité du commis épicier?

16 novembre 1960. Un an et demi a passé. Le commissaire Bauman reçoit un coup de téléphone à son bureau.

- Commissaire Bauman ? Ici, le commissaire Schranz. J'ai du nouveau pour vous dans l'affaire Kircher...

Le commissaire Bauman connaît de nom ce Schranz, responsable d'un autre quartier de Nuremberg. Un policier chevronné, proche de la retraite et réputé pour son sérieux. Cela ne rend que plus inexplicables ses propos.

- Comment: " Du nouveau dans l'affaire Kircher " ? Elle est réglée depuis longtemps!

Le commissaire Schranz s'attendait à la question. Il continue placidement.

- J'ai arrêté il y a dix jours un certain Leopold Schwab. Une scène de ménage plutôt violente: il menaçait sa femme d'un revolver.

- Écoutez, je ne vois pas...

- Laissez-moi poursuivre, mon cher collègue. Comme nous le faisons tous en pareil cas, j'ai fait examiner l'arme et j'ai comparé ses caractéristiques avec celles des affaires récentes... Eh bien, je peux vous dire que c'est avec ce revolver qu'ont été tués M. et Mme Kircher!

Il y a un moment de silence et puis la voix incrédule du commissaire Bauman.

- C'est... sûr ?

- Tout ce qu'il y a de certain. Et ce n'est pas tout: Leopold Schwab a passé des aveux complets. je pense que, vu les circonstances, vous allez reprendre le dossier, mon cher collègue...

Le commissaire Werner Bauman murmure un assentiment et raccroche, accablé... L'ironie, teintée de réprobation, de Schranz n'était que trop perceptible. Comment a-t-il pu commettre une telle erreur? Préparer la voie à une erreur judiciaire? Il faut agir sans perdre un instant.

Une heure plus tard, Leopold Schwab est dans le bureau du commissaire Bauman. Il n'a pas du tout la même allure que Nicklaus Hafner. Il est plus âgé, trente ans; il a l'air d'avoir plus de plomb dans la cervelle aussi... Il se tient en face du commissaire, l'air sombre.

- Racontez-moi comment cela s'est passé.

- Pour les épiciers? C'est simple. je voulais cambrioler chez eux. je suis entré avec une fausse clé. J'ai voulu aller voir dans leur chambre, au cas où il y aurait eu des bijoux. Mais ils se sont réveillés; alors, j'ai tiré.

- Ce revolver, c'était à eux ?

- Non, c'était le mien.

- Comment l'avez-vous eu?

- Je l'ai gardé de la guerre.

Le commissaire Bauman ne réplique rien... Effectivement, l'arme est un modèle militaire datant de la Seconde Guerre mondiale. Tout concorde... Cela n'empêche pas le policier d'être mal à l'aise. Les aveux, il est bien placé pour le savoir, ne sont pas une preuve. Mais dès le lendemain, un fait nouveau va définitivement entraîner sa conviction.

Dans son bureau, le commissaire Bauman interroge Lisa Schwab, la femme de Leopold, celle-là même qu'il avait menacée du revolver du crime. Lisa Schwab est une grande brune qui ne manque pas de genre. Mais elle semble curieusement absente. Elle répond mécaniquement aux questions que lui pose le policier... Tout à coup, elle se tait et

éclate en sanglots.

- Il faut que je vous dise tout! je ne peux plus me taire, c'est trop lourd. Et puis, un innocent est en prison.

Le commissaire Werner Bauman a conscience de la gravité de ce qu'il va entendre. Lisa Schwab poursuit

- Le 27 juin 1958, Leopold est rentré très tard, vers trois heures du matin. Il semblait bouleversé. Comme je lui demandais ce qui se passait, il m'a dit: " je viens de faire une bêtise; j'ai tué un homme et une femme! "

Il reste maintenant au commissaire Bauman une dernière personne à interroger: Nicklaus Hafner... Mais qu'est-ce qu'il lui a pris? Pourquoi s'est-il accusé? A croire qu'il voulait qu'on commette une erreur judiciaire!

Ce sont ces questions que pose Werner Bauman au jeune homme dans le parloir de la prison. Nicklaus a l'air gêné.

- D'abord, j'ai eu peur. J'ai eu peur de vous, des policiers. Alors, j'ai dit n'importe quoi. Et après, j'ai continué à avouer parce que j'ai eu envie qu'on parle de moi; je voulais un beau procès, des avocats, des journalistes. C'est quand j'ai compris que j'allais rester quinze ans en prison que j'ai dit la vérité...

Tout cela est, somme toute, logique dans l'esprit pas très solide du commis épicier et, fin novembre 1960, il est gracié et quitte la prison de Nuremberg. Dans la presse et l'opinion, on se félicite que la peine de mort n'existe plus en Allemagne; on frémit à la perspective de l'irréparable qui aurait pu se commettre.

6 avril 1961. Nicklaus Hafner est libre depuis un peu plus de quatre mois et, dans cette cour d'assises de Nuremberg où il avait été condamné à quinze ans de prison, on va juger Leopold Schwab pour le même meurtre.

Le public ne peut s'empêcher d'éprouver un malaise lorsqu'il voit un second accusé s'asseoir au même banc que le premier. Du moins pense-t-il qu'il est au bout de ses surprises. Pourtant, il se trompe. Le procès de Leopold Schwab va être un des plus sensationnels des annales allemandes!

Premier coup de théâtre : d'entrée de jeu, Leopold Schwab revient sur ses aveux. Le président s'en étonne.

- Alors, pourquoi avez-vous dit que c'était vous? Leopold Schwab a un geste vague.

- Je ne sais pas. J'ai perdu la tête...

La réponse n'est guère convaincante. De l'avis général, Schwab adopte cette tactique sur les conseils de son avocat, mais elle ne tiendra pas devant les faits. D'autant que le président lui demande:

- Dans ce cas, expliquez-nous comment vous êtes en possession de l'arme du crime.

L'accusé n'a l'air nullement gêné.

- C'est très simple. Le 27 juin 1958 vers minuit, j'étais dans la rue. Quand je suis passé devant le pavillon des Kircher, j'ai entendu des coups de feu et j'ai vu quelque chose qu'on jetait par la fenêtre. Je l'ai ramassé : c'était un revolver. J'ai voulu le jeter. Mais j'ai pensé que cela devait être l'arme du crime et que maintenant il y avait mes empreintes dessus. Alors, je l'ai gardé...

Dans l'assistance, il y a un moment de flottement. Tout cela est vraisemblable. On imagine très bien Nicklaus Hafner, le commis épicier simple d'esprit, complètement affolé après avoir accompli son crime, jetant le revolver par la fenêtre... Mais il reste le témoignage de Lisa Schwab, la femme de Leopold, qui l'accuse formellement d'être l'assassin. Il lui a confessé son crime tout de suite après l'avoir commis.

Lisa Schwab vient à la barre, et c'est le second coup de théâtre.

- J'ai menti, monsieur le Président.

- Comment!

- Leopold ne m'a jamais dit qu'il avait tué les Kircher. J'ai inventé cela pour me venger de lui. Il m'avait fait subir trop de choses depuis que nous étions mariés. Maintenant, je regrette. je ne veux pas faire condamner un innocent.

Lisa Schwab est arrêtée pour faux témoignage a la fin de sa

déposition, mais cela ne résoud pas le problème... ” Un innocent “, a-t-elle dit, en parlant de son mari. Effectivement, on ne voit plus guère ce qui subsiste de l'accusation. Leopold Schwab s'est très bien expliqué à propos du revolver et maintenant que sa femme se rétracte, c'est la dernière preuve contre lui qui disparaît.

Le témoin suivant n'est autre que Nicklaus Hafner... Le public retient son souffle. En quelques instants, la situation a changé du tout au tout. Le commis épicier n'est plus la malheureuse victime d'une affreuse erreur, il est redevenu d'un seul coup terriblement suspect. Va-t-il s'effondrer à la barre, tout avouer de nouveau?

Le président s'y emploie.

- Monsieur Hafner, vous avez été gracié. Même si vous reconnaissez aujourd'hui être coupable, vous ne serez plus inquiété pour ce meurtre. En revanche, vous pouvez sauver un innocent... Répondez-moi, monsieur Hafner, avez-vous, oui ou non, tué M. et Mme Kircher?

Nicklaus Hafner semble en proie au plus vif affolement. Il se passe et repasse la langue sur les lèvres, il se retourne comme s'il attendait de quelqu'un une aide ou un conseil.

- Alors, monsieur Hafner?..

Dans le public, la tension est à son comble. Il est rare de vivre dans une salle d'audiences un moment d'une telle intensité. Nicklaus Hafner répond enfin, d'une voix précipitée, sans oser regarder le président en face.

- Je suis innocent. je n'ai pas tué M. et Mme Kircher. J'ai inventé cela parce que j'avais peur des policiers et aussi parce que je voulais qu'on parle de moi.

Le président fait encore une tentative.

- Vous n'êtes pas vraiment responsable. Vous avez tiré dans l'affolement et vous avez jeté le revolver par la fenêtre. Avouez, monsieur Hafner, vous ne risquez rien!

- Non! Je n'ai rien fait. Je vous le jure! Cette fois, il n'y a rien à ajouter, Nicklaus Hafner n'en dira pas plus...

Mais, même dans ces conditions, les jurés étaient bien trop ébranlés

pour rendre un verdict de culpabilité et Leopold Schwab a été acquitté.

Ce sont deux hommes libres qui ont quitté le palais de justice de Nuremberg, deux hommes dont l'un d'eux était, selon toute probabilité, un meurtrier... Mais la justice avait choisi la prudence et il vaut mieux qu'elle se trompe dans ce sens-là que dans l'autre.

L'assassin a tête de mort

9 septembre 1956. Herbert Jones, directeur d'une chaîne de boulangeries à Glasgow, en Écosse, quitte sa villa d'une banlieue résidentielle de la ville. Il dépose un baiser sur le front de son épouse Betty, quarante-cinq ans.

Et il part en voiture, direction le lac Lomond pour une partie de pêche qui doit durer quinze jours. Herbert Jones est ennuyé de laisser sa femme. Mais c'est elle qui a insisté pour qu'il prenne quand même ses vacances. Betty a eu, le mois précédent, des ennuis cardiaques. C'est pour cela qu'elle n'a pas pu le suivre. Elle est encore en convalescence. Mais Herbert Jones n'est pas trop inquiet pour elle. Outre leur fille Carol, dix-sept ans, qui est là, sa belle-soeur Sarah a accepté de rester auprès de Betty pendant son absence.

M. Jones part donc, l'esprit serein. Au bout de quelques kilomètres, il ne pense plus qu'aux saumons et aux exploits qu'il va accomplir.

En arrivant au lac Lomond, il donne un coup de téléphone à sa femme. Elle le rassure: tout va bien...

17 septembre 1956, 8 h 45 du matin. Tuppence Grove, femme de ménage des Jones, se rend à son travail. Elle a un mouvement de surprise en pénétrant dans le jardin du pavillon. La maison est fermée, alors qu'à cette heure, sa patronne est levée depuis longtemps. En s'approchant, elle remarque qu'un volet a été forcé et un carreau cassé.

La femme de ménage s'enfuit en courant. Elle appelle à son secours la première personne qu'elle rencontre. C'est le facteur en train d'effectuer sa tournée.

Tous deux retournent vers le pavillon. Le facteur entre le premier. Tout est silencieux. Tuppence Grove lui souffle:

- Le premier étage, c'est là qu'il y a les chambres. Le facteur monte l'escalier, suivi de la femme de ménage. Il pousse une porte et recule. Il est très pâle :

- Deux femmes sur le lit... Il y a du sang partout. La femme de ménage manque de se trouver mal. Et soudain elle pousse un cri :

- Carroll!

Malgré sa terreur, elle se rue vers la chambre de la jeune fille. Elle ouvre la porte... Une forme est allongée à terre, couverte de taches rouges. Il y a alors un râle affreux, inhumain. Le corps est secoué d'un grand frisson et retombe immobile. Le facteur et la femme de ménage restent longtemps figés. Ils viennent d'entendre le dernier soupir de Carroll Jones, assassinée en même temps que sa mère et sa tante.

L'inspecteur Mac Bird est sur les lieux peu après. Il n'est pas besoin d'un médecin légiste pour se rendre compte que les victimes ont été tuées par des coups de feu tirés à bout portant.

Mme Jones et Sarah ont été surprises dans leur sommeil. Mais dans le cas de la jeune Carroll, il y a des traces de lutte.

Le ou les assassins se sont introduits dans le pavillon en forçant un volet et en cassant un carreau. Le plus étonnant est que le vol ne semble pas être le mobile de ce crime sauvage. Quelques billets de banque, en évidence sur une commode, sont restés à leur place et il y avait des bijoux dans le meuble de toilette de Mme Jones.

L'inspecteur découvre encore plusieurs indices, ou du moins des traces. L'assassin a fumé plusieurs cigarettes qu'il a écrasées à même le sol. Elles sont malheureusement de la marque anglaise la plus courante. Dans la cuisine, il y a également des boîtes de conserve ouverte, des conserves de poisson...

Une enquête difficile commence, pour l'inspecteur Mac Bird. D'autant que le crime soulève immédiatement une intense émotion à Glasgow et dans toute l'Écosse. L'opinion exige que le coupable soit rapidement découvert. Mais la tâche n'est pas facile. Aucune empreinte n'a été retrouvée sur les lieux. Aucun témoin n'a vu quoi que ce soit. Et surtout l'absence apparente de mobile est déroutante. Ce meurtre ressemble à celui d'un rôdeur, mais rien n'a été dérobé. Alors, un crime gratuit, l'acte d'un sadique ?

C'est à ce moment qu'un témoignage va donner à l'affaire un tour plus horrible encore. Dans le bureau de l'inspecteur Mac Bird se présente un homme dont la figure s'orne d'une magnifique moustache rousse.

- Monsieur l'inspecteur, je suis passeur sur la rivière Clyde. C'est moi qui conduis le bac, autrement dit.

- Et alors ?
- Alors, le 16 septembre, le soir du crime, parmi les passagers, il me semble avoir reconnu M. Jones. L'inspecteur mesure l'importance de la nouvelle. Il tient à avoir toutes les précisions.
- C'était dans quel sens: en venant de Glasgow ou vers Glasgow?
- Vers Glasgow, monsieur.
- Quelle heure était-il?
- Onze heures du soir. C'était mon dernier passage.
- Et le premier passage, le matin, a lieu à quelle heure?
- Six heures. Mais je ne peux pas vous assurer d'avoir vu M. Jones. A vrai dire, j'avais pas mal bu pendant la soirée. je n'avais pas la vue très claire ce matin-là...

L'inspecteur remercie le témoin et fait le point. Il le fait en professionnel, c'est-à-dire en faisant abstraction de tout ce que cette hypothèse suppose d'horreur... Pour aller du lac Lomond à Glasgow, il faut effectivement emprunter obligatoirement le bac qui franchit la rivière Clyde. En prenant celui de vingt-trois heures et en rentrant par celui de six heures du matin, Jones avait le temps d'accomplir le triple crime et de rentrer à son hôtel pour le petit déjeuner...

Une vengeance de mari jaloux? Un drame familial ?

Voilà qui expliquerait qu'il n'y ait pas eu vol. Du coup, l'inspecteur Mac Bird abandonne les pistes qu'il suivait jusqu'à présent : les malfaiteurs de Glasgow et des environs, bien connus de la police. Il convoque Tuppence Grove, la femme de ménage, pour l'interroger.

- Des disputes entre Monsieur et Madame Peut-être une fois ou deux. Mais pas plus que chez les autres?
- Avant sa mort, est-ce que Mme Jones semblait inquiète ?
- Pas du tout, monsieur l'inspecteur.
- Elle ne vous a pas fait part de soupçons en ce qui concerne son mari ?

La brave femme devient toute rouge...

- Mais qu'est-ce que vous allez supposer ? Vous ne croyez tout de même pas que M. Jones?... Sa femme et sa petite Caroll qu'il adorait! Oh! C'est honteux! Honteux!...

L'inspecteur a beau insister, il n'obtient pas davantage de la femme de ménage. Elle quitte la pièce en larmes. Mais Mac Bird a de la suite dans les idées. Il interroge à plusieurs reprises Herbert Jones. Celui-ci, d'abord abasourdi, se défend avec acharnement...

Pourtant, l'inspecteur arrive à obtenir du juge l'inculpation de Jones, qui se retrouve en prison, soupçonné du meurtre de sa femme, de sa fille et de sa belle-soeur. On comprend dans ces conditions que les journaux écossais fassent leurs gros titres sur l'affaire. " Sommes-nous en présence du criminel le plus monstrueux du siècle? Cet homme honorable, un des notables les plus en vue de Glasgow, a-t-il massacré sauvagement toute sa famille pour une raison inconnue? "

Pendant des jours, l'inspecteur Mac Bird s'acharne contre le prisonnier. Les interrogatoires se succèdent. Mais sans résultat. Si Herbert Jones avait eu matériellement la possibilité de commettre le crime, il est impossible de discerner l'ombre d'un mobile. L'inspecteur ne parvient pas à prouver pourquoi cet homme, bon père et bon époux, aurait tué toute sa famille...

Le 3 décembre, il se résout à remettre en liberté Herbert Jones après soixante-sept jours de prison. En rentrant chez lui, brisé, anéanti, M. Jones a une surprise. Parmi le courrier, il découvre une lettre. Elle émane d'un avocat, Me Boole.

" Mon client, Alan Murdoch, aimerait vous rencontrer dans mon étude. Il a des révélations à vous faire sur le meurtre. "

M. Jones prend contact et la rencontre a lieu. C'est un homme jeune qui l'attend. Il n'a pas trente ans. Son aspect physique est de ceux qu'on ne peut pas oublier. Il a un visage extrêmement maigre : des yeux noirs brillants, profondément enfoncés dans leurs orbites, des joues creuses, des dents très hautes sur une mâchoire proéminente. Les cheveux noirs, crépus, accentuent encore cette maigreur... Une tête de mort. Il n'y a pas d'autre mot. Cet homme a une tête de mort!

Herbert Jones est mal à l'aise. Conformément aux vœux de son client,

l'avocat se retire pour qu'ils puissent discuter seul à seul. Alan Murdoch entame l'entretien. Il parle d'une voix douce, presque efféminée.

- J'ai des choses très importantes à vous dire, monsieur Jones, je connais l'assassin.

Herbert Jones bondit sur son siège.

- Qui? Dites-moi son nom!

Un sourire apparaît sur les lèvres décharnées du jeune homme.

- Je ne peux pas. je l'ai promis. Mais je vais vous prouver que je ne mens pas. Cette personne m'a donné certains détails. Par exemple, dans la chambre de votre fille, il y a des rideaux rouges. Le soir de sa mort, sur sa table de nuit, il y avait une photo représentant vous-même, votre femme et elle en maillot de bain sur une plage. La chambre de votre femme est tapissée en bleu. Sur un meuble, il y a un nécessaire de toilette en écaille...

Herbert Jones a un mouvement de recul comme s'il se trouvait devant un animal dangereux, un serpent venimeux.

- Ce n'est pas possible! Vous y étiez... C'est vous! Le jeune homme sourit toujours.

- Mais non, monsieur, c'est une personne que je connais. Je fais cela pour vous aider. Pour que vous puissiez vous défendre si on vous accuse une nouvelle fois...

Mais Herbert Jones ne l'écoute plus. Il part en courant jusqu'au siège de la police. Il se rue dans le bureau de l'inspecteur Mac Bird.

- Je sais qui est le coupable. je viens de le voir. Il s'appelle Alan Murdoch!

Mais le lieutenant ne s'émeut pas. Il réplique calmement :

- Ce n'est pas lui.

Herbert en a le souffle coupé de saisissement.

- Parce que vous le connaissez?

- Bien sûr, c'est un mauvais garçon de Glasgow. Un des premiers que nous ayons interrogés après le meurtre. Mais nous avons rapidement acquis la conviction qu'il n'y était pour rien.

Herbert Jones a beau lui répéter ce que vient de lui dire le jeune homme, les détails qu'il a donnés sur son intérieur, l'inspecteur ne l'écoute visiblement pas. A bout d'argument, il lui lance:

- Mais enfin, qu'est-ce que vous attendez, qu'il recommence ? Qu'il tue une autre famille ? L'inspecteur ne répond pas. Et les choses vont en rester là pendant un an...

Le 28 décembre 1957, Patricia Wilson prend l'autobus pour se rendre au bal avec son fiancé. Le lendemain, en constatant qu'elle n'est pas rentrée, ses parents s'inquiètent. La police est prévenue et les agents qui se rendent sur place font des découvertes alarmantes.

De l'endroit où elle attendait l'autobus jusqu'à un petit bois proche, il y a une piste qu'on peut suivre facilement : des objets personnels tombés à terre, un bâton de rouge à lèvres, un mouchoir, une chaussure. Mais la jeune fille elle-même est introuvable.

Le lendemain, 29 décembre 1957, un homme très ému vient faire une déposition dans le bureau de l'inspecteur Mac Bird.

- Il s'est passé quelque chose d'étrange la nuit dernière. Ma femme et moi, nous étions dans le salon. Il devait être onze heures. C'est alors que nous avons vu... c'était affreux! Une face toute blanche collée contre la vitre. Elle suivait chacun de nos gestes. je n'ai jamais rien vu de tel. On aurait dit une tête de mort. Ma femme a eu beaucoup de présence d'esprit. Elle m'a dit:

" - George, va chercher le fusil. " J'ai répondu :

" - Oui, j'y vais.

" Nous n'avons jamais eu de fusil. Mais instantanément, le visage blanc a disparu.

L'inspecteur Mac Bird s'apprête à enregistrer ces déclarations mais l'homme n'a pas fini...

- Ce n'est pas tout, inspecteur... Il y a quelque chose de bizarre dans le

pavillon d'en face, chez les Smith. Leurs volets sont encore fermés. Or, ils se lèvent toujours tôt le matin. Peut-être sont-ils partis en voyage. Mais après ce que nous avons vu cette nuit, j'ai préféré vous avertir.

L'inspecteur Mac Bird est sur les lieux un quart d'heure plus tard. Tout de suite, il a une impression désagréable : ce volet forcé et ce carreau cassé lui rappellent des souvenirs. C'est par la cuisine que le malfaiteur s'est introduit. Et ce que voit le lieutenant lui donne une tragique certitude : des boîtes de conserve ont été ouvertes, des conserves de poisson, des cigarettes ont été écrasées à même le sol...

En se dirigeant vers les chambres, il ne se fait plus aucune illusion sur ce qu'il va trouver. Et, effectivement, c'est le même carnage, le même spectacle d'horreur que chez les Jones. M. et Mme Smith baignent dans leur sang sur le lit. Tous deux ont été tués par une balle tirée presque à bout portant. Dans sa chambre, un garçon de sept ans a été abattu de la même manière. C'était William, le fils des Smith.

Cette fois, l'horreur s'empare de Glasgow. La police doit agir! Un meurtrier fou se trouve dans la ville et cette fois, il ne peut s'agir d'Herbert Jones, si longtemps soupçonné du meurtre de sa famille.

En revanche l'information qu'il avait donnée à la police sur ce jeune homme qui avait voulu le rencontrer, ne peut plus être ignorée... Alan Murdoch est arrêté, questionné. Le jeune homme squelettique prend place dans le bureau de l'inspecteur Mac Bird. Avec le plus grand calme, il répond à toutes ses questions d'une manière polie et précise.

L'interrogatoire dure la nuit entière sans que le policier ait pu marquer un avantage quelconque. Et puis, au matin, comme s'il en avait assez, comme s'il estimait que le jeu avait assez duré, le jeune homme dit, de sa voix toujours égale :

- Bien, maintenant je vais parler. C'est moi qui ai tué les Jones, les Smith et la jeune fille de l'autobus. Vous avez même oublié une victime: Katy Mac Gregor.

Le lieutenant fouille dans ses souvenirs... Katy Mac Gregor, dix-sept ans, sauvagement assassinée le 5 janvier 1956. Son corps mutilé avait été retrouvé sur un terrain de golf. Le meurtre n'avait pas été élucidé.

Et le jeune homme continue ses aveux, avec détachement, dans un style glacé.

- Pour les Jones, je suis allé dans une chambre où il y avait une fille. Je lui ai donné un coup de poing qui lui a fait perdre conscience. Ensuite, je suis allé dans une autre chambre. J'ai tiré sur les deux personnes qui s'y trouvaient. Puis j'ai entendu du bruit dans la première chambre. La fille était revenue à elle. Nous nous sommes battus et je l'ai tuée également. Pour la fille de l'arrêt d'autobus, je l'ai abordée et je l'ai tuée. J'ai creusé avec une pelle et je l'ai enterrée dans un bois. Pour les Smith, j'ai fait comme chez les Jones. J'ai assommé le garçon. J'ai tué les parents puis je suis revenu tuer le garçon.

Abasourdi, l'inspecteur Mac Bird ne peut s'empêcher de poser la question

- Mais pourquoi?

Alan Murdoch secoue son long visage décharné. Il a l'air de réfléchir comme si c'était la première fois qu'il envisageait les choses sous cet angle. Enfin, il laisse tomber:

- Par hasard...

C'est tout. On n'en saura jamais plus sur l'une des plus horribles séries de crimes de l'après-guerre. Pendant les reconstitutions, Alan Murdoch fait preuve de la même invraisemblable froideur. Il refait tous ses gestes sans l'ombre d'une émotion. Lors de la reconstitution du meurtre de la jeune fille à l'autobus, il parcourt le trajet qu'il a fait avec elle. Il s'arrête dans le petit bois, tourne pendant une minute ou deux et s'arrête.

- C'est là que je l'ai enterrée. je vous parie qu'elle est juste sous mes pieds.

Les policiers se mettent à creuser : c'est parfaitement exact 1

Alan Murdoch a été reconnu normal et responsable par les psychiatres. Son procès s'est ouvert sans tarder en mai 1958. Après une telle série d'horreurs, le verdict était connu d'avance. Pourtant, le procès d'Alan Murdoch devait réserver encore des surprises.

En pleine audience, juste avant la comparution d'Herbert Jones comme témoin, il congédie ses avocats. Il entend assurer sa défense lui-même... Sensation dans le prétoire! Le président essaie de le faire revenir sur cette décision désastreuse. Mais il ne peut s'y opposer, ses

avocats non plus.

C'est donc Murdoch lui-même qui interroge Herbert Jones. Et tout de suite, on comprend ce qu'il avait derrière la tête. Il accuse M. Jones d'être l'assassin de sa famille et veut lui imputer tous ses autres crimes.

Et, entre cet homme déjà accusé une fois par la police et le jeune homme à tête de mort, c'est un dialogue dramatique qui s'engage.

- Quand vous êtes venu me voir chez mon avocat, vous m'avez dit que c'est vous qui aviez fait le coup.

- C'est faux!

- Vous avez même ajouté que vous regrettiez.

- C'est faux!

- Et vous m'avez dit: " je recommencerai. "

- C'est ignoble! C'est un mensonge...

Mais un tel stratagème ne pouvait pas tromper les jurés. Alan Murdoch a été condamné à mort et il a été pendu le 11 juillet 1958 sans avoir donné d'autre explication à ses actes.

Il est entré dans les annales de la grande criminalité avec son mystère et son surnom : " l'assassin à tête de mort ".

Un simple coup de téléphone

Joseph Martin habite, ce mois de mai 1936, une ferme d'un petit village de l'Ain, avec sa femme Émilie et leur fille Juliette, âgée de dix ans.

Joseph a deux frères. L'un plus âgé, Pierre, l'autre plus jeune, Michel. Tous deux sont restés avec les parents pour exploiter la ferme principale.

Tout va donc bien jusqu'à la nuit du 10 mai 1936 où Joseph se réveille brusquement avec une insupportable douleur au ventre. C'est du côté droit. C'est sûrement l'appendicite. Il faut faire vite. Émilie court chercher un médecin, ce qui n'est pas si facile en pleine campagne et en 1936.

Le médecin n'arrive que le matin. Immédiatement, il diagnostique une appendicite aiguë. Il faut conduire Joseph en ambulance à Genève, la grande ville la plus proche, pour qu'il y soit opéré d'urgence. Sur le pas de la porte, le docteur ne cache pas ses craintes à Émilie. Même si l'opération se passe bien, il faudra encore attendre huit jours pour que son mari soit hors de danger. D'ici là, interdiction de le voir.

L'opération se déroule bien et Émilie passe les huit premiers jours dans l'angoisse.

Le huitième jour, elle se rend à Genève à la clinique Beauséjour où on lui permet d'approcher son mari. Il va beaucoup mieux. La fièvre est tombée ce qui est le meilleur symptôme possible. Les médecins font, bien entendu, les réserves d'usage, mais, compte tenu de l'exceptionnelle robustesse du malade, ils laissent à Émilie tous les espoirs. D'ailleurs Joseph a un excellent moral. Il a bien recommandé à sa femme de rassurer toute la famille; il est sûr de s'en tirer.

C'est donc confiante qu'Émilie retourne chez elle et le soir, elle peut enfin s'endormir tranquillement, pour la première fois depuis une semaine.

Mais elle ne dort pas longtemps. Au milieu de la nuit, on frappe violemment à la porte. Elle se réveille, elle croit s'être trompée, mais on frappe bien en bas et les coups redoublent.

Heureusement, Émilie s'est méfiée. Elle n'a pas voulu rester seule

après le départ de son mari. Elle a demandé à son beau-frère cadet, Michel, de coucher dans la pièce à côté. A la campagne, dans une ferme isolée, il faut un homme. Michel, c'est le costaud de la famille, un bel athlète comme il n'y en a pas deux au village. Michel, d'ailleurs, arrive. Lui aussi a entendu. Il tient à la main un solide gourdin.

- Il faut y aller, Émilie. C'est peut-être grave. Mais ne t'inquiète pas, j'ai ce qu'il faut!

Émilie descend l'escalier. Elle regarde par la fenêtre. Il y a une voiture avec les phares allumés. Qu'est-ce que cela veut dire ? Elle se retourne vers son beau-frère, pour voir s'il est bien là, prêt à la défendre, et elle ouvre.

C'est un homme en tenue de ville, avec un costume et une cravate.

- Vous êtes bien Mme Joseph Martin?

- Oui.

- Je suis chauffeur de taxi à Genève. Je suis désolé, madame, c'est votre mari.

Émilie ne dit rien. Elle sent un grand vide.

- C'est la clinique qui m'a appelé par téléphone. Il faut que je vous amène auprès de lui. Il est au plus mal. Il veut vous voir, vous et sa fille.

Bouleversée, presque inconsciente, Emilie habille la petite Juliette encore endormie; elle enfille elle-même une jupe et un manteau et se jette avec l'enfant dans le taxi, qui démarre immédiatement sur les chapeaux de roues.

Ce n'est qu'un peu plus tard, cinq minutes après peut-être, alors qu'on a déjà parcouru pas mal de kilomètres, qu'Émilie se met à réfléchir...

Voyons, pense-t-elle, ce n'est pas possible! Joseph qui allait si bien il y a quelques heures, qui n'avait plus de fièvre, qui était si confiant, il ne peut pas être à la mort ! Et puis les médecins avaient été rassurants.

Brusquement, Emilie se sent mal à l'aise dans ce taxi. Elle perçoit autour d'elle comme une menace. C'est peut-être la nuit. C'est peut-

être l'aspect inquiétant de la forêt comtoise, dense, touffue, avec ses sapins tous pareils, qui surgissent brusquement dans le noir. C'est peut-être cette route déserte sur laquelle ils ont croisé tout au plus deux voitures depuis qu'ils sont partis. C'est peut-être cet homme au volant, qui ne dit rien et à qui elle n'ose parler.

Émilie ne sait pas. Tout ce qu'elle sait, c'est que maintenant elle a peur. Elle est seule, en pleine nuit, au milieu de la forêt, avec sa fille. Elle se sent prise au piège. Elle serre contre elle l'enfant, qui est pâle, muette, et qui a sûrement aussi peur qu'elle.

Et, c'est terrible à dire, Émilie se prend à espérer que ce soit vrai : que son mari soit réellement en train de mourir! Tout, plutôt que ce qui pourrait leur arriver à elle et à sa fille! Cela, elle ne le veut pas! Elle ne veut même pas y penser...

Émilie regarde les panneaux. C'est bien la route de Genève, cette route qu'elle a déjà faite le matin même. Mais cela ne veut rien dire. Elle ne sera rassurée qu'en voyant les grilles de la clinique.

Le taxi entre dans les faubourgs de Genève, passe devant la gare de Cornavin, se dirige avec sûreté dans les rues désertes de la ville et les grilles de la clinique apparaissent.

L'angoisse d'Émilie tombe d'un seul coup. Mais aussitôt, une autre la remplace. Elle se précipite sur la sonnette des urgences. L'infirmière de garde paraît. Elle a l'air plutôt surpris et pas très aimable.

- Je suis madame Martin.

- Je sais bien, je vous ai vue cet après-midi.

- Je veux voir mon mari.

- Voir votre mari à trois heures du matin?

- Mais il est en train de mourir!

- Pas du tout. Il va très bien. Il y a un quart d'heure, quand j'ai fait ma ronde, il dormait paisiblement.

- Alors, ce n'est pas la clinique qui a téléphoné au taxi?

- Personne n'a téléphoné de la clinique. Émilie se retourne vers le

chauffeur, qui est resté là. Il ne comprend rien lui non plus.

- Mais je suis sûr, moi, qu'on m'a téléphoné! J'étais à la station de la gare. Un peu après deux heures, il y a eu un appel. Ils m'ont dit que c'était la clinique Beauséjour, qu'il y avait un malade qui allait mourir et qu'il fallait prévenir sa femme et sa fille. Ils m'ont dit le nom de votre mari et de votre village. Comme je connaissais la région et que c'était, en quelque sorte, un devoir, j'ai accepté.

Le chauffeur semble sincère et Émilie comprend : le coup de téléphone était destiné à l'éloigner et à laisser la ferme vide. Car Michel sera allé certainement chez ses parents leur apprendre la nouvelle.

Sans argent, Émilie repasse la frontière à pied, avec Juliette, épuisée. Côté français, un petit bistrot vient juste d'ouvrir. Elle y entre, à bout de forces et de nerfs. Le patron et la patronne regardent intrigués cette femme et cette petite fille, à une heure aussi matinale. Émilie n'y tient plus. Elle leur fait le récit de ses malheurs. Le patron est un brave homme. Il lui propose de la raccompagner en voiture. Les voici partis. Un quart d'heure après, la ferme Martin apparaît au loin.

Elle ne s'était pas trompée: il y a de la lumière à toutes les fenêtres; les volets sont arrachés. Le premier acte du drame est terminé. Le second va commencer, et il sera malheureusement beaucoup plus tragique...

En arrivant à la ferme Martin, la police fait ses premières constatations.

Après avoir brisé les volets, le voleur est monté directement à la chambre des époux. Là, il a fracturé l'armoire à linge et s'est emparé des économies et de tous les papiers. Il y en avait pour trois mille francs en billets et quinze mille francs en actions. Le voleur n'a touché à rien d'autre, preuve, selon les policiers, qu'il connaissait les lieux.

Pourtant, le premier témoignage qu'ils entendent va les orienter dans une voie un peu différente. Michel Martin vient les trouver dès le matin du vol; Michel, comme Émilie l'avait deviné, était allé, dès le départ du taxi, prévenir ses parents.

Or, en quittant la ferme, Michel a aperçu une voiture. Cette voiture l'a même suivi un instant, comme pour s'assurer qu'il prenait bien la direction de la maison des parents Martin, puis elle a fait demi-tour. Il est persuadé d'avoir reconnu le véhicule: c'est celui du vétérinaire, M. Montois.

Mais ce témoignage n'intéresse pas les policiers. Ou, pour parler plus exactement, il ne leur plaît pas. M. Montois est un notable, un personnage important et tout le monde sait qu'il dispose d'appuis politiques discrets autant qu'efficaces. Interroger Montois comme suspect, si ce n'est pas lui le coupable, c'est risquer sa carrière.

D'ailleurs, le témoignage de Michel Martin est difficilement croyable. D'abord, il a très bien pu se tromper. Comment peut-il être sûr d'avoir reconnu, dans cette nuit particulièrement obscure, une voiture plutôt qu'une autre? Et surtout, pourquoi Montois, un homme honorable, et très riche pardessus le marché, se serait-il tout à coup mis en tête de piller un ménage de paysans? Tout cela n'a aucun sens!

La police abandonne donc cette piste et revient à son idée première: c'est un familier des Martin qui a fait le coup. Ou même quelqu'un de la famille.

Or, une rumeur court au village: c'est Pierre Martin, le frère aîné de Joseph, qui a fait le coup. C'est un peu le chef de famille; le père est déjà vieux. Si son frère Joseph venait à mourir, il aurait sûrement des discussions d'intérêt avec sa belle-soeur. Alors, il a préféré prendre les devants et s'emparer de l'argent.

Un banquier de Nyon signale à la police qu'un inconnu élégamment vêtu a tenté de changer chez lui des actions qui sont semblables à celles des Martin. Ni la police, ni l'opinion n'en tiennent compte. Et le calvaire du malheureux Pierre commence.

Chez les commerçants, au café, on l'évite. Les portes se ferment. On chuchote quand il n'est pas là; quand il approche, on se tait et dès qu'il s'éloigne, les chuchotements reprennent. Ceux qui ont été interrogés par la police lui montrent le poing dans le dos, comme pour lui dire : si on est embêtés, c'est ta faute. Qu'est-ce que tu attends pour aller te dénoncer?

Pierre Martin n'en peut plus. Il a été gravement blessé à la guerre; depuis, sa santé est fragile. Le 29 mai, il déclare à son père que si les gendarmes viennent encore une fois l'interroger, il se suicidera.

Les gendarmes viennent encore une fois l'interroger et, le 30 mai, on retrouve son cadavre, les bras en croix, les deux mains serrées sur une ligne à haute tension. Le coup de téléphone a fini par tuer.

Mais chacun est à ce point persuadé de la culpabilité de Pierre, que son suicide est pris pour un aveu. Et le jour de l'enterrement, un journal local écrit :

” La famille Martin devrait dire maintenant qu'elle savait qu'il était coupable et qu'elle a toujours les actions volées. “

L'affaire est classée et tout le monde l'oublie jusqu'à ce qu'elle revienne à la surface au cours de la sombre année 1942.

C'est en essayant de négocier les actions auprès d'une banque de l'Ain, que le voleur s'est laissé prendre. Il pensait sans doute que, après six ans et tous les bouleversements de la guerre, on aurait oublié cette vieille affaire.

Mais les banquiers sont des gens conservateurs et méticuleux. La liste des actions volées, avec leurs numéros, est toujours là et on arrête le coupable, qui n'est autre que l'honorable M. Montois, le vétérinaire.

Les policiers ont une mine défaite en l'interrogeant.

- Vous ne connaissiez pas les lieux. Pourquoi être allé directement à l'armoire de la chambre?

- Neuf paysans sur dix cachent leurs économies dans l'armoire à linge. Tout le monde le sait.

- Mais pourquoi avoir fait cela?

Alors, M. Montois avoue son secret: la cocaïne. Il se drogue. Il avait besoin d'argent et il lui en fallait par tous les moyens...

A l'issue d'un procès rapide, il a été condamné à cinq ans de prison, au remboursement des actions volées et à trois mille francs de dommages et intérêts. Un verdict relativement indulgent si l'on considère qu'il avait tué, indirectement certes, et à l'aide d'un moyen hors du commun -. un simple coup de téléphone.

Le souffle du boulet

Huit heures du matin à Corvilliers, un village de l'Oise. Nous sommes le 21 février 1949. A cette heure matinale, tout le monde est levé depuis longtemps dans les campagnes et il y a du monde sur la place du village.

Plusieurs personnes voient donc Grégoire Bosselot, cultivateur, sonner en vain à la porte de Joseph Pernel, dont la maison est située juste en face de l'église. Au bout d'un moment, n'ayant pas obtenu de réponse, Grégoire Bosselot a l'idée de pousser la porte. Elle est ouverte... Il entre : la maison est vide. Personne dans la pièce principale; dans la cheminée, les cendres sont froides. Il passe à la cuisine tout est parfaitement range.

Pris d'une brusque inquiétude, il monte aux chambres... Joseph Pernel a soixante-dix-huit ans et, à cet âge, le pire est toujours à redouter... Mais la chambre est vide elle aussi; le lit est fait.

Grégoire Bosselot redescend troublé. Il avait rendez-vous avec Joseph Pernel pour l'emmener en voiture à Beauvais où ils devaient faire des achats ensemble... Joseph est un vieil ami, il le connaît bien. Il a peut-être des défauts, mais en tout cas, il est d'un sérieux à toute épreuve. Ne pas être à un rendez-vous, ce n'est pas son genre.

Il décide donc d'aller voir son fils et sa fille. Ils sont peut-être au courant de quelque chose. Philippe Pernel, cultivateur, quarante-quatre ans, habite une grosse ferme un peu à l'écart du village. Il reçoit ce visiteur inattendu sans émotion particulière.

- Et alors ? Il sera allé faire un tour...

- Tout de même, cela ne lui ressemble pas. J'ai bien envie d'aller prévenir les gendarmes.

Cette fois, le fils Pernel s'anime.

- Les gendarmes, c'est idiot! Rentrez chez vous, ça vaudra mieux.

Grégoire Bosselot prend congé. Il ne partage pas l'indifférence de Philippe Pernel. Il est presque certain qu'il s'est passé quelque chose. Aussi se dirige-t-il vers l'école communale... Honorine Mercadier, née Pernel, quarante ans, a en effet épousé l'instituteur.

Celle-ci ne manifeste pas plus d'émotion que son frère à la nouvelle de l'étrange disparition.

- Il fallait insister davantage. Il était sans doute au jardin.

- Non, il n'y était pas, j'ai regardé.

- Alors, il était à la cave ;

Grégoire Bosselot s'en va d'un pas rapide... Effectivement, il n'a pas visité la cave. Il retourne sur la place du village à la maison Pernel. La porte est toujours ouverte. Il descend rapidement les marches de la cave. Il allume... Oui, Joseph Pernel est bien là, mais il est mort, mort assassiné!

Son agresseur a dû le surprendre au moment où il prenait dans le casier une bouteille de vin. Une d'elles s'est brisée et le vin répandu se mélange par terre avec le sang.

Le vieil homme a été frappé par-derrière. Il porte au crâne une plaie horrible. L'arme du crime est sans nul doute ce morceau de rail abandonné à côté du cadavre.

Grégoire Bosselot se hâte de remonter à l'air libre. Il ameute la population du village.

- Venez tous, le père Pernel a été assassiné!... Un peu plus tard, sous la direction du commissaire Blanchard, les gendarmes font les premières constatations. Le cadavre est déjà froid. Le médecin légiste dira l'heure exacte du crime mais elle remonte certainement à la veille au soir.

Nulle part, il n'y a de trace d'effraction. C'est donc Joseph Pernel qui a ouvert à son assassin. C'est l'un de ses familiers ou du moins une de ses connaissances.

Dans le bureau de la victime, au premier étage, il y a une serviette posée en évidence. Le commissaire l'ouvre et en retire une cinquantaine de pièces d'or et trois cent mille francs en billets, une somme considérable en 1949.

Ajoutés à l'absence d'effraction, ces éléments sont troublants. A première vue, on aurait pu penser à un banal crime de rôdeur mais l'argent ne semble pas le mobile du meurtre ou alors le criminel s'est

montré particulièrement négligent.

Mais le commissaire Blanchard va avoir sans tarder d'autres raisons d'être troublé. Dans le bureau provisoire qu'il a installé dans la mairie, il reçoit les premiers témoignages des habitants du village. Et ceux-ci éclairent l'affaire d'un jour tout à fait différent...

Voici Fernand Rosier, soixante-dix-huit ans, camarade de régiment et meilleur ami de la victime. Il cache sa douleur à grand-peine.

- Je suis venu pour que vous sachiez, monsieur le commissaire. Joseph et moi, on était comme des frères, il me disait tout et il m'en a dit ces derniers temps!

A propos de quoi?

De Philippe et Honorine, son fils et sa fille. Ils étaient fâchés?

Fâchés, ce n'est pas un mot suffisant, fâchés à mort, oui!

Comme il vient de comprendre la gravité de ses propos, le paysan se tait... Le commissaire l'engage à continuer.

- Ne vous inquiétez pas, monsieur Rosier. Dites-moi tout, je me charge d'établir la vérité. Pourquoi s'étaient-ils fâchés ?

- Eh bien, il y a quatre ans, tout juste après avoir perdu sa femme, Joseph a décidé de se séparer de ses biens. Il a fait une donation entre vifs, pour éviter les droits de succession. Il a donné dix hectares et cinquante vaches à Philippe et autant à Honorine. Il ne gardait pour lui, en usufruit, que la vigne et la maison sur la place du village. En échange, ses enfants devaient le nourrir.

Le vieil ami de la victime hoche la tête d'un air contrarié.

- L'arrangement n'a pas bien marché... je m'en doutais d'ailleurs. Joseph avait bien des qualités, mais il était près de ses sous. Depuis, il ne cessait de me dire: " Ils m'ont tout pris. Ils ne me donnent presque rien à manger. " je lui répondais que c'était lui qui l'avait voulu ainsi, mais cela ne faisait rien... A mon sens, il regrettait. C'est quand il a retrouvé sa vigne vendangée sans qu'on l'ait prévenu que le drame a éclaté. Il est entré dans une colère furieuse. Il n'est plus venu manger chez ses enfants... Lui qui avait eu le plus gros troupeau du village, il allait acheter son lait chez l'épicier!

Fernand Rosier a l'air maintenant accablé.

- Pauvre Joseph, à partir de ce moment, je ne le reconnaissais plus! J'ai essayé de le calmer mais il n'y avait rien à faire. Il disait : " je vais reprendre mon bien et je vais les déshériter tous les deux. Ils n'auront rien, je laisserai tout aux pauvres! "

Le commissaire Blanchard a écouté avec une attention extrême.

- D'après vous, c'étaient des menaces en l'air ou c'était sérieux ?

- Tout ce qu'il y a de sérieux, monsieur le commissaire. Joseph avait déjà été trouver plusieurs fois Me Bernand, son avoué, à Beauvais. Vous n'avez qu'à aller le voir, il vous dira...

Le commissaire s'empresse de suivre ce conseil. Quelque temps plus tard, il est dans l'étude de l'avoué. Me Bernand sort un dossier :

- C'est parfaitement exact, monsieur le commissaire. Le sieur Pernel avait engagé une procédure de révocation de donation entre vifs pour cause d'ingratitude.

- D'après vous, cette procédure pouvait aboutir?

- Ma tâche consistait à ce qu'elle aboutisse. Je pense qu'il y avait des chances...

- Et s'il avait réussi, s'il avait récupéré ses biens, Joseph Pernel avait l'intention de déshériter ses enfants ?

L'avoué est affirmatif.

- Absolument. Il m'avait même chargé de trouver dans la région une institution charitable sérieuse pour lui léguer sa fortune.

Le commissaire Blanchard pose sa dernière question.

- Tandis qu'à l'heure actuelle les enfants hériteront ?

- Même pas. Tout leur appartient. Au moment de sa mort, légalement, Joseph Pernel n'avait plus rien. Il n'y aura pas de succession.

Le commissaire s'en retourne à Corvilliers très agité. Ce qui paraissait

un banal crime de rôdeur, prend soudain l'allure d'un parricide... Au village, un dernier témoin l'attend. C'est Grégoire Bosselot, celui qui a découvert la victime.

- J'ai des choses à vous dire, monsieur le commissaire. Évidemment, ce ne sont pas des preuves, mais tout de même...

Le commissaire Blanchard l'interrompt un peu sèchement.

- C'est à moi de juger s'il s'agit ou non de preuves! je vous écoute.

- Eh bien voilà... Comme Joseph Pernel n'était pas là, je suis allé trouver Philippe et Honorine pour leur demander s'ils savaient quelque chose. Ils m'ont plutôt mal reçu tous les deux. Mais surtout, Philippe s'est fâché quand j'ai parlé d'aller trouver les gendarmes et Honorine m'a demandé tout de suite si j'avais été voir à la cave. Vous ne trouvez pas cela bizarre, vous ...

Le commissaire se garde de répondre, mais il est évident qu'il trouve cela bizarre et plus encore même. Il va convoquer Philippe Pernel et Honorine Mercadier, née Pernel, et les interroger longuement, comme " témoins principaux ", selon l'expression consacrée.

En fait, il semble bien que maintenant le problème se pose en ces termes : est-ce le fils ? Est-ce la fille ? Ou les deux sont-ils complices?...

Le commissaire décide d'interroger séparément le frère et la soeur. C'est Philippe Pernel qui entre le premier dans son bureau. C'est un grand homme blond, l'air assez fragile pour quelqu'un de la campagne. Il semble abattu par le drame qui vient de se produire. Le commissaire Blanchard décide de ne pas trop le brusquer :

- Je suis obligé de vous demander comment vous vous entendiez avec votre père.

Philippe Pernel pousse un soupir:

- Je suppose qu'on a dû tout vous dire au village. Cela faisait plus d'un an que nous ne nous étions pas vus. Mon père nous reprochait, à ma soeur et à moi, d'être des ingrats, de vouloir le réduire à la misère. Mais ce n'était pas vrai. En fait, je crois qu'il regrettait de nous avoir tout donné.

- Vous saviez qu'il voulait vous déshériter ?

- C'est ce qu'il nous a dit en nous quittant. Mais il n'aurait jamais fait une chose pareille!

Le fils Pernel a l'air sincère en disant cela. Le commissaire doit reconnaître que, s'il ment, il est bon comédien.

- Détrompez-vous, ce n'étaient pas des menaces en l'air. Il avait engagé une action auprès de son avoué.

Philippe Pernel ouvre la bouche sans parvenir à dire quoi que ce soit et se prend la tête dans les mains. Est-ce la douleur d'apprendre que son père voulait vraiment les déshériter ou la brusque révélation des charges qui pèsent sur lui? Les deux sans doute, car au bout d'un moment, il déclare avec peine :

- Mon père n'était plus lui-même sur la fin. Mais Honorine et moi, nous l'aimions toujours. je comprends ce que vous pensez, commissaire. Ce n'est pas moi. je ne peux rien vous dire d'autre!

Le commissaire Blanchard décide de s'en tenir là avec Philippe Pernel. Il fait venir sa soeur... Honorine Mercadier, née Pernel, n'est pas non plus le type de personne qu'on s'attend à trouver à la campagne. Elle est fine, jolie, vêtue avec une élégance discrète et raffinée. Elle n'attend pas que le commissaire l'interroge. Elle entre directement dans le vif du sujet. Visiblement, elle est beaucoup plus énergique que son frère.

- Puisque personne ne respecte notre douleur et qu'on nous interroge le lendemain même de la mort de notre père, je tiens à vous dire ceci : nous n'y pouvons rien si ce meurtre nous profite matériellement. Mon frère et moi n'avons pas tué notre père. je n'ai rien à ajouter. Si vous pensez le contraire, c'est à vous d'en faire la preuve...

Le commissaire répond avec beaucoup de calme

- Personne ne vous accuse. Vous êtes simplement entendue comme témoin. je suis là pour faire la vérité et jamais je n'ai arrêté quelqu'un sans preuve... Pouvez-vous néanmoins répondre à une question, madame? Pourquoi, lorsque M. Bosselot est venu vous dire que votre père avait disparu, lui avez-vous dit d'aller voir à la cave?

Honorine répond sans se troubler

- Parce que papa y était souvent. Il faisait du vin qu'il vendait aux gens du village.

Le commissaire ressent comme un choc.

- Vous voulez dire qu'il recevait des clients chez lui ?

- Bien sûr.

- Vous savez qui?

- Un peu n'importe qui... Des gens de Corvilliers et des villages avoisinants. Papa avait pourtant gardé beaucoup d'argent. Mais, comme vous le savez, il était très près de ses sous. Quelques francs de gagnés, cela comptait pour lui.

Le commissaire Blanchard réfléchit... ” Un peu n'importe qui “... Pour vendre une ou deux bouteilles de vin, Joseph Pernel ouvrait sa porte à n'importe qui. Du coup, l'absence d'effraction ne veut plus rien dire. Au contraire, on peut légitimement penser que le vieux Pernel aurait beaucoup plus difficilement ouvert à son fils ou à sa fille qu'il ne voyait plus depuis un an.

Le commissaire conclut :

- Je vous remercie, madame. Votre témoignage m'a été précieux. J'ai de bonnes raisons de penser que je ne vous ennuierez plus, votre frère et vous...

Après son départ, le commissaire Blanchard médite quelque temps. Il ne connaît pas encore le coupable mais sa conviction est faite. La situation de Joseph Pernel vis-à-vis de ses enfants n'a rien à voir avec l'affaire. Il s'agit d'un crime banal, un crime de brute, d'ivrogne à qui, par avarice, le père Pernel a accepté de vendre du vin. Il va donner l'ordre aux gendarmes de chercher un suspect dans la région et de le faire ostensiblement afin que les gens de Corvilliers comprennent bien que la police a abandonné la première piste.

C'est une semaine plus tard que les gendarmes aboutissent à une arrestation. Dans un bistrot près de Corvilliers, un journalier agricole a réglé sa consommation avec un billet de mille francs. Comme l'homme n'avait jamais le sou, le patron de l'établissement a trouvé cela suspect et il a prévenu la police.

L'homme, un certain Roland Lesueur, trente-six ans, n'est guère reluisant. C'est un bon à rien, connu pour sa violence, surtout quand il a bu. Il a déjà été condamné plusieurs fois pour tapage nocturne et coups et blessures.

Devant le commissaire Blanchard, il ne tarde pas à avouer.

- Oui, c'est moi qui ai fait le coup... J'ai été chez le père Pernel comme si je voulais du vin. je savais bien qu'il m'ouvrirait. Il était trop avare pour refuser de vendre une bouteille. A la cave, je l'ai frappé avec le rail qui se trouvait là. Mais je ne voulais pas. le tuer, juste l'assommer un peu.

- Et pourquoi avez-vous fait cela ?

- Pour les sous, pardi! Tout le monde savait qu'il en avait.

- Alors pourquoi êtes-vous parti sans rien prendre ?

Roland Lesueur ouvre de grands yeux.

- Comment ça " sans rien prendre " ? je lui ai pris ce qu'il avait dans son portefeuille : trente mille francs...

Cette fois, la boucle est bouclée. Contrairement à ce que tout le monde avait cru, il s'agissait bien du crime banal d'un rôdeur qui avait pour mobile le vol. Si l'assassin n'avait pas pris l'argent et les pièces d'or qui se trouvaient au premier étage, c'était parce qu'il en ignorait l'existence. Il était venu pour le portefeuille de sa victime, c'est tout...

Au procès, qui s'est ouvert à Beauvais, en avril 1950, Philippe Pernel et sa soeur Honorine se sont portés partie civile pour obtenir le franc symbolique de dommages et intérêts en compensation du préjudice moral subi. Il leur a, bien sûr, été accordé.

Dans la salle, quand le président a annoncé que Roland Lesueur, reconnu coupable de meurtre avec préméditation, était condamné à mort, il y a eu un grand silence...

Sans doute chacun était-il en train de se demander ce qui se serait passé si le commissaire Blanchard avait été moins scrupuleux, plus expéditif, s'il s'en était tenu aux apparences.

L'erreur judiciaire était passée tout près. Le public, les juges et les jurés venaient de sentir le souffle du boulet.

Le Cavalier des épées

22 octobre 1970. Il est sept heures du soir. Le Dr Paterson et sa femme montent dans leur voiture, ou plutôt dans l'une de leurs voitures. Ce soir-là, ils ont choisi la Cadillac.

La luxueuse limousine s'avance silencieusement sur l'allée sablée. Le portail à commande électronique s'ouvre et se referme derrière le véhicule. Au volant, Henry Paterson, la cinquantaine aisée et séduisante; à son côté, Vivian Paterson, l'incarnation même de la classe, et ce n'est pas seulement à cause du prix de ses toilettes et de ses bijoux.

Le Dr Paterson est une des plus grosses fortunes de la Californie, ce qui n'est pas peu dire. Cet ophtalmologiste s'est spécialisé dans l'opération de la cataracte et sa renommée est considérable. On vient de tous les États-Unis et même du monde entier pour se faire opérer dans l'une de ses cliniques.

Témoin tangible de cette réussite, la villa qu'il s'est fait construire, cinq ans plus tôt, sur les hauteurs de Santa Cruz près de Los Angeles. Même en Californie, on voit rarement un tel luxe. La propriété occupe tout le flanc d'une colline. La vue est éblouissante, elle s'étend sur des kilomètres jusqu'au Pacifique. Quant à la maison elle-même, bien qu'immense, elle semble perdue au milieu du jardin exotique. Une piscine aux formes courbes et compliquées couronne le tout.

Pourtant, sa fortune mise à part, le Dr Paterson est un homme comme les autres. Son mariage avec Vivian, en secondes noces, lui a apporté la stabilité et le bonheur. Ils ont deux enfants: John, douze ans, et Derek, onze. On peut crouler sous les dollars et être une famille heureuse. C'est le cas des Paterson.

Ce 22 octobre, le couple se rend à une soirée à Los Angeles. Une obligation mondaine comme ils en ont malheureusement trop. Avant de partir, ils ont embrassé les deux garçons et fait les dernières recommandations à Dorothy Rogers, la gouvernante...

Onze heures du soir. La soirée se termine. M. Paterson donne un coup de téléphone chez lui.

- Tout va bien, Dorothy ?

La voix de la gouvernante est parfaitement calme.

- Très bien, Monsieur. Les enfants sont couchés.

- Parfait, nous serons là dans une heure environ...

23 octobre, une heure du matin. Un habitant de Santa Cruz téléphone aux pompiers.

- Dites donc, on dirait que ça brûle sur la colline, là-haut chez les Paterson...

Peu après, la voiture des pompiers s'engage dans l'allée sablée de la villa des Paterson. Il n'y a apparemment personne, car quand ils ont sonné, il n'y a pas eu de réponse. Il a fallu forcer le portail.

La propriété est si vaste qu'il faut plusieurs minutes pour parvenir à la villa... Soudain le chauffeur pousse un juron et écrase le frein. Deux voitures sont immobilisées en travers de l'allée. Celles des Paterson sans aucun doute: une Rolls-Royce dernier modèle et une Buick interminable. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? On dirait qu'elles sont là exprès, que c'est un barrage!

Les pompiers perdent quelques minutes à déplacer les véhicules et repartent, avec cette fois, un vif sentiment d'inquiétude.

Enfin, ils arrivent devant la villa. L'aile droite est en flammes. Le capitaine déploie ses hommes et fait sortir les pompes. Lui-même fait le tour du bâtiment pour chercher les moyens d'accès les plus commodes. Il passe devant la piscine tarabiscotée et s'arrête sur place.

Pendant longtemps, il contemple le spectacle, horrifié. Dans la piscine, il y a cinq cadavres et les deux corps qui flottent là, ce sont ceux de deux jeunes garçons...

Au petit matin, le shérif, Herbert Rawley, est sur les lieux avec toute une escouade de policiers et un médecin. Les pompiers continuent d'asperger les ruines encore fumantes de l'aile droite de la villa.

Les corps ont été retirés de la piscine. Le médecin les examine : mort identique. Henry Paterson, sa femme Vivian, leurs deux enfants et la gouvernante Dorothy Rogers ont été tués d'une balle dans la tête.

C'est alors que le shérif Rawley fait une découverte étrange. Sur le

rebord de la piscine, a été posée une carte de tarots. Et il ne s'agit pas de n'importe laquelle : c'est la mort. L'officier de police tourne entre ses doigts le rectangle de carton représentant le traditionnel squelette avec sa faux : c'est ainsi que le ou les assassins ont voulu signer leur crime. Étrange signature, mais en Californie, il ne faut s'étonner de rien!

Soudain, il y a des cris stridents. Un agent tente d'éloigner des lieux une jeune femme noire de trente ans environ. Herbert Rawley comprend qu'il s'agit de la bonne des Paterson.

Il se dirige vers elle et la conduit dans le salon de la villa, qui n'a pas brûlé. Il demande au médecin de lui administrer un calmant afin qu'elle soit en état de répondre à ses questions.

Un quart d'heure plus tard, il est devant elle. La jeune bonne ne s'est pas encore remise du terrible choc. Elle est agitée de tremblements convulsifs.

- Oh, c'est affreux! Monsieur, Madame et les deux petits! Et moi-même, si ce n'avait pas été mon jour de sortie...

Le policier lui parle avec une grande douceur.

- Vous seule pouvez nous aider. Vous tenez à ce qu'on arrête celui qui a fait cela, n'est-ce pas ?... Alors, je vous demande de faire un effort et de répondre à mes questions. Comment vous appelez-vous ?

La jeune femme se calme un peu.

- Jennifer Barnes.

- Dites-moi, Miss Barnes, combien les Paterson avaient-ils de voitures?

- Trois: la Cadillac, la Buick et la Rolls-Royce. On n'a retrouvé que deux voitures dans la propriété : celles qui barraient l'allée pour retarder l'arrivée des pompiers. Le ou les assassins se sont donc enfuis à bord de la Cadillac. Il presse la jeune femme de questions.

- De quelle couleur est la voiture ?

- Noire.

- Le modèle de l'année?

- Oui. Monsieur venait de l'acheter.

Cette fois, le shérif dispose d'une piste tangible. Il va immédiatement donner l'ordre de dresser des barrages dans toute la région.

Jennifer Barnes se remet à sangloter. L'effort qu'elle a fait pour lui répondre a été trop dur pour elle. Elle prononce entre deux sanglots:

- Ce sont les hippies, j'en suis sûre!

Herbert Rawley ne répond pas, mais il a la même impression. Le tragique assassinat de Sharon Tate, dans une villa d'Hollywood, à quelques kilomètres de là, date de quatorze mois seulement. Il est encore dans toutes les mémoires et comment ne pas faire le rapprochement avec la famille Paterson ?

L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que le vol n'est pas le mobile de ce meurtre abominable. La maison, du moins la partie qui n'a pas été détruite par l'incendie, n'a pas été fouillée. Et Mme Paterson porte encore sur elle tous ses bijoux : un collier et des bagues en diamants qui valent une fortune. Une sorte de meurtre mystique commis par des demi-illuminés cadrerait tout à fait avec la carte de tarots retrouvée au bord de la piscine...

Mais pour l'instant, il faut agir. Herbert Rawley regagne son bureau à Santa Cruz. Il se met rapidement en contact avec les polices locales environnantes. Il donne la description de la Cadillac.

C'est en appelant la police de Sacramento qu'il apprend une nouvelle de taille.

- Une Cadillac noire, dites-vous? Cela concorde parfaitement!

- Vous l'avez retrouvée?

- Non. Mais cette nuit, un meurtre a eu lieu dans notre secteur. Une Cadillac noire s'est arrêtée pour faire le plein à une station-service. Une fois l'opération terminée, le conducteur a sorti un revolver et a froidement abattu le pompiste.

Une sixième victime! Herbert Rawley ne s'était jamais trouvé en face d'une affaire aussi grave.

- D'après ce que vous dites, il n'y avait qu'un homme dans la voiture. Est-ce qu'on en est sûr? Son collègue est tout à fait affirmatif.

- Oui, il y avait un témoin. Un automobiliste qui arrivait pour faire le plein lui aussi. Il est formel, le conducteur de la Cadillac était seul. Malheureusement, il en donne un signalement assez imprécis.

L'officier de police Rawley remercie et raccroche... Il est désormais sur les traces de l'assassin le plus dangereux qu'on puisse rencontrer: un homme qui assassine toute une famille pour une raison mystérieuse et qui tue ensuite un pompiste pour la seule raison qu'il a vu son visage. Il faut absolument le neutraliser avant qu'il fasse une septième victime...

Herbert Rawley garde confiance. Dans l'état second où il doit se trouver, l'homme a toutes les chances de commettre une imprudence. Et, pour commencer, il va certainement se débarrasser de sa voiture. Dès que la Cadillac sera retrouvée, il va la faire analyser centimètre par centimètre. Et c'est bien le diable s'il ne trouve pas un indice : même le malfaiteur le plus méticuleux laisse toujours une trace à l'intérieur d'une voiture.

Dans le bureau de l'officier de police Rawley, le téléphone sonne de nouveau. C'est la gare de Sacramento, cette fois.

- Allô, shérif, ici le chef de gare. J'ai d'abord appelé la police locale, qui m'a dit que l'affaire vous concernait. Il s'agit d'un accident. Un train de marchandises vient de heurter une voiture sur la voie. C'est une Cadillac noire dernier modèle.

Herbert Rawley a un cri :

- Et le conducteur était à l'intérieur? Mais le chef de gare le détrompe.

- Non. Et même, d'après le mécanicien, la voiture avait été abandonnée volontairement sur la voie. Sans doute son occupant voulait-il la détruire... Il a parfaitement réussi d'ailleurs. Il ne reste rien de la Cadillac. Elle a été traînée par le train sur plusieurs centaines de mètres et elle a brûlé. C'est un tas de ferraille.

Profondément découragé, le shérif s'apprête à raccrocher, mais son interlocuteur ajoute un dernier détail.

- Ce qui est bizarre, c'est que pour amener la Cadillac là où elle se trouvait, il fallait bien connaître le coin. Il faut emprunter un petit chemin de terre qui n'est pas visible de la route.

Herbert Rawley raccroche... Il n'y a pas douze heures que la famille Paterson et sa gouvernante ont été assassinées et les événements n'ont cessé de se précipiter : un autre meurtre et maintenant la destruction de la voiture volée, exécutée de main de maître! Il sait qu'il se trouve devant un criminel hors du commun.

Mais lui-même est un homme logique, qui a des idées simples. L'assassin connaît bien la région de Sacramento : il va donc y chercher le joueur de tarots.

Il décide de faire appel aux témoignages. Suivant ses consignes, le journal et les stations de radio et de télévision locales publient un avis invitant toutes les personnes qui auraient rencontré un suspect à se faire connaître à la police. Il n'y a plus qu'à attendre...

L'idée du shérif s'avère la bonne. Le lendemain même, un homme se présente dans la permanence qu'il a installée à Sacramento. C'est le hippie classique. Ses cheveux d'un roux agressif lui pendent sur les épaules. Il est vêtu d'un blue-jean et d'une veste de mouton à même la peau.

Il engage le dialogue avec une évidente réserve. Visiblement, il a dû se faire violence pour accomplir cette démarche.

- J'aime pas beaucoup les policiers, vous savez. Mais je crois que je dois vous parler. Des gars comme lui nous font du tort.

- Des gars comme qui?

- Harry. je ne connais que son prénom. Il habite avec nous au " Village de l'amour ".

Le shérif acquiesce d'un signe de tête. Le " Village de l'amour ", il connaît. C'est un terrain vague à la sortie de Sacramento, qui abrite une communauté de hippies vivant dans des caravanes, des tentes et des vieilles voitures... Son interlocuteur poursuit.

- En fait ce gars-là, tout le monde l'appelle le " Cavalier des épées ". C'est le surnom qu'il se donne.

- Le " Cavalier des épées " ?

- Oui, c'est une carte du jeu de tarots...

Cette fois, le shérif ne peut pas réprimer son impatience :

- Continuez, je vous en prie.

- Ce gars-là est fou de tarots. Mais pas comme un jeu. Pour lui, c'est autre chose. Il doit y lire l'avenir ou quelque chose comme ça. De temps en temps je fais une partie avec lui pour lui faire plaisir.

- Et vous avez joué avec lui hier soir ?

- Oui. Il avait l'air particulièrement bizarre surexcité, nerveux. Et puis, au milieu de la partie, il s'est arrêté de jouer. Il venait de tirer la carte de la mort. Il l'a gardée dans la main. Il a dit quelque chose comme : " Maintenant, je sais ce que je dois faire " et il est parti.

Le shérif regarde vivement son interlocuteur.

- D'après vous, pourquoi a-t-il fait ça ? Il connaissait les Paterson ? Il avait une raison spéciale de leur en vouloir ?

L'homme a un haussement d'épaules qui fait onduler sa chevelure rousse.

- Je n'en sais rien. Ça, c'est votre boulot. Herbert Rawley n'insiste pas. Après tout, le hippie a raison. Le mobile viendra après.

- Bien. Vous pouvez me le décrire ?

- Petit, très brun, un peu le genre espagnol. Il doit avoir des origines mexicaines ou quelque chose comme ça...

L'enquête est presque terminée. Avec ce signalement, trouver le suspect n'est plus qu'une question de moyens. Et les moyens mis à la disposition du shérif sont considérables : des centaines de policiers quadrillent la région, munis d'un portrait-robot. Et, une semaine plus tard, un jeune homme de vingt cinq ans est appréhendé tandis qu'il dormait sur une plage. Il s'appelle Harry Romero. Il est d'origine mexicaine.

Conduit devant le shérif, il avoue presque tout de suite :

- Je devais faire ça. C'étaient les cartes qui me l'avaient dit. J'obéis toujours à ce que me disent les cartes. J'ai tiré le cavalier des épées et, tout de suite après, la mort. Donc je devais tuer les Paterson. C'était clair.

Ce n'est pourtant pas entièrement clair pour Herbert Rawley.

- Mais pourquoi précisément les Paterson? Qu'est-ce qu'ils vous avaient fait?

Harry Romero, le " Cavalier des épées ", a un regard mauvais.

- Avant qu'ils fassent construire leur maudite villa, j'habitais sur la colline de Santa Cruz, dans une petite bicoque en ruine qui n'appartenait à personne. Je ne faisais pas de mal. Mais à cause d'eux et de leur fric j'ai dû partir.

- Et c'est pour cette seule raison que vous les avez tués?

Le " Cavalier des épées " répond, comme s'il s'agissait d'une évidence.

- Bien sûr. Et aussi à cause des cartes ...

Harry Romero n'a pas été jugé. Les psychiatres l'ont déclaré irresponsable. Aujourd'hui il doit être encore dans un asile de Californie avec la seule compagnie qui l'ait vraiment intéressé : son jeu de tarots.

Le virage

La DS 19 de Pierre Clément roule sur une route départementale en direction de Longpré, un gros village de Saône-et-Loire. Il n'est pas loin de minuit, ce 15 juillet 1973. Il est rare que Pierre Clément se trouve sur la route à cette heure-là. D'abord parce qu'il n'aime pas rouler de nuit, ensuite parce que cela l'oblige à abandonner le restaurant dont il est propriétaire, à l'heure de la plus grande affluence. Mais nécessité fait loi : il a dû aller chercher sa fille Virginie à l'aéroport de Lyon; Virginie, qui est hôtesse de l'air, vient, en effet, passer son mois de vacances dans le foyer familial.

Pierre Clément cligne les yeux, ébloui par les phares d'une voiture arrivant en sens inverse... Même ceux qui le verraient pour la première fois n'hésiteraient pas à affirmer que c'est un homme important. Cinquante-cinq ans, les cheveux grisonnants, la carrure athlétique, la boutonnière décorée en souvenir d'exploits dans la Résistance, il en impose incontestablement. De fait, avec son restaurant, renommé pour sa cuisine dans une région pourtant gastronomique, il a accumulé de jolis revenus. Cette réussite sociale s'est concrétisée, il y a déjà de nombreuses années, par son élection à la mairie de Longpré. Et le fait d'être maire compte autant, sinon plus, pour Pierre Clément que ses succès professionnels. Pour lui, dans le fond, le pouvoir est plus important encore que l'argent...

A son côté, Virginie Clément fume une cigarette avec décontraction. S'il est vrai qu'il faut être jolie pour être hôtesse de l'air, on pouvait difficilement choisir mieux. Vingt-cinq ans, grande, blonde et mince, elle semble sortir tout droit d'un magazine. Il est visible qu'elle sait ce qu'elle veut dans la vie. Elle ressemble d'ailleurs beaucoup à son père. Elle a le même air résolu et, par moments, un peu dur.

Virginie et Pierre Clément sont de la même trempe. Ils le savent depuis toujours et ils en sont fiers, même si leurs disputes sont fréquentes, en raison de leur caractère entier. Il faut ajouter que Pierre Clément a élevé sa fille pratiquement seul, sa femme étant morte lorsqu'elle avait trois ans. Il n'a pas voulu se remarier, sans doute pour ne partager Virginie avec personne.

- Tu vas rester longtemps hôtesse de l'air?

- Tu le sais bien : j'ai un contrat pour cinq ans.

- Et après?
- Après, on verra. Mais je n'irai pas au restaurant.
- Tu as ta place toute prête et tu sais bien que tu en es capable.
- Papa, tu ne vas pas remettre cela! je t'ai déjà dit " non " une fois pour toutes.
- Et quand je serai mort ? Il faudra bien que tu en fasses quelque chose, de mon restaurant.
- Parfaitement. je le vendrai!
- Tête de mule!...

Un long silence boudeur s'installe dans la DS 19. Sous l'effet de la colère, Pierre Clément a accéléré. Les virages défilent sèchement. Longpré n'est plus très loin. Et c'est alors que se produit le drame.

Un cycliste sans lumière apparaît au bout d'une courbe; il ne tient pas sa droite. Pierre Clément freine désespérément. Mais c'est trop tard. Il y a un bruit de collision horrible, suivi d'un bruit de chute. La DS s'arrête en catastrophe et fait demi-tour.

Virginie est déjà sortie et court vers le lieu de la collision. Elle est parfaitement maîtresse d'elle-même. En tant qu'hôtesse de l'air, elle sait comment se comporter en cas d'accident. Elle arrive près du fossé. Elle distingue le vélo, renversé dans une position insolite. L'une des roues tourne encore. Il y a un rugissement de moteur et le faisceau des phares l'éclaire brutalement. Elle se penche... Non, elle n'aura pas à mettre en pratique ses connaissances de secouriste. L'homme est mort. Il a le crâne en bouillie. Pierre Clément surgit à son tour et s'immobilise.

- Mon dieu!

Virginie se lève.

- Tu le connaissais?

- Oui. C'est Bourget. Un brave type. Il était à Longpré depuis deux ans comme mécano dans le garage... Écoute, Virginie, tu as bien vu : il n'avait pas de lumière et il était au milieu de la route. je ne pouvais pas l'éviter.

- Il avait de la famille ?

- Oui, une femme et un bébé : les pauvres! En silence, le père et la fille regagnent la voiture, qui fait de nouveau demi-tour, direction Longpré. Personne n'est passé depuis l'accident. Virginie tire nerveusement sur sa cigarette.

- J'expliquerai aux gendarmes que ce n'était pas ta faute.

Pierre Clément bondit à son volant.

- Quels gendarmes? Qu'est-ce que tu racontes?

- Tu veux dire que tu oserais...?

- Tu me vois, moi le maire, aller trouver des gendarmes pour leur dire : " J'ai écrasé quelqu'un " ?

- Non seulement je le vois, mais tu vas le faire!

- Tu es complètement folle! Ce type est mort. On ne peut plus rien pour lui. Si je me dénonce, c'est le déshonneur. Je suis obligé de démissionner. La clientèle va fuir le restaurant. Ce sera la ruine. C'est cela que tu veux ?

- Je veux que tu fasses ton devoir!

- Cela suffit! je sais ce que j'ai à faire... Virginie Clément se tourne vers son père d'un mouvement brusque.

- Non, cela ne suffit pas! Si tu ne vas pas trouver les gendarmes, c'est moi qui irai!

- Tu me dénoncerais?

- Je témoignerai de ce que j'ai vu : accident mortel et délit de fuite.

- Virginie, je t'en prie! Au nom des sentiments que tu peux avoir pour moi...

- Ne me parle pas de sentiments. je ne serais pas capable d'aimer un égoïste et un lâche!

Le silence retombe de nouveau, tandis que la voiture entre dans Longpré. Virginie Clément est en proie à un terrible débat intérieur : doit-elle faire ce qu'elle estime être son devoir, ou bien être complice par amour ...

Le lendemain matin, Pierre Clément est très pâle lorsqu'il arrive dans le bureau du capitaine Rollin, qui commande les gendarmes de Longpré.

- C'est une sale histoire, monsieur le maire.

- Oui. Une sale histoire.

- On a commencé nos recherches pour retrouver le salaud qui a fait ça; il ne nous échappera pas, soyez sûr! je pense que vous allez prendre des mesures au niveau de la commune.

- Oui, bien sûr.

- Vous pourriez peut-être nommer des volontaires.

- C'est cela : des volontaires...

- Il faut absolument retrouver cette ordure, monsieur le maire. Vous vous rendez compte que, sans quoi, la veuve ne touchera pas un sou! Comment un type a-t-il pu être aussi salaud ?

- Il n'y avait peut-être pas pensé...

- Allons donc! Ces gens-là, il n'y a qu'eux qui comptent. Les autres peuvent crever!

Il y a des coups discrets à la porte et le planton fait son apparition.

- Monsieur le maire, c'est mademoiselle votre fille qui est là.

Pierre Clément a un sursaut.

- Qu'est-ce qu'elle veut?

- Ça, je ne sais pas, monsieur le maire.

Le planton n'a pas le temps d'en dire plus. Virginie fait irruption dans la pièce. Elle s'immobilise, regardant alternativement son père et le

capitaine Rollin. Ce dernier la salue avec déférence.

- Mes respects, mademoiselle. Vous désirez quelque chose?

- Oui.

Virginie Clément semble se disposer à parler, mais reste la bouche ouverte, comme pétrifiée. Le capitaine manifeste une légère surprise.

- Eh bien, je... suis à vos ordres.

- J'ai quelque chose à dire à mon père...

Le capitaine Rollin s'incline. Virginie et Pierre Clément quittent la pièce. Dès qu'ils sont à l'extérieur de la gendarmerie, la jeune fille prend la parole :

- Tu avais raison : je suis incapable de te dénoncer. l'ai essayé, mais je n'ai pas pu. C'est au-dessus de mes forces.

- Merci, Virginie!

- Ne me remercie pas. je n'ai rien à faire de tes remerciements. je pars tout à l'heure.

- Virginie!

- Adieu, papa! je te laisse avec ta belle écharpe tricolore, ton restaurant gastronomique et ce sang sur les mains!

Et Virginie s'en va en courant, laissant son père, les bras ballants, devant la gendarmerie du village...

Pierre Clément ne réfléchit pas. Comme un automate, il fait demi-tour et entre de nouveau dans la gendarmerie. Il pousse la porte du bureau du capitaine Rollin. Celui-ci a un sursaut lorsqu'il voit sa mine décomposée.

- Vous pouvez arrêter les recherches, capitaine.

- Comment?

- Vous trouverez la voiture du chauffard dans le garage du restaurant.

- Vous... êtes sûr ?

- Aussi sûr qu'on peut l'être, puisque la voiture, c'est la mienne et que le chauffard, c'est moi.

- Monsieur le maire!

- Ne m'appellez plus monsieur le maire. A partir de cet instant, je démissionne. Je ne suis plus qu'un coupable qui attend le sort qu'il mérite.

Le capitaine Rollin tourne la tête de droite à gauche.

- Je ne sais pas quoi dire.

- Alors, ne dites rien. je vais vous expliquer. je n'ai pas parlé par vanité, par intérêt. je crois d'ailleurs que si j'avais continué à me taire, je n'aurais pas été inquiété. Est-ce que vous auriez eu l'audace d'examiner ma voiture dans mon garage?

- Non, bien sûr. Mais alors pourquoi?...

- Il fallait choisir entre la mairie et le restaurant, d'un côté, et ma fille de l'autre. C'est elle que j'ai choisie...

15 juillet 1974, un an tout juste a passé depuis le tragique accident causé par Pierre Clément. Comme il l'avait annoncé, il a démissionné de ses fonctions de maire. Mais contrairement à ses craintes, son restaurant n'a pas désempilé. Mis au courant des circonstances du drame, les gens ont su faire la part des choses. Le cycliste était largement responsable et cela aurait pu arriver à n'importe qui. C'est d'ailleurs ce qu'a confirmé le tribunal en n'infligeant à Pierre Clément que trois mois de suspension de permis avec sursis...

Ce jour-là, en allant chercher Virginie à l'aéroport de Lyon, Pierre Clément éprouve un malaise. Comment ne pas penser à ce qui s'est passé un an plus tôt ? Mais en même temps, il est heureux de retrouver sa fille pour la durée des vacances. Car, après sa dénonciation, Virginie n'est pas partie. Bien au contraire, elle l'a soutenu autant qu'elle a pu dans les épreuves qu'il a traversées. jamais ils n'ont été aussi unis. Rien n'a changé entre eux. Et tout naturellement, sur le chemin du retour, tandis que Pierre Clément roule à petite vitesse dans la nuit, revient l'éternelle conversation :

- Dis-moi, tu vas rester longtemps hôtesse de l'air ?
- Tu le sais bien; j'en ai encore pour quatre ans.
- Et après?
- Après, on verra. Mais je n'irai pas au restaurant.
- Tête de mule!...

Début 1942 : le Pays basque français constitue l'extrémité sud de la zone occupée, qui s'étend tout le long des côtes jusqu'à la frontière espagnole. C'est une région troublée : de nombreuses personnes, des résistants, des juifs tentent de passer en Espagne et, bien sûr, la police allemande est particulièrement active.

José Irraçabal habite route d'Hendaye, à Béhobie, tout près de la frontière. Il vit seul, dans une grande ferme, avec ses deux fils, Julien, sept ans, et Charles, cinq ans. José Irraçabal est veuf. C'est un gaillard solide, trapu. Officiellement, il est ouvrier agricole, mais comme beaucoup d'hommes de la région, sa véritable profession est celle de contrebandier.

Les années d'Occupation ne semblent pas trop lui peser. Dans ces temps de pénurie et de misère, il a l'air de s'en sortir très bien. Il fait du marché noir, c'est évident. Et peut-être aussi, c'est en tout cas ce que murmurent ses voisins, a-t-il de bonnes relations avec les autorités allemandes. José Irraçabal n'a jamais été très regardant sur les nationalités et les principes.

Pourtant, la solitude lui pèse, même en compagnie de ses deux enfants. C'est sans doute pour cela qu'il accepte, au début de l'année 1942, de prendre des locataires dans sa ferme. Un couple vient s'installer chez lui: Michel et Antoinette Garmendia; le mari a vingt-cinq ans, la femme tout juste un peu plus de vingt.

L'accord se fait rapidement entre eux : le couple habitera le premier étage. Ils ne paieront pas de loyer, mais Antoinette Garmendia s'occupera de Julien et de Charles. L'arrangement satisfait tout le monde. D'autant que les deux hommes sont, en quelque sorte, collègues. Michel Garmendia exerce des professions épisodiques, mais son véritable métier est, tout comme pour le propriétaire des lieux, celui de contrebandier...

4 mars 1942. Ce jour-là, Irraçabal doit se rendre à la foire d'Urugne pour les provisions. Il demande à Antoinette de faire manger les enfants car il ne rentrera que tard le soir.

Effectivement, à 19 heures il n'est pas de retour. A la même heure, Michel Garmendia dit au revoir à sa femme. Il part au travail. Il vient en effet de trouver une place de veilleur de nuit dans une usine

d'Hendaye, une couverture qui lui permet de justifier ses revenus de contrebandier.

A 20 h 30, José Irraçabal rentre de la foire d'Urugne. Antoinette Garmendia lui sert son repas et se prépare à gagner sa chambre...

Antoinette Garmendia, malgré ses vingt ans, a une mentalité d'enfant. Elle a peur du noir. Aussi, pour ne pas dormir seule la nuit, elle demande à José Irraçabal de garder le petit Julien avec elle. Le propriétaire des lieux n'a aucune objection. La femme et le jeune enfant montent se coucher. Mais, peu après, Antoinette redescend effrayée.

- Il fait tout noir dans la chambre. On ne voit plus rien. La lumière ne marche pas.

José ne s'émeut pas.

- On la réparera demain. Vous n'avez pas besoin de lumière pour dormir.

La jeune femme gravit à contrecœur les escaliers.

- Cette panne, ce n'est pas bon signe. J'ai peur !... Six heures du matin, le 5 mars 1942, Michel Garmendia rentre de son travail. Il a passé toute la nuit à son usine. Il se rend dans la cuisine de la ferme où José Irraçabal est en train de prendre son petit déjeuner. Ils échangent quelques brèves paroles.

- Salut! Antoinette n'est pas encore levée ?

- Non, elle est dans sa chambre avec le petit. Garmendia grignote un peu en compagnie de son propriétaire et décide d'aller se coucher. Irraçabal lui lance, avant qu'il s'en aille:

- Ah, il n'y a pas de lumière en haut! Il paraît qu'elle ne marche plus. Il faudra que tu voies ça quand tu pourras.

Michel Garmendia grogne quelque chose en réponse et disparaît dans l'escalier...

Il marque un temps d'arrêt en arrivant devant la chambre: la porte est entrebâillée. D'habitude, Antoinette, qui est très craintive, ferme toujours sa porte à clé. Il entre... Il fait noir. Il se dirige à tâtons vers

le lit et soudain il heurte de la main quelque chose de froid et de mou!

Il court à la fenêtre, ouvre les volets. Les quelques lumières de l'aube pénètrent dans la pièce et il a sous les yeux un spectacle de cauchemar. Sa femme Antoinette est allongée sur son lit. Elle est morte: de larges taches de sang s'étalent sur sa chemise de nuit. Le meurtrier s'est livré à une étrange et effroyable mise en scène. Il lui a croisé les mains sur la poitrine et y a glissé un chapelet, comme on le fait pour un parent sur son lit de mort.

Mais ce n'est pas tout... Les yeux fixes, Michel Garmendia voit, au bas du lit, près de la morte, une autre forme allongée : le petit Julien, le fils de José Irraçabal, lui aussi, a été sauvagement assassiné. C'est alors qu'il se met à hurler.

Aux cris de Garmendia, José Irraçabal se précipite. A son tour, il contemple, hébété, l'épouvantable spectacle. Il ne peut que répéter

- Mon fils! Mon fils...

Les gendarmes sont sur les lieux peu après. Le commissaire Lionel, d'Hendaye, les accompagne. Ensemble, ils découvrent l'abominable crime ainsi que le baroque et horrible geste du meurtrier. Leurs premières constatations révèlent l'acharnement de l'assassin. La femme et l'enfant ont été frappés respectivement de seize et douze coups de couteau.

José Irraçabal est dans la cuisine, totalement effondré. Il faut qu'un médecin s'occupe de lui, tant son état de choc est profond. Le commissaire Lionel décide de le laisser pour l'instant.

Il préfère interroger une voisine qui se trouve là, Mme Arranburu, une veuve de soixante ans. Et elle a des choses très intéressantes à dire.

- Hier soir, à dix heures et quart, j'ai entendu des cris étouffés et des bruits de lutte. J'ai pensé que c'étaient des ivrognes qui se disputaient sur la route. Je me suis levée, j'ai regardé à la fenêtre, mais je n'ai rien vu. Maintenant, je suis sûre que cela ne venait pas de la route, mais d'ici, de la maison Irraçabal.

Le commissaire Lionel remercie la voisine. Grâce à son témoignage, il connaît maintenant l'heure du crime : 22 h 15...

Maintenant, c'est au tour de Michel Garmendia. Il répond au

commissaire d'un ton neutre. Il n'a manifestement pas encore compris ce qui lui arrivait.

- A quelle heure êtes-vous parti hier soir pour votre travail ?

- A 19 heures.

- Êtes-vous revenu après?

Le mari de la victime ne marque pas d'hésitation.

- Oui, vers 20 heures. Mon collègue veilleur de nuit voulait une bouteille de vin. J'ai accepté d'en chercher une. Mais comme je n'avais pas d'argent sur moi, je suis retourné ici en prendre.

- Et vous avez parlé avec votre femme?

- Non, elle était à la cuisine. je suis monté directement à la chambre et je suis reparti.

Le commissaire Lionel hoche la tête.

- Dites-moi, votre collègue, celui qui voulait du vin, il s'appelle comment?

- Ollier, monsieur le commissaire, Grégoire Ollier.

- Et, bien entendu, vous ne vous êtes pas quittés de toute la nuit ?

- C'est-à-dire... Nous ne sommes pas ensemble pendant notre veillée. Nous sommes chacun à un bout de l'usine. Nous nous appelons toutes les demi heures pour nous confirmer que tout va bien.

Et Michel Garmendia ajoute d'autres détails.

- J'ai regardé dans la chambre tout à l'heure. L'assassin nous a volés. Les bijoux de ma femme ont disparu, ainsi qu'un billet de mille francs qui se trouvait sous la pile de linge.

Le commissaire Lionel pose une dernière question.

- Combien de temps faut-il pour aller à votre usine, monsieur Garmendia ?

- Un quart d'heure à bicyclette...

Le commissaire ne dit rien. Il garde pour lui sa conclusion : donc Garmendia avait le temps de faire l'aller et retour entre deux appels à son collègue... Le commissaire Lionel est réputé pour sa brutalité. Ne dit-on pas qu'il a partie liée avec les Allemands?

Mais tout de même, il n'ose pas brusquer un homme qui vient de perdre sa femme dans d'aussi tragiques circonstances, d'autant qu'il y a l'autre, le propriétaire des lieux, José Irraçabal. Tandis que les gendarmes emmènent les victimes pour l'autopsie, il se rend dans la cuisine. Irraçabal est toujours prostré. Mais le commissaire est bien décidé à l'interroger.

- A quelle heure vous êtes-vous couché hier soir ?

Le commissaire Lionel doit répéter sa question pour que José relève la tête qu'il tenait entre ses mains, les coudes posés sur la toile cirée.

- Eh bien, comme tous les soirs : à dix heures.

- Et vous n'avez rien entendu ?

- Non.

Le commissaire Lionel insiste :

- Comment se fait-il que Mme Arranburu, votre voisine, qui habite à trente mètres de chez vous, ait perçu des bruits de lutte et des cris ?

José Irraçabal hausse les épaules.

- Je suppose qu'elle ne dormait pas...

Mais un gendarme vient interrompre cet interrogatoire. Il fouillait dans la chambre d'Irraçabal.

- Regardez ce que je viens de trouver, commissaire.

Il s'agit d'un pantalon. Le commissaire Lionel regarde le maître des lieux bien en face.

- C'est le vôtre?

- Oui.

- C'est celui que vous portiez hier? Ne niez pas, nous trouverons des témoins.

- Oui.

- Et cette tache-là, c'est du sang? José Irraçabal se trouble.

- J'ai dû me couper... Oui, c'est ça, je me suis coupé.

Mais le gendarme tend un autre objet au commissaire : un portefeuille, cette fois.

Le commissaire inspecte son contenu. Il y a des papiers d'identité au nom de José Irraçabal. Mais ce n'est pas tout. Il sort un billet qu'il met devant le nez de son vis-à-vis.

- Et ça, Irraçabal ? Pouvez-vous me dire ce que c'est ?

José Irraçabal ne répond pas. Il est tout blanc. Il regarde de gauche à droite, comme s'il cherchait une inspiration qui ne vient pas; et ses yeux reviennent sur le commissaire qui brandit un billet de mille francs maculé de sang...

José Irraçabal est arrêté séance tenante et inculpé le lendemain du double meurtre. L'affaire est claire, monstrueuse mais claire. Veuf depuis plusieurs années, il a voulu abuser de la jeune femme qui se trouvait seule sous son toit. Mais elle a crié. L'enfant qui dormait dans la chambre s'est réveillé et il les a tués tous deux. Le plus horrible est que l'enfant en question était Julien Irraçabal, son propre fils.

José Irraçabal passe devant la cour d'assises de Pau le 6 novembre 1942. Curieusement, la cour décrète le huis-clos. C'est sans doute, pense-t-on, à cause du côté particulièrement horrible des faits. Mais les quelques habitants de Béhobie qui sont restés devant le palais de justice par curiosité, voient, le soir même, Irraçabal en sortir libre. Il leur lance sans autre commentaire :

- Non-lieu...

A Béhobie, le lendemain, on ne parle que de cela. Non-lieu, alors qu'il y avait tant de preuves contre Irraçabal. Comment est-ce possible ? Serait-ce vrai ce qu'on murmure? Aurait-il vraiment des liens avec la Gestapo? Travaillerait-il pour les Allemands et serait-ce à eux qu'il

devrait l'indulgence du tribunal ?

Ce n'est pas, en tout cas, Irraçabal qui leur donnera la réponse car, le jour même, il fait ses valises et part pour l'Espagne. On ne le reverra plus à Béhobie...

Mais, les gens de Béhobie ne sont pas au bout de leurs surprises. Quinze jours plus tard, ils voient revenir le commissaire Lionel à la tête de ses gendarmes. Cette fois, ils ne vont pas enquêter. Ils vont directement chez Michel Garmendia et ils l'emmènent, menottes aux poings.

Une fois dans son bureau, le commissaire attaque l'interrogatoire tambour battant.

- Je sais que c'est vous le criminel, Garmendia! Quand vous êtes repassé le soir du meurtre, soi-disant pour prendre de l'argent, vous êtes monté dans votre chambre et vous avez remplacé l'ampoule de la lampe par une ampoule grillée. Tout cela pour qu'on ne vous voie pas quand vous reviendriez à 22 h 15 commettre votre crime!

Garmendia croit vivre un cauchemar.

- Mais ce n'est pas vrai! Ce n'est pas possible! A cette heure-là, j'étais à mon travail.

- Justement non. Votre collègue veilleur de nuit, Grégoire Ollier, est revenu sur certaines de ses déclarations. D'abord, il m'a avoué que, lorsque vous êtes arrivé ce soir-là, vous lui avez dit . " je viens de me disputer avec ma femme. Ça va mal se terminer. "

Michel Garmendia bondit.

- Mais, c'est faux. C'est un mensonge!

- Votre collègue m'a dit aussi qu'au lieu de l'appeler à 23 heures, comme vous auriez dû le faire, vous l'avez fait en retard, vers 23 h 10 environ.

- Il ment! Il ment!

Le commissaire Lionel parle d'une voix plus douce.

- Je vous mets le marché en mains, Garmendia... Voyez-vous, j'ai fait

une petite enquête à votre sujet et j'ai découvert que vous avez aidé des pilotes anglais à passer la frontière espagnole... Non, ne niez pas, j'ai des preuves. Alors, ou vous avouez et vous restez entre les mains de la police française ou je vous livre aux Allemands.

Michel Garmendia comprend immédiatement sa situation. C'est vrai qu'il a aidé des Britanniques à passer la frontière. Le commissaire a sûrement des preuves. Mais avouer qu'il a tué sa femme et un enfant de sept ans, jamais! Plutôt la mort, plutôt la torture allemande. Il refuse avec force.

Et, un quart d'heure plus tard, il est escorté par deux agents français vers le siège de la Gestapo de Pau. Garmendia sait qu'il est perdu, mais il ne se révolte pas. Après la mort de sa femme, son sort a moins d'importance...

Pourtant, c'est là que la chance lui sourit. Alors qu'il est dans la voiture en compagnie des policiers, l'un d'eux lui enlève ses menottes.

- File vite! Le commissaire Lionel est vendu aux Boches. On dira que tu nous as attaqués. Garmendia ne se le fait pas dire deux fois. Il se retrouve dans les rues de Pau. Il connaît parfaitement la région et, pour un contrebandier, il n'est pas difficile de passer la frontière.

janvier 1945... Les Allemands ont quitté Pau. Le commissaire Rameau a remplacé son collègue Lionel en fuite. Parmi les dossiers qu'il découvre, le plus important est, bien entendu, celui du double crime de Béhobie. D'abord en raison de l'atrocité du meurtre et puis parce que tout ce qu'il y trouve est déconcertant, et même incroyable!

D'abord ce procès escamoté contre José Irraçabal, son non-lieu malgré les charges accablantes qui pesaient sur lui, son départ précipité pour l'Espagne, enfin. Ensuite, cette tentative de son prédécesseur pour accuser le mari de la victime. Une tentative sans aucun doute dictée par la police allemande.

Le commissaire Rameau aimerait bien retrouver Grégoire Ollier, le veilleur de nuit collègue de Garmendia, dont les déclarations tardives ont servi de prétexte à son arrestation. Mais il a disparu lui aussi. Sans doute ne devait-il pas avoir la conscience tout à fait tranquille non plus.

Mais ce qui fait bondir le commissaire, ce sont deux pièces qui figurent au dossier et qui n'ont jamais été rendues publiques. D'abord

le rapport d'autopsie d'Antoinette Garmendia. La jeune femme avait été violée. Oui, violée! Est-ce qu'on peut imaginer un mari violant sa femme? Tandis qu'Irraçabal, veuf depuis plusieurs années, se trouvait alors seul, en compagnie de cette jeune femme à sa merci.

D'autant qu'il y a une autre pièce. Le casier judiciaire de José Irraçabal, justement. En 1930, en Espagne, il a été condamné à dix ans de prison pour le viol d'une fille de treize ans.

Mais malgré tous les efforts du commissaire, les autorités espagnoles ne manifestent aucune volonté de collaboration. Elles refusent l'extradition de José Irraçabal, de même que la mise en liberté de Michel Garmendia, condamné à trois ans de prison pour passage irrégulier de la frontière. Il ne sortira qu'à la fin de sa peine, en 1947.

C'est un an plus tard, en avril 1948, que la police espagnole a trouvé dans la montagne, non loin de la frontière française, un homme sauvagement assassiné de plusieurs coups de couteau. Il s'agissait d'un certain José Irraçabal, vraisemblablement contrebandier. L'enquête n'a pas abouti; elle a conclu que la victime avait été tuée par un membre d'une bande rivale.

Quant à la police française, elle n'avait pas à faire d'enquête. Elle n'a pas interrogé Michel Garmendia qui s'était réinstallé à Béhobie. Pourquoi l'aurait elle fait? Ce qui se passait en territoire espagnol ne la regardait pas. Et puis, ne s'agissait-il pas d'un banal règlement de comptes entre contrebandiers?

Dieu n'est pas partout

Le commandant Murdoch pousse la porte de la capitainerie du port de Greenock, non loin de Glasgow sur la côte Ouest de l'Écosse. Une bouffée de chaleur l'accueille, ce qui lui procure un intense soulagement. Il fait un temps de chien dehors, en ce 16 décembre 1900. Il neige. La tempête s'est levée depuis le matin. Dans la pièce, un homme portant les galons de capitaine est assis à son bureau, près d'un poêle. Il vient à sa rencontre.

- Vous désirez, commandant ? je suis le capitaine Mac Stevens.

Le commandant Murdoch est un homme à la carrure impressionnante dont le visage s'orne d'une barbe de sapeur. Il enlève sa casquette et la pose sur la table.

- Murdoch, commandant du cargo Archer. J'arrive de Baltimore. je suis venu sans attendre, car l'affaire est grave. Il s'agit du phare d'Eilean Mor...

Le capitaine Mac Stevens se contracte légèrement. Il est plus jeune que son interlocuteur. Il est moins typé aussi. On sent qu'il a passé plus de temps à terre qu'en mer.

- Que se passe-t-il?

Est-ce une impression? Il a semblé au commandant Murdoch que Mac Stevens avait eu une réaction bizarre... Il poursuit néanmoins sa déposition.

- Le phare d'Eilean Mor est éteint, capitaine.

- Vous en êtes certain?

- Absolument. Nous sommes passés au large des Hébrides, cette nuit vers onze heures. J'ai cherché le phare, qui devait logiquement apparaître sur bâbord, mais rien. J'ai pourtant regardé à la jumelle.

- Il y avait sans doute de la brume.

- Non, la nuit était claire et la mer calme. Ce n'est que ce matin que la tempête s'est levée. Le capitaine Mac Stevens fixe son visiteur.

- Etes-vous bien sûr de votre position à ce moment-là ?

Le commandant Murdoch a un haut-le-corps.

- Pour qui me prenez-vous? je sais faire le point! Nous étions à cinq milles d'Eilean Mor, peut-être sept à la rigueur, pas plus... Est-ce que vous pensez que la lanterne ait pu tomber en panne ?

- Impossible. Dans ce cas, il y a un dispositif de secours.

Le commandant Murdoch hoche la tête.

- Alors c'est plus grave. Ils doivent être malades ou... morts. Combien sont-ils là-dedans?

- Trois, et avec la tempête, je ne sais pas quand on va pouvoir y aller.

Il y a un long silence. Le commandant Murdoch trouve de plus en plus étonnante l'attitude du capitaine du port. Il semble perdu dans ses pensées.

- Excusez-moi, mais à quoi pensez-vous?

Le capitaine Mac Stevens sort de sa rêverie.

- Je pensais à la légende. J'ai l'impression qu'on n'a pas fini de parler du phare d'Eilean Mor dans Greenock et sa région!

- Quelle légende?

Le capitaine Mac Stevens s'éclaircit la voix

- Il n'y a pas un an que le phare d'Eilean Mor a été inauguré, commandant, puisque c'était au début de janvier 1900. Eh bien, si je vous disais qu'on a eu un mal fou à trouver des gardiens? Tout cela à cause d'une histoire qui remonte à plus de deux siècles! Une histoire de fantômes à dormir debout. Il est vrai que nous sommes en Écosse...

Le commandant Murdoch écoute en silence. Il est américain et quand les Écossais parlent de leurs fantômes, il n'y a qu'à écouter.

- Cela se passait en 1680 ou 1690. Dans un manoir pas loin d'ici, il y avait un baronnet qui s'appelait Mac Flagann. Il était veuf, très riche, mais également...

Le capitaine Mac Stevens a l'air gêné.

- Il était très avare... Un jour, son neveu est venu lui demander de l'argent. Il a refusé. Alors le neveu est parti avec sa femme et ses quatre enfants pour l'Amérique, chercher fortune. Leur bateau n'a pas été loin. Il a sombré au large d'Eilean Mor. Le vieux Mac Flagann avait le coeur sec et cela ne l'aurait pas empêché de dormir. Seulement les fantômes des noyés sont venus hanter son manoir. Mac Flagann n'a pas pu résister longtemps. Il est allé finir ses jours sur le rocher d'Eilean Mor pour expier sa faute. Il se nourrissait de crabes et il buvait de l'eau de pluie. Il a construit de ses mains une sorte de chapelle dans la roche. Après sa mort, nombre de marins jurent avoir vu son fantôme, par gros temps, implorer des prières pour le repos de son âme.

Le commandant Murdoch passe la main dans sa barbe.

- Je vois... Il n'y avait pas moyen d'installer le phare autre part?

- Non. C'est là qu'il est le plus utile à la navigation.

- Et maintenant, que comptez-vous faire ?

- Attendre. Dans l'état actuel de la mer, nous ne pouvons rien faire.

Quand la tempête souffle sur les côtes écossaises, elle est souvent installée pour longtemps. Aussi est-ce avec surprise et soulagement que le capitaine Mac Stevens découvre, quatre jours plus tard, au matin du 20 décembre, qu'elle a subitement cessé. Il prend immédiatement les mesures nécessaires pour porter secours aux hommes d'Eilean Mor...

L'Hesperus, bateau ravitailleur de phares, est spécialement conçu pour naviguer par gros temps. Mais ce ne sera pas nécessaire : c'est le calme plat. A l'avant du bateau, qui quitte le port de Greenock, le commandant Murdoch... Murdoch ne doit reprendre la mer qu'après les fêtes de Noël et du Nouvel An. Comme il se trouvait libre de son temps, il a demandé au capitaine du port de participer à l'expédition et ce dernier a accepté.

Il faut presque la journée pour arriver aux Hébrides. C'est en fin d'après-midi qu'apparaît l'îlot d'Eilean Mor. Depuis la proue de l'Hesperus, le commandant Murdoch contemple ce rocher écrasé par

la haute silhouette du phare. L'endroit dégage une terrible impression de solitude aucune autre île n'est en vue; la côte est très loin à la moindre brume, elle doit disparaître et les gardiens doivent se sentir perdus au milieu des flots. Le capitaine Mac Stevens, à son côté, a sorti ses jumelles.

- Vous les voyez, capitaine?

- Non. Rien ne bouge.

L'Hesperus envoie trois coups de sirène. Est-ce que cet appel va provoquer une réaction du côté du phare? Le capitaine Mac Stevens reste rivé à ses jumelles. Au bout d'un moment, il les laisse retomber d'un air découragé.

Rien à faire! Ils sont invisibles tous les trois... y a une sorte d'embarcadère sur l'îlot d'Eilean Mor : une digue grossière formée de rochers entassés sur laquelle il est possible de s'amarrer. Le commandant Murdoch suit le capitaine Mac Stevens et ses hommes. Il ne peut s'empêcher d'être impressionné. L'endroit ne met pas à l'aise, c'est le moins qu'on puisse dire. Bien qu'il fasse beau, le froid est vif et la neige, qui est tombée les jours précédents, n'a pas fondu. Elle amortit les bruits, donnant même au silence quelque chose d'irréel.

Le commandant jette un coup d'oeil à droite juste après l'embarcadère : voici donc la fameuse chapelle! Le mot " chapelle " est bien exagéré, d'ailleurs : c'est une grotte surmontée d'une croix taillée dans la pierre. Dire qu'un homme a vécu là jusqu'à sa mort! Le commandant essaie de se l'imaginer mais il n'y parvient pas. En revanche, il imagine fort bien ce que peuvent ressentir les êtres isolés dans un environnement pareil. Être gardien de phare est déjà un métier dur, mais là, c'est à la limite du supportable...

Il rattrape le capitaine Mac Stevens qui marche rapidement en direction du phare. Il lui dit à voix basse :

- Vous saviez que c'était cela, Eilean Mor? Le capitaine ne répond pas et pousse la porte du phare.

Au rez-de-chaussée se trouvent les chambres des gardiens. Mac Stevens y entre : elles sont vides. Rien n'indique un événement quelconque: les lits sont faits, le ménage également; tout est en ordre. Le capitaine Mac Stevens et le commandant Murdoch restent un instant immobiles. Ni l'un ni l'autre ne parlent mais ils pensent la

même chose : ce décor parfaitement normal est pire que tout. Ils auraient souhaité voir les trois hommes geignant sur leur lit, délirant de fièvre ou blessés. La voix du capitaine rompt le silence :

- Allons en haut!

Tout le monde s'engouffre dans l'escalier à sa suite. C'est hors d'haleine que le groupe parvient dans la vaste pièce circulaire où se trouve la lanterne. Le tour est vite fait. C'est la même chose que dans les chambres: un ordre impeccable, mais les trois gardiens ne sont pas là. Le capitaine Mac Stevens se dirige vers une manette, qu'il abaisse. Une violente lueur emplît la salle : tout est en parfait état de marche. Si le phare d'Eilean Mor ne fonctionne plus depuis le 15 décembre, c'est que personne n'était là pour l'allumer... Mais pourquoi? Où sont-ils? Le commandant Murdoch a une intuition La chapelle!...

Il y a une rumeur. De nouveau, mais en sens inverse, c'est la cavalcade dans l'escalier en colimaçon, puis la course sur la neige. Mais la chapelle, ou plutôt la grotte, est vide : une odeur de moisi, un autel fait d'une pierre plate qu'on distingue à peine dans la pénombre, c'est tout. Fouiller le reste de l'îlot ne prend pas plus de quelques minutes. Le capitaine Mac Stevens a une expression de profond découragement.

- Remontons...

En haut, le commandant Murdoch contemple longuement le panorama : c'est la mer à perte de vue. jamais il n'a ressenti une telle impression de solitude. Une voix retentit derrière lui

- Venez voir, commandant!

Mac Stevens tient en main un cahier relié en toile noire.

- Qu'est-ce que c'est?

- Le journal du phare. Les gardiens doivent y noter les passages de navires et les incidents s'il y en a.

- Et ils disent ce qui s'est passé?

- Non. Mais je crois avoir deviné la vérité... Le capitaine Mac Stevens tend le journal au commandant Murdoch.

- Tenez, lisez. Celui qui a rédigé cela s'appelle... enfin s'appelait

Marshall. Les noms qu'il cite sont ceux de ses deux compagnons.

Et le commandant Murdoch lit:

" 13 décembre. La tempête s'est mise à souffler. Trois navires direction sud-est. Trevor est irascible... "

- C'est étrange! Nous n'étions pas loin le 13 décembre et nous avions calme plat. Il y avait de la tempête, par ici?

- Non. Continuez.

" 14 décembre. La tempête est toujours aussi violente. Trevor est calme et Baring pleure. "

Le commandant Murdoch est totalement dérouté par ces phrases sibyllines.

- Je n'y comprends rien. Est-ce habituel de noter le comportement des autres gardiens?

- Absolument pas.

- Alors, le rédacteur avait perdu la raison ?

- Lisez la suite. Il n'y a plus qu'une seule journée.

Effectivement, le cahier s'arrête le 15 décembre. Après, il n'y a plus que des pages blanches.

" 15 décembre, la tempête est finie. Trevor prie. Dieu est partout. "

Le commandant Murdoch relève la tête.

- Le 15 décembre à onze heures du soir, le phare ne fonctionnait pas. C'est donc dans la journée que le drame s'est produit.

- Certainement.

- Mais pourquoi parle-t-il de tempête, alors qu'il n'y en a pas eu?

- Elle a existé. Enfin, d'une certaine manière... Le capitaine Mac Stevens regarde la mer à travers la vitre.

- Elle a existé dans la tête du gardien Marshall, celui qui a rédigé ce journal. Le 13 décembre, il regardait peut-être l'horizon, comme moi en ce moment et il n'a plus supporté ce vide, cette solitude; sa raison a basculé.

La voix du capitaine se fait plus sourde. Il est en train d'imaginer ce qui s'est passé une semaine plus tôt, à cet endroit même.

- Marshall note : " Trevor est irascible. " D'après moi, le malheureux Marshall a été pris d'une crise de folie furieuse et l'autre a tenté de le calmer. C'est la seule manière de comprendre l'expression. Malheureusement, le lendemain, le drame a lieu. Dans son cerveau dérangé, Marshall veut se venger de Trevor. Il le tue. Voilà pourquoi, le 14 décembre, " Trevor est calme ". Quant au troisième, Baring, quand il découvre le spectacle, il pleure. je le connaissais, Baring; c'était un homme rude. Pour qu'il pleure, il fallait bien quelque chose comme un assassinat.

Le commandant Murdoch émet une objection.

- Mais tout était parfaitement en ordre. S'il y avait eu un meurtre, ici, nous aurions trouvé des traces de lutte, des taches de sang.

- Pas forcément... Marshall a fort bien pu s'approcher dans le dos de Trevor et l'étrangler par surprise. Ce meurtre rend enfin le calme au malheureux Marshall, puisqu'il écrit le 15 décembre que " la tempête est finie ". Le corps a été installé sur un lit, les mains jointes; c'est cela qu'il veut dire avec l'expression " Trevor prie ". Mais on ne peut pas laisser indéfiniment le mort dans la pièce. L'enterrer est impossible à Eilean Mor; le sol est composé uniquement de roche. Reste la mer. Les deux survivants se décident à l'immerger et pourquoi pas, puisque "Dieu est partout"?

- Et c'est à ce moment-là?-

- Oui, c'est au moment de l'immersion que le second drame s'est produit. Ils ont glissé en lançant le corps à l'eau ou Marshall, pris d'une nouvelle crise de démence, s'est jeté sur Baring et ils se sont noyés ensemble. Nous ne saurons jamais la vérité, mais je suis certain que c'est de cette manière que les choses ont dû se passer.

Le commandant Murdoch jette un coup d'oeil sur l'îlot d'Eilean Mor, des dizaines de mètres plus bas. On distingue nettement la grotte-chapelle surmontée de sa croix grossière.

- Il y croyait, lui, à ce fantôme ?

- Oui, Marshall y croyait. Il me l'avait dit. Il avait beaucoup hésité avant d'accepter le poste.

Le commandant se retourne. Il dit doucement:

- Il s'est trompé dans son journal. Dieu n'est pas partout. Pas à Eilean Mor, en tout cas!

La fièvre de Sheridan

Comme tous les jours, l'inspecteur Peter Ashbourne commence sa journée en dépliant son journal et en l'ouvrant à la page des nouvelles locales. Comme tous les jours, trois minutes plus tard, l'agent Golding frappe quelques coups discrets et vient lui apporter sa tasse de thé.

- Belle journée en perspective, inspecteur.
- Effectivement, Golding! Quoi de neuf depuis hier ?
- Le chat de Miss Seagrowe s'est échappé. J'ai été le chercher dans l'arbre.
- Très bien, Golding...

L'inspecteur Peter Ashbourne reprend sa lecture. Il n'est pas vilain homme avec sa chevelure et son abondante moustache rousses. Un peu d'embonpoint peut-être... Évidemment, à près de quarante ans, l'inspecteur Ashbourne n'a pas réalisé une carrière fulgurante dans la police. Mais comment faire autrement à Sheridan, cette petite ville anglaise du Yorkshire où il ne se passe rien, strictement rien qui puisse intéresser un policier? Les problèmes courants concernent les animaux domestiques, comme le chat de la vieille Miss Seagrowe, un récidiviste obstiné. La dernière bagarre au pub remonte à, voyons... remonte à fort loin.

Non, l'inspecteur Ashbourne ne regrette pas d'être à Sheridan. Quoi de tel qu'une ville où il ne se passe rien pour préserver vos habitudes ? Et Ashbourne, qui est un célibataire endurci, a toujours placé au-dessus de tout ses habitudes.

Trois coups discrets sont frappés de nouveau à la porte. C'est Golding. L'inspecteur lève les sourcils.

- Que se passe-t-il, Golding?
- C'est une dame, inspecteur. Elle insiste pour vous voir. Elle dit que c'est urgent.
- Urgent ?

Peter Ashbourne prononce une fois encore ce mot insolite et conclut :

- Eh bien, faites entrer...

L'arrivante est une femme d'une quarantaine d'années, vêtue de manière voyante d'une robe rouge et d'un imperméable clair. Elle semble assez agitée.

- Il faut que je vous dise ce qui m'est arrivé la nuit dernière. Je me fais sans doute des idées, mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir peur.

L'inspecteur Ashbourne prend une feuille de papier et un stylo.

- Voulez-vous que nous procédions dans l'ordre, madame? Vous êtes?

- Patricia Linquist. J'habite Prestwick Road, à Sheridan.

- Parfait, je vous écoute, madame Linquist.

- C'était vers 20 heures 30. je rentrais à Sheridan avec le car de Kingston, comme tous les jours. Un homme s'est assis sur la banquette à côté de moi. je ne sais pas pourquoi, j'ai eu une drôle d'impression. Il est sorti au dernier arrêt avant Sheridan.

Patricia Linquist se met à parler de manière volubile.

- Il est sorti d'une manière si bizarre! Il a attendu que le car se soit arrêté et que la porte soit ouverte et il s'est levé d'un seul coup en bousculant tout le monde. Les gens ont fait des réflexions: « Ce n'est pas possible! », « En voilà des manières! ».

- C'est en effet fort mal élevé, madame, mais...

- Attendez, je ne vous ai pas dit le principal. Il m'a cogné le coude en se levant. J'ai frotté machinalement ma manche et c'est là que je me suis aperçue qu'elle était tachée de sang!

La femme tend son bras droit vers l'inspecteur.

- Tenez, regardez! Là, sur l'imperméable. Peter Ashbourne distingue une tache brunâtre.

- Effectivement...

Son interlocutrice s'est tue. Elle attend visiblement qu'il parle et, comme il ne dit rien, elle reprend la parole d'un ton légèrement irrité.

- Eh bien, qu'allez-vous faire?

- A quel sujet, madame ?

- Au sujet de cet homme, évidemment!

- Écoutez, madame, croyez-vous que la police soit chargée de poursuivre les gens qui saignent ? Patricia Linquist semble scandalisée.

- Il ne saignait pas, inspecteur! Il avait du sang sur lui, ce n'est pas la même chose.

Ashbourne soupire.

- Admettons. Pouvez-vous le décrire?

- Non, justement. Et c'est cela le plus louche. Il lisait un journal. je ne pouvais pas voir son visage. Même quand il s'est levé, il tenait toujours son journal devant la figure. Vous admettez que ce n'est pas normal!

Malgré ce qu'il pense sur le peu d'intérêt de ce qu'il vient d'entendre, l'inspecteur garde un ton poli.

- Eh bien, merci de vous être dérangée, madame. je vais voir ce que nous pouvons faire...

Il reconduit Patricia Linquist, mais à sa surprise, il y a une autre femme en train d'attendre dans le couloir. L'agent Golding se tient à son côté, on ne peut plus gêné.

- Cette dame aussi veut vous voir. Elle dit aussi que c'est urgent.

La seconde visiteuse s'appelle Pamela Bowes. Elle est un peu plus jeune, la trentaine, mais tout aussi agitée que la précédente.

- Il faut que vous me protégiez, inspecteur. C'est horrible : j'ai été agressée!

Au mot " agressée ", l'inspecteur Ashbourne change d'attitude. Ce n'est pas parce qu'il ne s'est jamais rien passé à Sheridan qu'il ne peut pas arriver quelque chose.

- Racontez-moi cela, madame Bowes.

- J'habite seule un pavillon pas loin d'ici. Il faut vous dire que je suis divorcée depuis deux ans. La nuit dernière, j'étais dans le living en train de repasser et comme j'ai toujours chaud quand je repasse, j'avais laissé la baie vitrée ouverte...

Pamela Bowes est secouée par un frisson.

- Je ne l'ai pas vu arriver. La lumière s'est éteinte brusquement et j'ai senti quelqu'un qui se jetait sur moi. J'ai eu un réflexe : mon fer à repasser. Je l'ai plaqué sur son visage. Il y a eu une odeur de chair brûlée et un cri d'homme qui s'enfuyait. Je suis restée toute tremblante et j'ai été fermer les volets. Je n'ai pas le téléphone et je n'ai pas osé sortir avant le jour pour vous alerter...

- Vous êtes blessée ?

- Non. Il m'a à peine touchée.

- Et lui, je suppose qu'il doit porter une marque au visage?

- Oh oui! Je ne suis pas près d'oublier son cri. On aurait dit celui d'un damné. Il doit être affreusement brûlé!

L'inspecteur Ashbourne réfléchit quelques instants. Il repense au témoignage précédent, celui de Patricia Linquist. Ce voyageur qui se dissimulait la figure derrière son journal fait évidemment penser à quelqu'un qui veut cacher une blessure. Mais que vient faire le sang dans tout cela ? Et puis, l'homme ne quittait pas Sheridan après avoir raté son agression, au contraire, il y allait. Tout cela ne concorde pas... Alors, une coïncidence ? Il n'y a pas d'autre explication.

L'inspecteur va chercher son pardessus.

- Je vais vous accompagner chez vous, madame. C'est à ce moment que la porte du bureau s'ouvre brutalement. Une jeune fille de vingt ans environ fait irruption. Derrière elle, l'agent Golding, l'air catastrophé.

- J'ai bien essayé de l'empêcher, mais...

Peter Ashbourne va vers l'intruse, l'air furieux.

- Qu'est-ce que cela veut dire?
- Il faut absolument que je vous voie!
- Je suis occupé.

La jeune fille se laisse tomber sur une chaise et fond en larmes.

- Je vous en supplie, écoutez-moi! je n'en peux plus! je suis à bout!

L'inspecteur pousse un soupir... Après tout, la visite du pavillon de Pamela Bowes peut attendre. Il fait signe à cette dernière d'aller l'attendre dans le couloir. Lorsqu'elle est partie, il s'adresse à sa troisième visiteuse.

- Que vous arrive-t-il ? Et d'abord comment vous appelez-vous ?

- Doris Crosby... Cela a commencé il y a deux mois. J'étais chez moi, une nuit, quand le téléphone a sonné. C'était une voix d'homme que je ne connaissais pas. Il m'a dit des horreurs que je n'ose pas vous répéter. Pendant un mois, il a téléphoné tous les jours.

- Il fallait venir nous voir.

- J'avais trop honte. J'ai préféré m'enfuir. J'ai demandé à ma tante, qui habite Kingston, si je pouvais m'installer chez elle et je suis partie sans prévenir personne. Eh bien, monsieur, le soir même, je recevais son coup de téléphone. Et tous les jours ça a été la même chose... J'ai encore tenu un mois et je suis revenue à Sheridan. J'ai été chez une amie. Le soir de mon arrivée, c'est-à-dire hier, il m'a appelée. Cette fois, il a dit : " Puisque tu ne veux pas de moi, je vais te tuer. "

Doris Crosby éclate de nouveau en sanglots.

- Comment fait-il ? Mais comment fait-il pour me retrouver partout où je vais? je vous en supplie, protégez-moi!

L'inspecteur Ashbourne marmonne quelques mots d'encouragement tout en lissant son imposante moustache rousse d'un air perplexe... Qu'est-ce que cela signifie ? Il y a d'abord cet homme taché de sang dans le car, puis cet agresseur marqué au fer par sa victime et maintenant cette persécution par téléphone. C'est le calme plat pendant des années et tout à coup trois affaires qui arrivent en même

temps! Quoi qu'il en soit, chaque chose en son temps. Il doit d'abord visiter le pavillon de Pamela Bowes, sa deuxième visiteuse... Si cela continue, il faudra leur donner des numéros!

Peter Ashbourne ne croit pas si bien dire. Il ouvre la porte de son bureau et pousse un cri. Il y a là cinq ou six femmes - il n'a pas le temps de compter - qui se lèvent en même temps.

L'agent Golding, dans un coin, est littéralement décomposé.

- Elles veulent toutes vous voir, inspecteur, et elles disent toutes que c'est urgent!

L'espace d'un éclair, l'inspecteur Ashbourne a une vision. Là-bas, dans son arbre, le chat de la vieille Miss Seagrowe attend peut-être depuis des heures que l'agent de service vienne le faire descendre et proteste avec des miaulements indignés. Mais que se passe-t-il à Sheridan, la ville la plus calme de tout le Yorkshire?

Courageusement, l'inspecteur Ashbourne se met à son enquête. Mais il n'a aucun résultat. Pour l'histoire de Patricia Linqvist, la recherche est pratiquement impossible. Comment retrouver cet homme taché de sang qu'elle est seule à avoir remarqué? Pour Pamela Bowes, au contraire, la chose semble on ne peut plus aisée. Un brûlé au visage ne peut pas passer inaperçu. Les agents de l'inspecteur passent au peigne fin Sheridan et ses environs; la police du comté est mobilisée. En vain. L'homme marqué au fer à repasser semble avoir disparu.

Mais c'est peut-être la dernière histoire, celle de Doris Crosby, qui se révèle la plus déconcertante. Peter Ashbourne, après l'avoir priée de rentrer chez elle, fait mettre son téléphone sur écoute. Or, pas une fois le mystérieux correspondant ne se manifeste. Quant aux dépositions des autres habitantes de Sheridan, elles sont si vagues qu'aucune vérification n'est possible.

Un peu moins d'un mois passe. Nous sommes le 13 mai 1960... Qui reconnaîtrait la paisible et quelque peu ennuyeuse cité de Sheridan? Le bureau de l'inspecteur Ashbourne est devenu un lieu de passage ininterrompu. Car les plaintes de femmes importunées ou agressées toujours la nuit - il n'y a pas d'exception - ne cessent pas. Et, dans la ville, la fièvre monte. Les gens réclament des actes, des résultats. La presse locale parle quotidiennement des voyous fantômes de Sheridan; la presse nationale commence à leur consacrer quelques articles dans la page faits divers...

L'inspecteur Ashbourne a bien changé, lui aussi! Il n'a plus rien du célibataire pantouflard et satisfait quand il arrive ce matin du 13 mai à son bureau. Il a maigri, ses traits se sont creusés. Il s'installe la mine fermée, le regard dur. L'agent Golding, qui vient lui apporter son thé, constate que son chef n'a pas ouvert le journal. Il comprend sans peine pourquoi. La presse est de plus en plus virulente contre lui.

- Vous ne voulez pas de votre thé, inspecteur? Ashbourne sort de sa lugubre méditation. Il tape du poing.

- Golding, cela ne peut pas durer!

- Je le sais bien, inspecteur, mais que faire?

- Les gens deviennent fous, Golding! Car je suis certain que toutes ces histoires sont de pures inventions. Mais pourquoi me racontent-elles cela? Et pourquoi toutes en même temps?

L'agent Golding hasarde une explication.

- Peut-être par désœuvrement, inspecteur.

- Oui, peut-être... Voyez-vous, Golding, j'en viens à souhaiter qu'il se passe quelque chose. N'importe quoi, même de grave. Sinon, cette atmosphère empoisonnée ne fera qu'empirer et nous y laisserons tous la raison...

L'inspecteur Ashbourne est exaucé une demi heure plus tard. Un coup de téléphone lui annonce qu'on vient de retrouver dans le canal le corps de Doris Crosby, la jeune fille persécutée par téléphone.

Doris Crosby est morte noyée: c'est ce que découvre l'inspecteur lorsqu'il fait les premières constatations sur les lieux, entouré d'une foule silencieuse. Elle ne porte ni blessure ni traces de strangulation. Seulement, a-t-elle mis fin à ses jours ou l'a-t-on poussée à l'eau ? Tout le problème est là.

Et encore une fois, l'enquête n'aboutit pas. Selon toute vraisemblance, Doris Crosby est sortie de chez elle la nuit précédente et s'est rendue dans les environs du canal. Mais personne n'a remarqué le moindre suspect dans les parages à ce moment-là. L'inspecteur Ashbourne est donc bien forcé de conclure au suicide...

Pourtant, tout change du jour au lendemain à Sheridan, avec la mort de Doris Crosby. Les histoires de poursuites et d'agressions cessent comme par enchantement. Chacun rentre chez soi, le visage grave. Les journaux locaux se mettent à parler d'autre chose. Et c'est de nouveau le calme plat...

Alors, que s'est-il passé ? L'inspecteur Ashbourne est en train de se le demander, une quinzaine de jours plus tard, fin mai, dans son bureau. Comment comprendre cette sorte de folie collective qui s'est emparée en même temps des habitantes de Sheridan? A part la jeune Doris, qui devait souffrir de troubles nerveux, elles étaient parfaitement raisonnables. D'autre part presque toutes ne se connaissaient pas, ne s'étaient jamais rencontrées. Elles n'avaient donc pas pu se suggestionner les unes les autres. C'est comme si, à partir de la nuit du 15 au 16 avril 1960, quelque chose était apparu dans l'air qui avait fait tourner les esprits. Certes l'explication n'en est pas une, mais que dire d'autre ? Ce qu'on a appelé alors " la fièvre de Sheridan " restera un mystère...

On frappe à la porte du bureau. C'est Golding. Il a un léger sourire.

- C'est une dame, inspecteur. Elle dit que c'est urgent.

Peter Ashbourne s'apprête à défaillir, mais presque aussitôt une petite vieille fait son entrée, à pas menus, l'air timide... Alors, l'inspecteur Ashbourne éclate de rire, imité par l'agent Golding au fond de la pièce.

- Miss Seagrowe! Vous n'allez tout de même pas me dire que votre chat est encore dans l'arbre?

Un jeune homme va mourir

M. l'abbé Puget, curé de la paroisse de Saint Antoine, à Nantes, est en train de dormir au presbytère, ce 28 mai 1944. Comme tous les jours, M. l'abbé Puget s'est couché tôt et a trouvé aussitôt le sommeil.

C'est que les journées sont chargées par ces temps de guerre. Il y a bien des détresses matérielles et morales à soulager, et, malgré ses soixante-dix ans, l'abbé Puget ne ménage pas ses forces. On voit beaucoup dans les rues du quartier sa soutane élimée, sa silhouette maigre et son visage aux cheveux blancs déjà clairsemés.

M. l'abbé Puget se réveille en sursaut. Le téléphone vient de sonner dans la pièce à côté, c'est-à-dire son bureau. Il allume sa lampe de chevet et jette un regard sur son réveil en fer-blanc : minuit dix. A cette heure-ci, cela ne peut être qu'une urgence. M. l'abbé se lève et chausse ses pantoufles. Bien que le printemps soit déjà bien avancé, il est chaudement vêtu d'une chemise de nuit en flanelle et porte un bonnet de coton. Il se hâte vers la sonnerie aigrette en grimaçant légèrement à cause de ses rhumatismes. Il décroche le combiné à tâtons. C'est une voix de femme âgée.

- Je suis au presbytère?

- Oui, madame.

- Mademoiselle... M. l'abbé, il faut que vous vous rendiez tout de suite au 16 de la rue Descartes, avec les sacrements, un jeune homme va mourir.

Le curé note comme il peut dans l'obscurité.

- Donnez-moi votre nom, mademoiselle.

- Mlle Chauvy. Mais je ne suis pas là-bas. J'habite rue de Bretagne, au 3. Vous ne pouvez pas vous tromper, monsieur l'abbé. C'est un pavillon et il est seul.

- Mais, mademoiselle...

- Il faut que je raccroche. je vous en supplie, monsieur l'abbé, faites vite! Pour l'amour de Dieu...

Et la correspondante raccroche effectivement. L'abbé Puget allume la lumière et regarde, perplexe, le morceau de papier où il a griffonné mécaniquement les deux adresses au crayon : 16, rue Descartes et 3, rue de Bretagne, ainsi que le nom. Mlle Chauvy.

Qu'est-ce que cela signifie? Qui est cette vieille demoiselle et quel rapport a-t-elle avec ce jeune homme? S'il est en train de mourir, pourquoi n'est-elle pas à son côté mais dans un tout autre quartier de la ville? D'ailleurs elle ne lui a même pas dit le nom du mourant. Bien sûr, il est seul dans un pavillon et il n'y a donc pas de confusion possible, mais tout de même, c'est étrange!

Le curé de la paroisse Saint-Antoine retourne dans sa chambre, de sa démarche difficile. Sa décision est prise. Il n'a pas le droit de se poser toutes ces questions. S'il y a une âme à sauver, il ne faut pas perdre un instant.

Peu après, l'abbé Puget se retrouve à vélo dans les rues obscures de Nantes. Sur le porte-bagages, dans une mallette en carton bouilli, il emporte les saintes huiles, de même que son ausweiss, qui lui permet de sortir après le couvre-feu. Il est près de minuit et demi.

Le 16 de la rue Descartes est effectivement un pavillon. L'abbé Puget est surpris en n'apercevant de loin aucune lumière. Logiquement, il devrait y avoir le médecin, des proches. Que signifie cette obscurité dans la maison de quelqu'un en train de mourir? Il a une impression de plus en plus désagréable.

Le curé franchit la grille du jardin, qui n'était pas fermée. Il pose sa bicyclette contre la façade, prend sa mallette et sonne.

Ce n'est pas une sonnette électrique, mais une simple cloche actionnée par une chaîne. Elle fait un bruit sinistre à l'intérieur mais à part elle, c'est le silence le plus total. Cette fois, l'abbé Puget carillonne franchement. Il y a enfin une réaction, des chocs sourds, des pas précipités et une voix d'homme affolé.

- J'arrive! J'arrive!...

Le curé est de plus en plus mal à l'aise : la voix qu'il vient d'entendre n'est pas celle d'un moribond. La porte s'ouvre. Un homme de vingt-cinq ans environ paraît sur le seuil, les cheveux ébouriffés. Il a passé rapidement une robe de chambre par-dessus son pyjama. Il reste un instant la bouche ouverte et dit d'une voix ahurie :

- Un curé! Mais qu'est-ce que cela veut dire? L'abbé Puget n'en mène pas large.

- Eh bien, je viens porter les derniers sacrements...

- Les derniers sacrements ?

- Je suis bien au 16, rue Descartes?

Oui, mais je ne comprends pas. Il n'y a pas de malade ici ? Non. Je vis seul.

Excusez-moi, mais n'auriez-vous pas eu récemment un malaise, un ennui de santé qui aurait pu laisser supposer que...

- Absolument pas. C'est ridicule! Je me porte comme un charme... Enfin, allez-vous m'expliquer ce que signifie cette plaisanterie?

Le curé pousse un soupir.

- Une plaisanterie, j'en ai grand-peur moi aussi! Me permettez-vous d'entrer un instant?

Le jeune homme ouvre la porte en grand.

- Bien sûr. J'aimerais bien avoir quelques explications.

Visiblement, l'habitant du pavillon n'est guère porté sur la religion. Il ne fait pas entrer son visiteur inattendu dans le salon, il se contente de l'interroger dans l'antichambre.

- Alors ?

L'abbé Puget relate en quelques phrases l'étrange coup de téléphone. A mesure qu'il parle, les yeux de son interlocuteur s'écarquillent. Il finit par déclarer en secouant la tête .

- Mlle Chauvy? je ne connais absolument personne de ce nom-là.

- Pourtant, il y a bien quelqu'un qui vous en veut et qui n'a pas hésité à vous faire cette plaisanterie de très mauvais goût.

- Effectivement, c'est très désagréable! Pour faire une chose pareille, il

faut éprouver une véritable haine.

- Essayez de trouver... La voix était âgée. Vous ne voyez pas? Une tante, une amie de vos parents?

- Non, non...

- Pourtant, il s'agissait bien d'une vieille femme.

Pour la première fois, il apparaît dans les traits du jeune homme quelque chose qui ressemble à de la peur.

- Taisez-vous! je ne sais pas pourquoi, cette vieille femme me fait penser à la mort.

L'abbé Puget se gratte la gorge.

- Vous... ne voulez pas que je vous entende en confession ?

- Non. Pardonnez-moi, vous êtes autant victime que moi dans cette histoire, mais tout cela m'a trop perturbé. je préfère que vous vous en alliez. Au revoir, monsieur le curé.

L'abbé Puget n'insiste pas. Il salue et s'en va. Il se retrouve dehors avec sa mallette en carton bouilli à la main. Les phrases prononcées au téléphone par la voix grêle lui reviennent dans la tête: " Au 16 de la rue Descartes. Un jeune homme va mourir. Vous ne pouvez pas vous tromper : c'est un pavillon et il est seul. "

Le curé n'a pas le temps de se poser davantage de questions.

Un bruit assourdissant le tire de ses réflexions les sirènes de la ville se mettent toutes à hurler en même temps. Une alerte! Le presbytère n'est pas loin. En pédalant énergiquement, il aura le temps d'y arriver et de se jeter dans la cave. Les sirènes se taisent. C'est le silence qui précède le déchaînement. L'abbé Puget ouvre la porte de sa cave. Il était temps. Il perçoit le ronronnement lointain des bombardiers...

Dans son abri, le curé a tout le temps de reprendre son souffle après l'effort qu'il vient de faire. jamais depuis le début de la guerre une attaque n'a été aussi longue. Les déflagrations se suivent par vagues successives; certaines sont d'une violence inouïe: des bombes ont dû tomber tout près. Enfin, après un long moment de silence, les sirènes retentissent de nouveau : c'est la fin de l'alerte.

Le curé sort de sa cave et va rechercher son vélo, sur lequel se trouve toujours la mallette de carton bouilli. Un peu partout il y a des incendies, des cris. Les premiers avertisseurs de pompiers et d'ambulances se font entendre. L'abbé Puget appuie sur les pédales . cette fois, ses saintes huiles vont lui servir pour de bon!

Il ne sait pas pourquoi il se dirige d'où il venait. Il refait en sens inverse le chemin de tout à l'heure et arrive rue Descartes.

- Non, ce n'est pas vrai!

Si, c'est vrai. A la place où il y avait tout à l'heure le pavillon sans lumière, il y a maintenant les flammes d'un incendie. Curieusement, il n'y a pas eu d'autres destructions. Le 16 est la seule maison qui ait été touchée dans la rue. L'abbé Puget laisse tomber sa bicyclette et court vers les gravats. Il n'a pas besoin d'aller loin. Le jeune homme, dont il ne sait même pas le nom, n'est pas enseveli sous les décombres. L'explosion l'a projeté dans le jardin. Il repose sur le dos, la bouche et les yeux ouverts. Il n'a pas de blessure apparente. C'est le souffle de la déflagration qui a dû le tuer.

Car il est mort... Le curé regarde sa montre; il est une heure trente. La voix de la vieille femme retentit de nouveau à ses oreilles : " 16, rue Descartes, un jeune homme va mourir... va mourir... "

Que s'est-il passé? C'est la question à laquelle tente de répondre, le jour même, l'abbé Puget.

" 3, rue de Bretagne", a-t-elle dit. Il s'y rend à bicyclette. Et c'est pour constater qu'à la place du 3, il n'y a qu'un terrain vague... Peut-être a-t-il mal entendu le numéro? Il sonne au pavillon d'à côté. Une dame âgée vient lui ouvrir.

- Mlle Chauvy?

- Ah non, monsieur le curé! je m'appelle Laurent et je suis veuve. Mais entrez, je vous en prie.

Mme Laurent est une personne on ne peut mieux disposée à répondre aux questions. Mais avec la meilleure volonté du monde, elle n'a rien à dire.

- Elle habite peut-être une autre partie de la rue de Bretagne?

- Absolument pas. je suis ici depuis quarante ans et je connais tout le monde. je peux vous assurer que personne de ce nom-là n'a jamais habité le quartier.

L'abbé Puget est tenace et cette histoire lui tient au coeur. Il en parle à ses paroissiens. Frappés par cette extraordinaire aventure, ceux-ci se mettent à faire des recherches à leur tour, mais sans aucun résultat. Personne parmi leurs relations ne connaît de Mlle Chauvy.

En désespoir de cause, l'abbé se rend à l'état civil. L'employé est complaisant et accepte de lui répondre. Il va consulter les listes du dernier recensement. Il revient avec une pile de feuillets.

- Chauvy, dites-vous... " C-H-A-U " ou " C-H-O " ?

- Pouvez-vous voir les deux, s'il vous plaît ? L'employé de l'état civil parcourt la liste du doigt. Après avoir terminé sa recherche, il secoue la tête négativement.

- Je suis désolé, monsieur le curé. Personne de ce nom-là n'habite à Nantes.

Le curé insiste -

- Vous êtes sûr qu'il ne peut pas y avoir d'erreur ?

- Il n'y a pas d'erreur, mais cela ne prouve rien quand même. Le dernier recensement que nous ayons, celui que j'ai sous les yeux, date de 1936. Celui de 1941 n'a pas eu lieu, à cause de la guerre. Et, évidemment, il s'est passé pas mal de choses depuis 1936. Il est fort possible qu'une demoiselle ayant le nom que vous dites se soit installée ici.

- Et dans ce cas, vous ne pourriez pas le savoir ?

- Non, pas avant le prochain recensement, à condition évidemment qu'elle ne soit pas repartie de Nantes...

C'est ainsi que s'est terminée l'étrange aventure de l'abbé Puget. Malgré tous ses efforts et ceux de ses paroissiens, il n'a jamais été possible de découvrir l'identité de sa mystérieuse correspondante. Le curé lui-même est mort cinq ans plus tard, en 1949, toujours tourmenté par cette troublante histoire.

Alors que s'est-il passé? Certains n'ont pas hésité à avancer une hypothèse surnaturelle. Le jeune homme de la rue Descartes avait perdu ses parents en 1940. La dame inconnue serait tout simplement - si l'on peut dire - sa mère décédée qui, sachant que l'heure était arrivée pour son fils de la rejoindre, avait voulu qu'il parte avec la bénédiction de l'Église.

Mais il n'y a pas besoin d'invoquer le surnaturel. On peut supposer que la vieille dame était bien vivante, qu'elle se soit d'ailleurs appelée réellement Chauvy ou que, prise de court, elle ait donné n'importe quel nom au curé Puget.

Essayons d'imaginer... C'est la nuit, la vieille dame dort. Elle fait un cauchemar épouvantable. Elle voit la mort s'abattre sur un pavillon, 16, rue Descartes, dans lequel se trouve un jeune homme seul. Elle se réveille en sursaut. Elle est persuadée d'avoir eu un rêve prémonitoire. Que va-t-elle faire? Téléphoner, 16, rue Descartes ou s'y rendre? Elle y renonce bien vite. Quel accueil recevrait-elle de la part de l'inconnu? Comment pourrait-il faire autrement que de la prendre pour une folle? D'ailleurs, la vieille dame est sans doute fataliste et croyante. Elle pense que la mort, écrite dans son rêve, est inéluctable. La seule chose qu'elle puisse faire est de permettre au jeune homme de mourir avec les sacrements de l'Église, d'où son appel au presbytère.

Telle est la version que le curé Puget lui-même avait fini par admettre comme la plus vraisemblable. Mais il en existe une dernière qui, pour être moins romanesque, a tout autant de chances, sinon plus, d'être la bonne...

Que sait-on, en effet, de manière certaine dans ce récit? Que l'abbé Puget s'est trouvé devant le corps d'un jeune homme, 16, rue Descartes après le bombardement, à une heure trente du matin. Tout le reste : le coup de téléphone de la vieille femme, l'entrevue avec le jeune homme lui-même, n'a eu aucun témoin.

Est-ce à dire que le curé Puget a menti délibérément? C'est difficilement croyable. Mais il a pu, au contraire, s'imaginer avoir vécu cette histoire...

Ces journées de 1944 ont été terriblement éprouvantes pour lui. Le 28 mai, l'abbé Puget est un homme surmené, à la limite de ses forces. Lorsque survient l'alerte aérienne, il dort. Il s'habille en hâte et

descend dans sa cave. Peut-être le bombardement ébranle-t-il ses nerfs, peut-être même sort-il trop tôt et est-il atteint par le souffle d'une bombe, toujours est-il qu'il perd momentanément ses esprits. Lorsqu'il reprend conscience, il se trouve au 16, rue Descartes, devant le cadavre d'un jeune homme inconnu et pense de bonne foi avoir vécu toute cette histoire imaginaire...

Libre à chacun d'opter pour la solution qu'il préfère, mais la guerre, avec son cortège de morts innocents, n'était-elle pas de nature à troubler l'esprit d'un vieux curé?

L'abattage clandestin

L'hiver commence tôt dans la Creuse et, ce 14 novembre 1933, le village de Sainte-Croix et ses environs sont déjà recouverts de neige. Joseph Allard descend de sa bicyclette. Le chemin est vraiment trop glissant. C'est à pied qu'il parcourt la dernière centaine de mètres à travers bois pour rejoindre la ferme de son oncle. Heureusement que Joseph Allard connaît le chemin, car il est sept heures du soir et la nuit est déjà tombée.

Les aboiements du chien font s'ouvrir la porte de la ferme. La silhouette d'une femme d'une cinquantaine d'années, toute menue, vêtue d'une blouse grise, paraît sur le seuil.

- Entre vite, mon gamin! S'agirait pas de prendre froid à c'te heure!

Joseph Allard fait tomber la neige accumulée sur sa cape d'étoffe rugueuse.

- T'en fais pas, tante Eugénie. je suis bien couvert.

Joseph ôte son bonnet de laine et va se chauffer près du feu. C'est un grand garçon rouquin, bien bâti, au sourire gentil. Une grosse voix résonne dans son dos.

- Personne ne t'a vu venir au moins?

Joseph Allard se retourne.

- Pas de danger, oncle Pierre. Il fait noir comme dans un four.

Pierre Allard s'approche de son neveu avec un grand bruit de sabots. C'est un homme puissant, à la face colorée. Il lui assène une grande claque sur l'épaule.

- Tu te chaufferas après. Faut d'abord qu'on fasse l'ouvrage. T'as les outils?

Joseph Allard sort de dessous sa cape trois couteaux de tailles différentes. Son oncle hoche la tête.

- Ça ira. Suis-moi à la grange. je l'ai déjà ficelé! Deux heures plus tard, l'oncle et le neveu sont de retour dans la grande salle de la ferme. Eugénie leur verse un verre de vin. Pierre lève son verre.

- A la santé du défunt veau! Tu te débrouilles bien, mon gars; même pour un commis boucher. Y 'a rien à dire...

Le paysan baisse subitement la voix comme si quelqu'un pouvait les entendre.

- Une belle bête! J'en tirerai un bon prix au marché de Bourganeuf et je te donnerai quelque chose. Joseph se récrie :

- Je fais pas ça pour des sous, mais pour te rendre service.

- T'es un brave gars, Joseph. Seulement, cette chose-là, faudra que t'en parles à personne, même pas à ton bonnet! Tu sais comment ça s'appelle, chez les gendarmes: " l'abattage clandestin ", ils disent. Et si ça se savait, j'aurais de gros ennuis et toi aussi. Sûr que le père Doublet, il te garderait pas à la boucherie.

Joseph Allard approuve silencieusement, mais son oncle revient à la charge :

- Ça suffit, faut que tu jures, Joseph. Joseph Allard crache par terre.

- Je le jure, oncle Pierre.

15 novembre 1933. Joseph Allard prend, comme tous les jours, son service à la boucherie Doublet, dont il est depuis six mois le commis. Il est sept heures du matin. Joseph, qui habite une petite chambre au premier étage, n'a qu'un escalier à descendre pour se rendre à son travail.

Joseph est particulièrement de bonne humeur. Son " abattage clandestin " de la nuit passée, comme a dit son oncle, il ne le regrette pas. Que ne ferait-il pas pour lui et pour tante Eugénie ? Ce sont eux qui l'ont élevé quand ses parents sont morts alors qu'il était enfant. Depuis qu'il est commis chez M. Doublet, il ne vit plus chez eux. Et c'est avec fierté qu'il leur a rendu ce service. En abattant le veau, avec ses connaissances toutes neuves que lui a enseignées son patron, il avait, pour la première fois, l'impression d'être un homme...

Et pourtant, Joseph Allard n'est pas vraiment un homme. Physiquement peut-être, mais mentalement sûrement pas. Comme on dit au village : " Le Joseph, il a le coeur meilleur que la tête. "

Des coups résonnent à la porte de la boucherie encore fermée... Joseph, qui était en train de préparer ses rôtis, s'essuie les mains sur son tablier et va ouvrir. Il s'agit du brigadier Cosson et de deux de ses gendarmes.

- Joseph, on veut te voir...

Le commis boucher devient tout pâle. Le gendarme va-t-il prononcer les mots fatidiques : " abattage clandestin " ?

- On veut te voir rapport à Augustine Dubas, qui a été assassinée cette nuit dans sa maison. Joseph Allard respire. Il a une pensée attristée pour Augustine Dubas, une vieille veuve, qu'on disait la plus riche du village, mais l'important est qu'il n'est pas question du veau de son oncle... Il sourit, sans rien dire. Le brigadier poursuit :

- Joseph, tu vas nous dire ce que tu as fait cette nuit.

A cette question, Joseph Allard sent soudain un gouffre s'ouvrir sous lui.

- Ce que j'ai fait cette nuit ? Ben, j'étais chez moi...

Le brigadier Cosson tape du poing sur le comptoir.

- Et à dix heures du soir, tu étais chez toi, peut-être ? Tu n'étais pas dans le bois Meunier avec ta bicyclette, peut-être ? Ne mens pas. Il y a quelqu'un qui t'a vu !

Joseph Allard se sent pris au piège... Le bois Meunier, bien sûr qu'il y était hier soir, puisque c'est le chemin pour revenir de chez son oncle. C'est par là également que se trouve la maison de la vieille Augustine. Aussi vite qu'il le peut, Joseph se force à réfléchir... Ce qu'il a juré à l'oncle : c'est ça qui est important... Qu'a-t-il juré au juste ?... Qu'il ne dirait rien à propos du veau. Donc il peut dire une partie de la vérité.

- J'étais chez moi. Mais je suis rentré sur les dix heures et demie, vu que j'ai passé la veillée chez mon oncle.

- Et qu'est-ce que vous avez fait pendant cette veillée ?

Joseph Allard plisse le front. Lui qui n'a aucune imagination, n'a jamais dû fournir un effort pareil.

- Je vais vous le dire. On a joué aux cartes. Le brigadier Cosson regarde le jeune homme.

- Eh bien, on va aller le voir, ton oncle. Comme ça on saura si c'est vrai.

Avant que les gendarmes ne s'en aillent, Joseph Allard demande :

- Dites, comment elle est morte, l'Augustine ? Le brigadier s'approche tout près de lui.

- Dix coups de couteau dans le ventre. Un vrai travail de boucher!

Un peu plus tard, les gendarmes, brigadier en tête, se présentent à la ferme Allard. De loin, Eugénie les a vus arriver. Elle court prévenir son mari qui se trouvait dans l'étable.

- Les gendarmes, Pierre!

Le fermier laisse tomber sa fourche.

- Bon sang, ils viennent pour le veau!

- C'est pas possible, Pierre. Joseph n'a pas pu parler. C'est un bon garçon.

- C'est un bon garçon, mais il n'a pas de tête. La silhouette du brigadier Cosson sur le seuil de l'étable fait taire la conversation.

- Bonjour, monsieur Allard. On voulait savoir si vous n'auriez pas eu de la visite hier au soir. Pierre Allard a la réputation de ne pas être commode. Il en impose à tout le monde au village, même aux gendarmes. Il fait front, l'air rogue.

- De la visite? En voilà une idée!

- Même pas votre neveu ?

- Je vous dis pas de visite, c'est pas de visite. S'il vous a dit le contraire, c'est un menteur!

Le brigadier Cosson n'insiste pas.

- Excusez du dérangement, monsieur Allard. On enquête sur

l'assassinat de la mère Dubas et comme le Joseph nous a dit qu'il avait passé la soirée chez vous, on venait vérifier, c'est tout.

Pierre Allard n'a pas le temps d'ajouter quoi que ce soit, les gendarmes s'éloignent déjà...

A la gendarmerie de Sainte-Croix, le brigadier Cosson et ses hommes se relaient pour interroger Joseph Allard.

- Ton oncle dit que tu es un menteur. Et si tu n'étais pas chez lui, c'est que tu étais chez la vieille! Allez, avoue, Joseph, après tu seras tranquille...

Les pensées se bousculent un peu dans la tête de Joseph Allard. Elles ne sont pas bien claires, mais il y en a une qui s'impose à lui, toujours la même: ne pas parler du veau, de l'abattage clandestin. S'il disait cela aux gendarmes, ce serait terrible pour son oncle et sa tante. Et il a juré...

- C'est par la fenêtre que tu es entré ? Allez, dis-le nous. On le sait. Tu as cassé un carreau.

- Oui, c'est par la fenêtre...

- Ah, tu deviens raisonnable! Et tu l'as tuée avec quoi, l'Augustine? Un de tes couteaux de boucher?

- Oui.

- Lequel ?

- Je ne sais plus.

- De toute façon tu l'as essuyé après.

- Oui, je l'ai essuyé.

- Et les sous, ils étaient où?

Joseph réfléchit quelques instants. Il pense à l'endroit où les cache sa tante.

- Dans l'armoire à linge...

- Il y en avait beaucoup ?

- Oui.

- Où tu les as cachés?

- Je ne sais plus.

Le brigadier Cosson décide d'arrêter là.

- C'est bien, mon gars! Tu vas signer tes aveux et tu nous le diras après, où tu as caché les sous...

L'arrestation de Joseph Allard pour le meurtre d'Augustine Dubas, cause une vive émotion à Sainte-Croix, mais pas une réelle surprise. Tout le monde l'aimait bien, le Joseph, mais quand on n'a pas sa tête sur les épaules, on est capable de n'importe quoi. Il faut dire qu'il a des excuses: sa mère qui est morte d'une mauvaise grippe alors qu'il était tout petit et son père, qui forçait déjà sur la chopine, s'est mis tellement à boire de chagrin qu'il l'a rejointe six mois après. C'est pas ça qui vous met du plomb dans la cervelle. En tout cas, c'est l'oncle et la tante qui doivent être malheureux. Eux qui s'étaient donné tant de mal pour en faire quelqu'un!

Oui, Pierre et Eugénie Allard sont malheureux. Mais pas au sens exact où l'entendent les villageois de Sainte-Croix. Dans leur malheur il entre une large part de remords. Pour la dixième fois depuis l'inculpation de Joseph, Eugénie, pourtant si effacée d'habitude, revient à la charge.

- Il faut aller voir les gendarmes et leur dire que tu as menti.

Pierre Allard secoue sa grosse tête, l'air buté.

- Et leur montrer le veau pendant que tu y es ? J'aurai une amende, j'irai peut-être en prison et ça ne changera rien pour le petit. C'est ça que tu veux ?

- Mais enfin, Joseph ne peut pas être un assassin !

- Et s'il était pas un assassin, pourquoi il aurait avoué, hier ? Tu peux me dire ? Il a été tuer la vieille en partant de chez nous. Moi aussi, j'ai peine à croire. Mais puisqu'il l'a dit, c'est que c'est vrai...

Dans la prison de Guéret, Me Capdevieille, jeune avocat commis d'office, s'entretient avec son client, Joseph Allard, accusé du meurtre d'Augustine Dubas. Même devant son défenseur, Joseph ne proteste pas de son innocence. Il n'a pas clairement conscience de ce qu'est un avocat et, de toute manière, il a juré à son oncle de ne pas parler de l'abattage du veau.

Me Capdevieille, qui ne dispose pas des éléments nécessaires pour connaître la vérité, résume la situation comme il la voit :

- L'affaire ne se présente pas trop mal, mon garçon. Avec les antécédents que vous avez...

L'avocat se rend compte que le commis boucher ne doit pas comprendre le mot " antécédents ".

- Je veux dire qu'ayant été orphelin tout jeune et avec un père alcoolique, vous aurez toute l'indulgence du jury. Faites-moi confiance.

Joseph Allard ne répond rien. Il est, dans le fond, disposé à croire ce monsieur qui lui parle gentiment. C'est alors que la porte de la cellule s'ouvre brusquement. C'est le brigadier Cosson. Il a l'air de fort mauvaise humeur.

- Il y a du nouveau, Joseph, et pas du bon pour toi! Pourquoi tu m'as menti, hein ? Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais un complice ?

Joseph Allard ne réagit pas. C'est M' Capdevieille qui le fait à sa place.

- Quel complice? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

- Un vagabond qu'on a retrouvé dans la forêt pas loin de Sainte-Croix. Il avait fait une chute et il est mort de froid. Mais dans ses poches, il y avait les pièces d'or d'Augustine Dubas... Faudra que tu dises au juge où t'as mis ta part, Joseph!

Le brigadier Cosson, toujours d'aussi mauvaise humeur, laisse seuls le prisonnier et son avocat. Dès son départ, celui-ci agrippe son client.

- Vous vous rendez compte que tout est changé à présent ? Un complice, c'est complètement différent. Je ne peux plus rien faire!

- Qu'est-ce qui est changé?

- Association de malfaiteurs. Vraisemblablement préméditation. Ce n'est plus dix ou vingt ans de prison...

A l'énoncé de ces peines qu'il n'avait jamais envisagées, Joseph pousse un cri :

- Mais qu'est-ce que ce serait alors ?

- La guillotine! Voilà ce que nous risquons... Mais ce n'est pas tout à fait perdu, rassurez-vous. je vais revoir mon système de défense.

Joseph Allard change soudain d'attitude. Le mot " guillotine " a provoqué un choc en lui. Il le répète avec effarement.

- Guillotine!... Mais ce n'est pas possible quand on est innocent.

Me Capdevieille sursaute.

- Comment cela, innocent?

- Oui, je suis innocent. Mais ce n'est pas bien de le dire parce que j'ai juré...

Alors, pressé de questions par son avocat, Joseph Allard raconte pour la première fois la vérité, une vérité qui tourne autour d'un seul mot : le veau...

Pierre Allard a avoué dès que les gendarmes sont venus le questionner. Il a eu beau leur dire qu'il avait menti parce qu'il croyait son neveu coupable, il a été inculpé, non seulement d'abattage clandestin, mais de faux témoignage. Quant à Joseph Allard, il est sorti le jour même de prison et n'a pas été inquiété pour la mort illégale du veau. La justice a estimé, sans doute avec raison, qu'il avait eu assez d'émotions comme cela et que tout ce qu'on pouvait lui reprocher était d'avoir eu le coeur meilleur que la tête.

Adélaïde Mercier n'est pas raisonnable! A quatre vingt-un ans, habiter seule dans une ferme isolée en pleine campagne, c'est dangereux. D'autant qu'elle laisse presque toujours sa porte ouverte. C'est ce que lui répètent ses enfants et ses petits-enfants quand ils viennent la voir :

- Ce n'est pas prudent, la mère! Un de ces jours, il va t'arriver quelque chose, d'autant qu'il y a de l'argent chez toi.

Mais la vieille Adélaïde reste sourde à toutes les objections.

- Qu'est-ce que vous voulez qu'il arrive à une vieille bête comme moi? je n'intéresse personne. Et puis mon heure doit venir d'une manière ou d'une autre.

Au village de Clergy, tout proche, et qui se situe non loin de Besançon, les habitants pensent la même chose: la mère Mercier tente le diable. Tout le monde sait qu'elle a des sous. Alors, il va finir par se produire un malheur!...

14 septembre 1946. Il est huit heures du soir. Mme Boisseau, voisine d'Adélaïde Mercier, arrive sur la place du village. Elle entre au café. En la voyant, les consommateurs se doutent qu'il s'est passé quelque chose. C'est la première fois qu'elle met les pieds dans l'établissement.

- Vite, il faut téléphoner aux gendarmes. C'est l'Adélaïde... Elle a été attaquée. je crois bien qu'elle est morte.

Les gendarmes sont sur place une demi-heure plus tard. Non, Adélaïde Mercier n'est pas morte. Elle gît sur le carrelage de sa grande pièce, la tête en sang, mais elle respire. Elle reprend même connaissance et parvient à raconter à peu près ce qui lui est arrivé.

- Je rentrais du jardin. je n'avais pas fermé la porte. Un homme était caché dans la grande pièce. Il m'a frappée à coups de poing. J'ai crié " Jésus, Marie, Joseph! " et je suis tombée. Il a continué à me frapper à coups de pied. je lui ai dit: " Pourquoi me frapper? Ce n'est pas la peine, vous pouvez prendre ce que vous voulez. " Mais il a continué à me donner des coups de pied.

L'un des gendarmes demande:

- Est-ce que vous l'avez reconnu? Vous le connaissez ?

La vieille femme répond d'une voix faible.

- Non. Le jour était tombé et j'allume le plus tard possible pour économiser l'électricité...

Tandis que la voiture de gendarmerie emmène la victime à l'hôpital de Besançon, Mme Boisseau, la voisine, ajoute quelques précisions.

- J'ai entendu les cris d'Adélaïde. Mon chien les a entendus aussi et il s'est mis à aboyer. C'est lui qui a mis en fuite le voleur. Quand je suis arrivée, il était déjà parti. Il n'a sûrement rien eu le temps d'emporter. Sauf un pain de quatre livres que je venais d'apporter à la mère Mercier. Quand je suis entrée à la cuisine, il n'y était plus.

Les gendarmes se retirent. Ces précisions sont plus que suffisantes pour épingler le coupable. D'ailleurs l'adjudant Vauquier, qui les dirige, a déjà son idée.

- C'est quelqu'un du coin qui a fait le coup, je vous en fiche mon billet! Allez, on y va. Il ne doit pas être bien loin.

Et par groupes de deux, s'éclairant de leurs lampes électriques, ils se mettent à fouiller les environs...

A cinq cents mètres de la ferme Mercier, dans une grange abandonnée, Lucien Blanchet retire ses bottes et s'allonge sur la paille. Il s'installe aussi confortablement que possible. Autant dormir tout de suite pour oublier qu'il n'a pas dîné.

Lucien Blanchet est bien connu dans la région. D'ailleurs, il est de la région tout court. Il n'habite nulle part. Il se loue, à droite, à gauche, chez un fermier ou chez un autre. Il fait les gros travaux en échange de quelques sous ou de quelques verres de cidre.

Tout le monde l'aime bien, dans le fond. Il fait partie de ces êtres un peu simples et inoffensifs comme il y en a dans toutes les campagnes. Il a quarante ans déjà, mais il a encore une figure d'adolescent, avec ses cheveux coupés ras et son éternel sourire qui découvre une mâchoire édentée sur le devant.

Oui, un être simple dont la vie se résume à peu de chose... Il sait à peine lire, pas du tout écrire. Il travaille quand il a faim, le reste du

temps il mendie ou il chaparde quelques pommes. Ce qui compte avant tout pour lui, c'est sa liberté, changer de lieu comme il l'entend.

Parmi les choses essentielles qui forment le petit bagage intellectuel de Lucien Blanchet, il y a la conduite à tenir vis-à-vis des gendarmes. Il sait que, n'ayant pas de domicile ni de travail fixes, il risque de se faire arrêter pour vagabondage. Un jour, quelqu'un lui a dit que, s'il avait de l'argent, les gendarmes le laisseraient tranquille. C'est pourquoi, depuis, il a toujours sur lui un billet de dix francs.

Malheureusement, ce 14 septembre 1946, Lucien Blanchet a fait une bêtise. En passant devant le café de Clergy, tout à l'heure, il a eu vraiment trop soif. Il est entré et il a presque tout dépensé à boire du cidre. Avec un sentiment de remords, le vagabond serre, au fond de sa poche, ce qui lui reste de sa fortune : cinquante centimes...

Et soudain, il entend des bruits de pas et de conversation. Il passe la tête hors de la grange : ces deux lampes électriques qui se rapprochent ne lui disent rien qui vaille. Alors, obéissant à son instinct, il se rue au-dehors et se met à courir. Derrière lui, il entend des cris :

- Eh vous là-bas! Arrêtez. Arrêtez ou nous tirons! Non, il ne s'était pas trompé, ce sont bien les gendarmes! Il doit courir encore plus vite pour leur échapper, pour ne pas aller en prison... Des coups de feu à présent. Lucien Blanchet ne s'arrête pas. Au contraire, il accélère encore l'allure. S'il pouvait gagner les bois, il serait sauvé. Il les connaît bien. Mais voici d'autres gendarmes devant lui. Il n'y a plus rien à faire, il est pris.

Le vagabond se laisse tomber, haletant, sur le sol... Tandis que deux gendarmes l'immobilisent, il commence, d'un ton qu'il veut convaincant:

- Je n'ai que cinquante centimes, mais j'avais un billet de dix francs pas plus tard que tout à l'heure. je vous le jure! Vous n'avez qu'à demander au café de Clergy : ils vous le diront.

L'adjudant Vauquier, qui vient d'arriver essoufflé, lui braque sa torche électrique dans la figure.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de francs et de centimes ? Dis donc, mon gars, pour continuer à courir malgré les coups de feu, il fallait que tu aies une sacrée bonne raison! Allez ouste, on va causer de tout ça à la gendarmerie.

Menottes aux mains, Lucien Blanchet suit les gendarmes. Il n'en mène pas large, mais il est tout de même un peu rassuré. Ils n'ont pas l'air de faire attention à son manque d'argent, c'est bon signe.

A la gendarmerie de Clergy, l'interrogatoire débute sans tarder. Lucien est à présent terrorisé. Ils sont cinq autour de lui, à le regarder en même temps. Les uniformes... Depuis qu'il est petit, il a la terreur des uniformes. Il ferait n'importe quoi pour être ailleurs.

L'adjudant Vauquier s'adresse à lui. Il tient à la main sa carte d'identité toute fripée.

- Bon, t'as tes papiers, c'est toujours ça. Dis donc, Lucien, je parie que tu n'as pas envie de rester là toute la nuit. Tu as autant envie que nous que ça se finisse ?

Lucien Blanchet a un sourire qui découvre les trous noirs de sa mâchoire supérieure. C'est trop beau, c'est inespéré! Dans le fond, les gendarmes ne sont pas si méchants que cela. Il s'écrie

- Oh oui!

- Alors, tu vas répondre gentiment a nos questions.

Et Lucien Blanchet répond gentiment aux questions, puisqu'on le lui a demandé.

- Où tu t'étais caché, en attendant la mère Mercier ?

- Ben, j'sais pas...

- Sois raisonnable, si tu veux que ce soit fini. Dans la grande pièce?

- Oui, c'est dans la grande pièce.

- Et quand elle est arrivée, tu l'as frappée à coups de poing. Et tu as continué à la frapper quand elle était par terre...

- Oui, c'est ça.

- Et elle criait pourtant. Elle criait " Jésus, Marie, Joseph! ". Elle te demandait d'arrêter et tu continuais...

Le vagabond hoche la tête d'un air pénétré

- " Jésus, Marie, Joseph! "

- Et après tu as entendu le chien de Mme Boisseau et tu as eu peur...

- Oui, j'ai eu peur.

- Et tu as couru...

- J'ai couru.

- Tout ce que tu as pu emporter, c'est un pain de quatre livres. C'est bien ça ?

Lucien Blanchet continue à hocher la tête.

- C'est bien ça.

L'adjudant Vauquier a un sourire satisfait.

- Eh bien, tu vois, cela n'a pas été long! Bon, je te relis tes aveux: " je soussigné, Blanchet, Lucien, né le 7 mars 1907, etc., déclare m'être introduit nuitamment chez la nommée Mercier Adélaïde, dans le but de la voler. Lorsque celle-ci est entrée, je me suis jeté sur elle et je l'ai frappée au visage à coups de poing. Elle est tombée, a crié " Jésus, Marie, Joseph! " et m'a supplié de l'épargner. Malgré tout, j'ai continué à la frapper alors qu'elle était à terre. Mais surpris par les aboiements du chien de sa voisine, j'ai pris peur et me suis enfui en emportant un pain de quatre livres "... Tu sais signer?

- Non.

- Alors mets l'empreinte de ton pouce droit ici. Lucien Blanchet fait ce qu'on lui dit. Il s'applique bien en tirant la langue. Il se redresse et demande avec son grand sourire :

- Et maintenant, je peux m'en aller ? Quelques gendarmes se mettent à rire; l'adjudant, lui, se contente de hausser les épaules... Quelques semaines plus tard, le prisonnier Lucien Blanchet confirme, sans aucune réticence, ses aveux devant le juge d'instruction.

- Oui, monsieur le juge, c'est bien ça. Elle a dit « Jésus, Marie, Joseph! »

Il tient son béret basque sur ses genoux, il sourit, comme à son habitude. Il aurait envie de demander au juge quand il va sortir. Mais le juge est quelqu'un de plus important encore que les gendarmes, alors il n'ose pas...

Le procès de Lucien Blanchet s'ouvre le 13 juillet 1947 aux assises de Besançon. Le vagabond ouvre de grands yeux quand il pénètre dans la salle d'audiences. Il n'a jamais vu autant d'uniformes de toutes sortes : des robes rouges, des robes noires. Il répond docilement à l'interrogatoire du président. Les témoins se succèdent; Adélaïde Mercier, qui comparaît en fauteuil roulant, ne le reconnaît pas. Mais elle a déjà dit, elle-même, qu'elle n'avait pas vu son agresseur.

Le psychiatre déclare que l'accusé est diminué mentalement mais que, néanmoins, il est responsable de ses actes.

Lucien Blanchet, assis dans le box de l'accusé, hoche la tête de temps en temps ou sourit sans qu'on en comprenne bien la raison.

C'est au tour du procureur qui prononce un réquisitoire éloquent. Il conclut, se tournant vers l'accusé :

- Blanchet, vous avez de la chance : votre victime a survécu, malgré les coups que vous lui avez portés. Remerciez-la! Grâce à elle, vous sauvez votre tête. Puisqu'il n'y a pas eu d'homicide, je ne requiers pas la peine de mort, mais la réclusion à perpétuité.

Dans le box, Lucien Blanchet semble approuver. Il a l'air de considérer qu'effectivement il a bien de la chance. C'est la même attitude qu'il manifeste quand le verdict est rendu : réclusion à perpétuité. Il lance un dernier sourire à la salle, un de ses sourires édentés qui lui coupe le visage en deux, et il disparaît entre les gendarmes...

A la maison d'arrêt de Besançon, Lucien Blanchet est un détenu modèle. Il est doux comme un mouton mais ses codétenus ne songent pas à profiter de sa faiblesse : il est trop gentil, trop serviable...

Deux ans passent. En septembre 1949, il s'adresse à un de ses compagnons de cellule.

- Dis donc, tu pourrais pas écrire une lettre à ma place ? Parce que moi, je ne sais pas écrire.

- Je veux bien. A qui ?

- Au juge. Il faudrait que tu lui dises que je suis innocent. Parce que j'en ai assez d'être ici. Je veux être libre, tu comprends? Comme ça, ils vont me libérer, et puis je te promets que lorsque je reviendrai te voir, je t'apporterai du cidre.

Le prisonnier se met à écrire sous la dictée de Lucien Blanchet, en dissimulant un sourire un peu triste. Oui, Lucien est bien un innocent, un pauvre innocent...

La lettre aboutit sur le bureau du juge d'instruction, M. Chevalier. Mais celui-ci, après l'avoir lue, la classe dans le courrier " sans suite ". Il a repris, par acquit de conscience, les aveux signés par le condamné de l'empreinte de son pouce droit. Tout est parfaitement en règle. Il n'y a aucun motif de rouvrir l'enquête. D'ailleurs, il est fréquent que, pendant leurs premières années de détention, les détenus se disent innocents. Pour qu'il puisse agir, il faudrait qu'il se produise un fait nouveau.

Et il n'y a pas de fait nouveau. Enfin, pas pendant deux ans. Car, au début de l'année 1951, le juge d'instruction Chevalier reçoit une curieuse déposition. Elle émane de la prison de Chartres. Il y est fait état des confidences d'un certain Jérôme Lelong, condamné à dix ans de prison, à son camarade de cellule. Jérôme Lelong se serait vanté d'avoir " estourbi une petite vieille à Clergy en 1946 ".

Malgré le temps écoulé, le juge Chevalier n'a pas oublié la lettre du détenu de Besançon. Et il décide d'approfondir les choses. Rapidement, il découvre deux faits. Jérôme Lelong a été arrêté, pour un vol mineur, en octobre 1946, soit quinze jours après les faits, à Besançon, tout près de Clergy. D'autre part, la peine de prison qu'il purge actuellement, lui a été infligée pour l'agression d'une vieille femme qui vivait dans une ferme isolée.

Le juge d'instruction fait venir Jérôme Lelong dans son bureau. Malgré ses vingt-cinq ans, il a déjà tout du malfaiteur chevronné. Le juge a trop l'habitude des délinquants pour ne pas se rendre compte qu'il a affaire à un dur. Pourtant, quelquefois ceux-ci ont un certain sens de l'honneur.

Et cela semble être le cas de Lelong. Il déclare avec un haussement d'épaules:

- Oui, monsieur le juge, j'ai trop parlé. Mais dans un sens, je ne

regrette pas. Ça me déplaisait qu'un pauvre type soit en perpète à ma place. Alors d'accord, c'est bien moi qui ai fait le coup à Clergy.

Mais le juge Chevalier se méfie. Si l'innocence de Lucien Blanchet devait être confirmée, cela signifierait que ses aveux étaient faux. Alors, il a les mêmes raisons de se méfier des aveux de Jérôme Lelong.

Pourtant, il sait qu'il a un moyen de découvrir la vérité, un moyen infailible.

- Bien. Je vais ordonner un supplément d'enquête. Nous allons procéder à la reconstitution des faits sur les lieux. Et nous verrons bien.

Adélaïde Mercier, cinq ans après sa terrible agression, est toujours en vie. Elle accueille, un peu craintive, le juge, les policiers et le prisonnier, menottes aux poignets, qui envahissent sa ferme.

Jérôme Lelong semble très à l'aise. Il pousse la porte d'entrée.

- Elle n'était pas fermée. Je suis entré, je me suis caché dans la grande salle et j'ai attendu. Ensuite, la dame est arrivée. J'ai bondi sur elle et je l'ai frappée... Oh! juste un peu, je ne voulais pas la tuer. C'était pour l'empêcher de crier. Elle répétait : " Jésus, Marie, Joseph! " et elle me disait de ne pas la frapper.

Le juge Chevalier ne prête pas attention à ces détails. Ils ont paru dans toute la presse. Si l'homme est un mythomane, il a fort bien pu s'en souvenir.

- Ensuite, qu'avez-vous fait?

- Un chien s'est mis à aboyer. J'ai eu peur. J'ai voulu tout de même emporter quelque chose. Alors je suis allé à la cuisine et j'ai pris un gros pain.

- Allez à la cuisine!

Sans hésitation, Jérôme Lelong ouvre la porte située à gauche de la grande salle et il s'arrête sur le seuil. Ce n'est pas la cuisine, c'est un petit salon. Le juge, avec un sourire ironique, ouvre une porte contiguë.

- Vous voyez bien que vous racontez n'importe quoi. La cuisine est

là...

Effectivement, derrière la porte qu'il vient d'ouvrir, on aperçoit une cuisine toute neuve. Mais le prisonnier secoue la tête avec énergie.

- Non, non, je ne peux pas me tromper! C'est bien là que je suis entré. Tenez, il y avait une cuisinière et le pain était dessus. Je m'en souviens comme si c'était hier...

Le juge d'instruction Chevalier hoche la tête. Maintenant, il sait la vérité. Effectivement, des transformations ont été faites dans la maison depuis l'agression. La cuisine a été changée de place et transformée en petit salon. Cela, personne ne pouvait le savoir. Jérôme Lelong est bien l'agresseur et Lucien Blanchet est innocent.

Le procès de Jérôme Lelong s'ouvre le 30 avril 1951. Lucien Blanchet, qui a, bien sûr, été libéré immédiatement, y assiste. Il sourit d'un air béat. Pour une fois, il n'a pas l'air impressionné de voir les robes des avocats et des juges, les uniformes des gendarmes. On lui a dit qu'il pourrait recommencer à vivre comme avant et que s'il n'avait que cinquante centimes en poche, ce ne serait pas grave. Maintenant, les gendarmes savent qui il est et ils le laisseront tranquille, c'est juré!

A l'issue des débats, Jérôme Lelong a été condamné à neuf ans de travaux forcés, un verdict indulgent qui était dû sans nul doute à ses aveux presque spontanés.

Quant à Lucien Blanchet, avant de reprendre sa vie de vagabond-journalier agricole dans la région de Besançon, il a tenu à adresser à Adélaïde Mercier un petit mot qu'il a fait rédiger par un avocat, tout de suite après le procès :

" Madame,

je vous remercie de n'être pas morte. Parce que, si vous étiez morte, je crois bien que je serais mort moi aussi. "